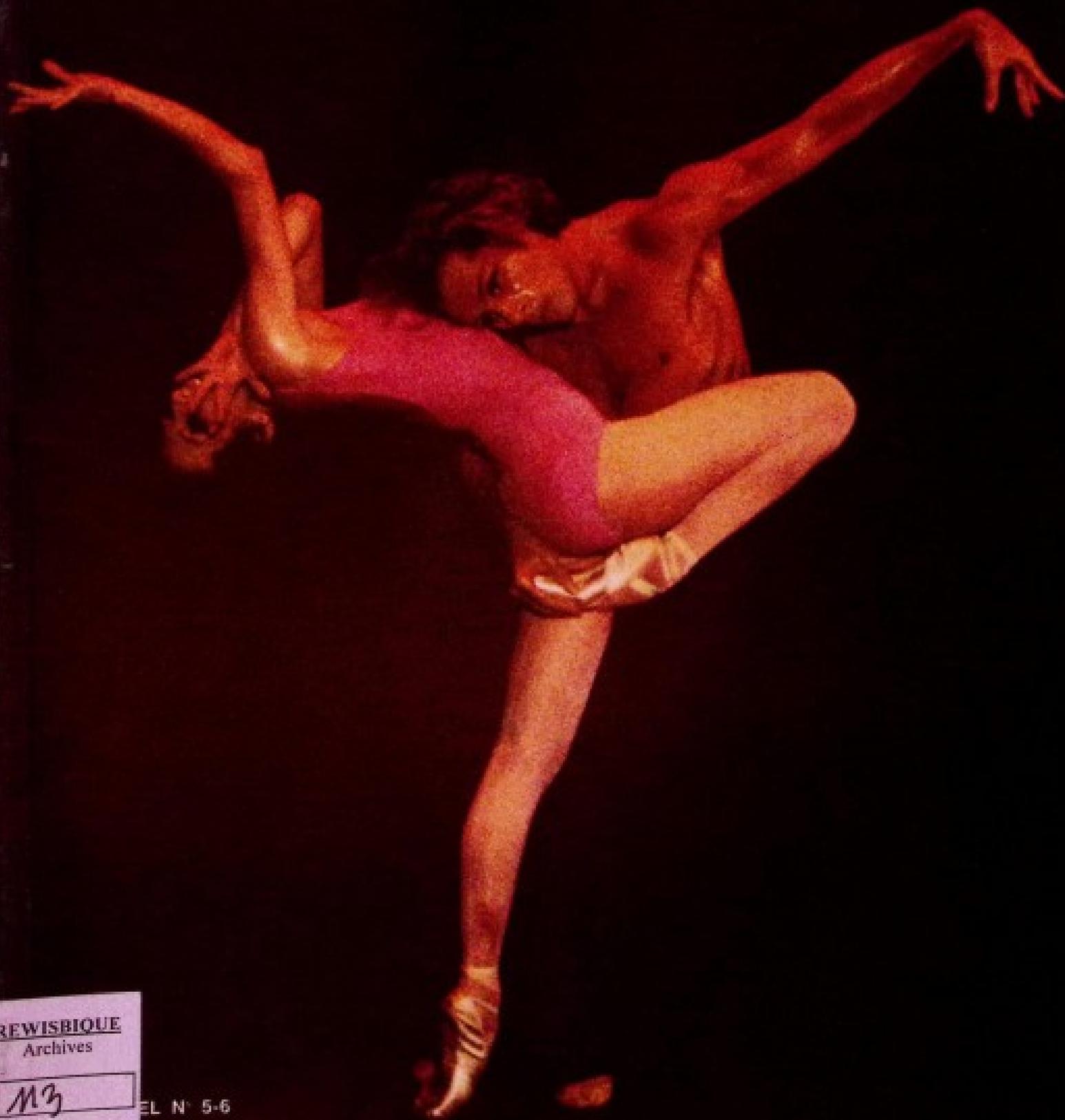


# BRABANT

*tourisme*



REWISBIQUE  
Archives

M3

EL N° 5-6  
DECEMBRE 1986

# BRABANT

*tourisme*

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, pour la Communauté française

**Président :**  
Francis De Hondt, député permanent

**Vice-Présidents :**  
Jacky Marchal et  
Didier Rober,  
députés permanents

**Directeur :**  
Gilbert Menne

**Secrétaire :**  
Alex Kouprianoff

**Rédacteur en chef :**  
Yves Boyen

**Secrétaire de rédaction :**  
Catherine Ansiau

**Présentation :**  
Marc Schouppe,  
Nadine Willems

**Imprimerie :**  
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la revue « Brabant » qui paraît neuf fois par an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse Périodique de Belgique (FPPB).

## NUMERO SPECIAL NOEL 1986

Prix de ce numéro : 120 F.  
Cotisation 1986 (6 numéros) : 450 F.

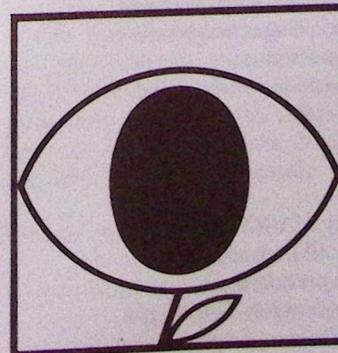
Tout le Brabant wallon en trois circuits, par Jacky Marchal	2
Maurice Béjart, par Henri-Louis Weichselbaum	3
Sainte Gertrude, abbesse de Nivelles, et son culte, par Willy Ch. Brou	10
Le Musée du Jouet, par Myriam Lechêne	18
Permanence de l'Abbaye de Villers, par Paul Raymaekers et Raymond de Fays	24
La biscuiterie aux cent visages, par Anne Micha	34
Mont-Saint-Guibert, Corbais, Héவில், trois villages, une commune, par Joseph Delmelle	40
La Compagnie Gare Centrale, par Roger Deldime	52
Jolies Places à Bruxelles et en Brabant (15), par Yvonne du Jacquier	54
L'Abbaye de Jette-Diligem, par Gladys Guyot	60
Chaumont-Gistoux, par Maurice Dessart	72
La Route du Roman País (2), par Yves Boyen	78
Un achat utile... un cadeau qui plaira	88
Un nouveau circuit touristique en Brabant wallon, par Yves Boyen	90
Les expositions, par Catherine Ansiau	92
Vient de paraître, par Gilbert Menne	93
Avis et Echos, par Yves Boyen	95
Les manifestations culturelles et populaires	96

### ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE :

Tout le Brabant wallon en trois circuits : Walter Hudders; Maurice Béjart : Henri-Louis Weichselbaum; Sainte Gertrude, abbesse de Nivelles : Original Studio, Anne Lapauw, Georges de Sutter, Roland Caussin, Willy Caussin et C.G.T.-Peraya; Musée du Jouet : Walter Hudders; Permanence de l'Abbaye de Villers : photos aimablement prêtées par les auteurs; Biscuiterie aux cent visages : Arnaud Carette, Laszlo Arany et documents aimablement mis à notre disposition par l'auteur; Mont-Saint-Guibert, Corbais, Héவில் : Roland Caussin; Compagnie Gare Centrale : photos aimablement prêtées par l'auteur; Jolies Places à Bruxelles et en Brabant : Roland Caussin; Abbaye de Jette-Diligem : M. Bourgeois, Bibliothèque Royale (Bruxelles), Musée communal du Comté de Jette, A.C.L., Georges de Sutter, Photo Promotion et Roland Caussin; Chaumont-Gistoux : Roland Caussin et Maurice Dessart; Route du Roman País : Roland Caussin et Hubert Depoortere; Un nouveau circuit touristique en Brabant wallon : Roland Caussin; Expositions : photo aimablement mise à notre disposition par le Musée royal de l'Armée; Vient de paraître : photo extraite de l'album Artis-Historia sur Tournai; Manifestations culturelles et populaires : photo aimablement fournie par le Cercle Artistique Communal de Waterloo.

Au recto de notre couverture : Erotica. Créé à Bruxelles en 1965. Chorégraphie de Maurice Béjart. Ballet du XX<sup>e</sup> Siècle. Solistes : Laura Proença et Jorge Donn. (Copyright : Henri-Louis Weichselbaum. Photo extraite de l'album « Maurice Béjart », paru aux Editions « Images 20<sup>e</sup> ».)

Au verso de notre couverture : Le Sacre du Printemps. Créé à Bruxelles en 1959. Chorégraphie de Maurice Béjart. Ballet du XX<sup>e</sup> Siècle. Soliste : Shonach Mirk. (Copyright : Henri-Louis Weichselbaum. Photo extraite de l'album « Maurice Béjart », paru aux Editions « Images 20<sup>e</sup> ».)



## FEDERATION TOURISTIQUE DE LA PROVINCE DE BRABANT

Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché-aux-Herbes 61  
1000 Bruxelles

Tél. 02/513 07 50  
Télex B Bru B 63245  
CCP - 000-0385776-07

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.  
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.



## Editorial

### *Tout le Brabant wallon en trois circuits*

Au seuil des années septante, notre Fédération avait pris conscience de l'importance considérable que constituaient les excursions itinérantes pour le développement du tourisme dans notre Brabant wallon.

C'est ainsi que furent créées et balisées successivement la « Route des Six Vallées » (142 km) en 1972, la « Route du Roman País » (128 km) en 1975 et la « Route Vagabonde » (99 km) en 1980. Ces circuits, étudiés spécialement à l'intention des touristes motorisés, couvraient respectivement le centre et l'est, le sud et l'ouest de notre arrondissement.

Sur ces itinéraires vinrent se greffer dès 1978 un ensemble de promenades pédestres fléchées qui compte aujourd'hui près de sept cents kilomètres, constituant le réseau le plus dense de Wallonie.

Cette ossature permet également la mise sur pied de circuits plus spécialement étudiés à l'intention des cyclistes et des cavaliers.

Toutefois, la « Route des Six Vallées » et la « Route du Roman País » ne couvraient pas l'entièreté des curiosités, sites et monuments des régions concernées car le réseau routier, n'étant à l'époque que partiellement modernisé, ne permettait pas un accès aisé à toutes les localités.

Grâce à l'inauguration de la nouvelle « Route des Six Vallées » en 1983, d'une longueur de 162 km, suivie en novembre dernier, de l'achèvement de la nouvelle « Route du Roman País » (149 km), la quasi-totalité des villes, villages et hameaux du Brabant wallon est, à présent, couverte par nos circuits touristiques.

Je suis convaincu que cette nouvelle infrastructure contribuera dans ce domaine à faire du Brabant wallon la région-pilote de Wallonie.

Jacky MARCHAL  
Député permanent,  
Vice-président de  
la Fédération Touristique  
du Brabant, Communauté française.

## Un citoyen du monde amarré à Bruxelles...

# Maurice BÉJART

par Henri-Louis WEICHELBAUM

*En nommant Maurice BÉJART, voici deux ans, « Citoyen d'honneur de la Ville », Bruxelles a fait davantage qu'exprimer sa reconnaissance pour le quart de siècle de fidélité du grand chorégraphe à la Belgique. Bruxelles a surtout traduit sa gratitude au père de la Danse moderne pour avoir véhiculé, de par le monde, une image positive de notre culture artistique.*

Le Ballet du XX<sup>e</sup> Siècle a fait le tour du monde et Maurice BÉJART est aujourd'hui une célébrité mondiale, dont la gloire rejaille sur la Belgique qui a su l'accueillir, lui donner ses premières chances et surtout ses premiers grands succès. Il ne fait pas de doute que le public belge a, plus vite que d'autres, apprécié et admiré ces chorégraphies à la fois harmonieuses et audacieuses, simples et grandioses, classiques dans la forme mais adaptées, par leur modernisme, à la sensibilité et aux goûts actuels.

### Un soir de 1959

L'idylle a débuté en 1959. Pour monter le Gala annuel de la presse, Maurice Huisman, direc-

teur du Théâtre Royal de la Monnaie, fait appel à BÉJART, jeune chorégraphe d'origine marseillaise, inconnu du public. A condition de pouvoir inclure dans le spectacle le petit cercle de danseurs qu'il a réunis autour de lui, BÉJART accepte et monte à Bruxelles « Le Sacre du Printemps » de Stravinsky. Le soir du 7 décembre, c'est le triomphe! Malgré des audaces – les danseurs prenaient des attitudes marquées d'érotisme et portaient des maillots leur donnant l'apparence de la nudité – le succès est éclatant. Voilà BÉJART projeté, comme l'éclair, à l'avant-plan de l'actualité.

Il s'installe à Bruxelles et fonde peu après le Ballet du XX<sup>e</sup> Siècle, pépinière de talents qu'il promè-

nera partout à travers le monde, rayonnant de sa jeunesse et de son amour de la Danse.

### Dans les pas d'un chorégraphe

Rien aujourd'hui ne donne une meilleure idée du talent de Maurice BÉJART que de le suivre durant les répétitions, période de fièvre créatrice. Chaque représentation d'un ballet est un événement qui enthousiasme certains, en déconcerte d'autres. Mais, avant d'en arriver à cette première soirée, au cours de laquelle se joue l'avenir du spectacle, et à toutes celles qui suivront, tous ont passé des heures, des jours, des semaines de travail intensif.

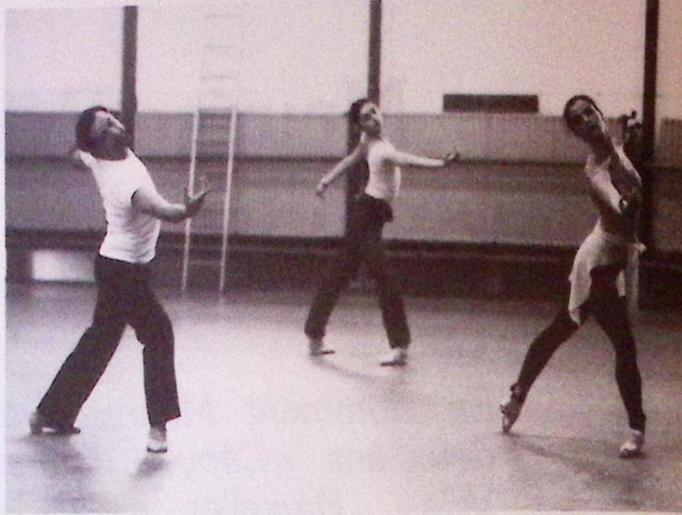
Nous sommes dans la salle 4,

une grande pièce rectangulaire située au premier étage de Mudra. L'un des côtés de ce rectangle est recouvert d'un immense miroir devant lequel s'allonge une interminable banquette qui rappelle certains gymnases d'écoles. Assis dans un coin de la pièce, Maurice Béjart discute avec une danseuse. Ses mains parlent, expliquent, dessinent, peignent pour mieux convaincre.

Béjart – on le sait maintenant – commence par les thèmes qui l'inspirent le plus. Il suit son inspiration et, comme il est très ouvert à tout ce que vivent ses danseurs lors des répétitions, dès qu'il remarque une émotion qui naît d'un personnage, il l'exploite. Tous leurs mouvements sont modelés, coordonnés, arrondis ou aiguisés comme si un sculpteur invisible donnait à chacun mille vies successives. Un geste de la main et ils se figent, sans bouger, comme des statues. Un autre geste et ils reprennent leurs places dans l'espace.

#### Tac, Tac, Tac...

Béjart s'assied, dos au miroir, face aux danseurs qui le regardent



dent et surveillent en même temps leur image. La paume de sa main gauche repose sur la hanche; avec le pouce et l'index de la main droite, il se gratte la barbiche. Ses yeux intenses semblent à la fois dans le rêve et la réalité.

« Il y a un truc qui me chiffonne ». Il se lève, en réfléchissant à haute voix.

« Tu es de dos, arabesque penchée et tac... ». En disant tac, il simule le mouvement. D'une voix douce, veloutée, prenante et vibrante, il explique « Jeté,

balancé, tac, tac... tu tombes, tac, en bas, tac, jeté, arabesque... ».

Un mouvement de la main et la musique s'arrête. Il se met au centre de la salle, entouré des danseurs silencieux. Il fait des pas, se concentre et plus rien ni personne n'existe, il est seul. Il crée avec une limpidité qui rappelle celle d'une eau qui jaillit de sa source et se fonde dans la nature environnante.

Tous répètent les mouvements ensuite. Chaque geste est approfondi, recommencé dix fois, vingt fois, jusqu'à la perfection. On arrête, on recommence, on transpire.

« O.K., reposez-vous quelques instants ».

#### Le désordre empêche de créer

Le training bleu pâle du danseur lui colle à la peau; ses yeux trahissent la fatigue.

– Est-ce difficile de travailler avec Béjart?

– Oui et non... Oui, parce qu'il exige toujours davantage. Non, parce qu'il comprend les gens pour s'adapter lui-même.

– Lors de cette construction du ballet, comment faites-vous pour mémoriser les mouvements?



– Je crois que c'est une question de mémoire musicale, ce sont des réflexes conditionnés par la musique. Cela revient à mémoriser un film dans la tête; et puis ce film se déroule et se transmet au corps.

– Il n'y a pas de problème de vedettariat dans la troupe?

– Maurice refuse le vedettariat chez ses interprètes. Il crée une atmosphère d'union entre tous, et il compte sur cette unité. Le désordre l'empêche de créer. Pendant notre entretien, Béjart assis près de nous, les coudes appuyés sur les cuisses, a repris le travail avec une danseuse. A certains moments, il semble la diriger comme un chef d'orchestre, rythmant les mouvements des deux bras tendus. Sans arrêt, il l'interrompt pour affiner un geste.

« Il faudra que tu fasses un jeté devant... Compris? »

« Comment? »

Béjart montrant : « Tu fais tac, tac, tac... devant... Compris? » Elle acquiesce de la tête et la musique reprend. Tout se déroule dans le calme et avec le sourire. Parfois, Béjart se mêle à un groupe, se fond dans un autre. Il s'intègre à un rythme, puis se retire pour diriger le mouvement d'ensemble.

Une danseuse évolue devant Béjart. Elle devient la plume, le pinceau qui reproduit dans l'espace les pensées du chorégraphe. Elle dessine ce que son imagination voit. Elle dira plus tard : « Béjart ne se contente pas de la Danse, il y mêle le théâtre et c'est pour cette raison qu'il est le plus grand chorégraphe du monde ».

#### « Tout cela est unité »

La satisfaction de Maurice Béjart, lorsqu'il approuve tel mouvement, n'est jamais paralysante; il quitte son tabouret et parle à ses danseurs : « C'était beau, mes enfants! Faites-moi maintenant les mouvements de Danse à fond ».

Et tout repart.

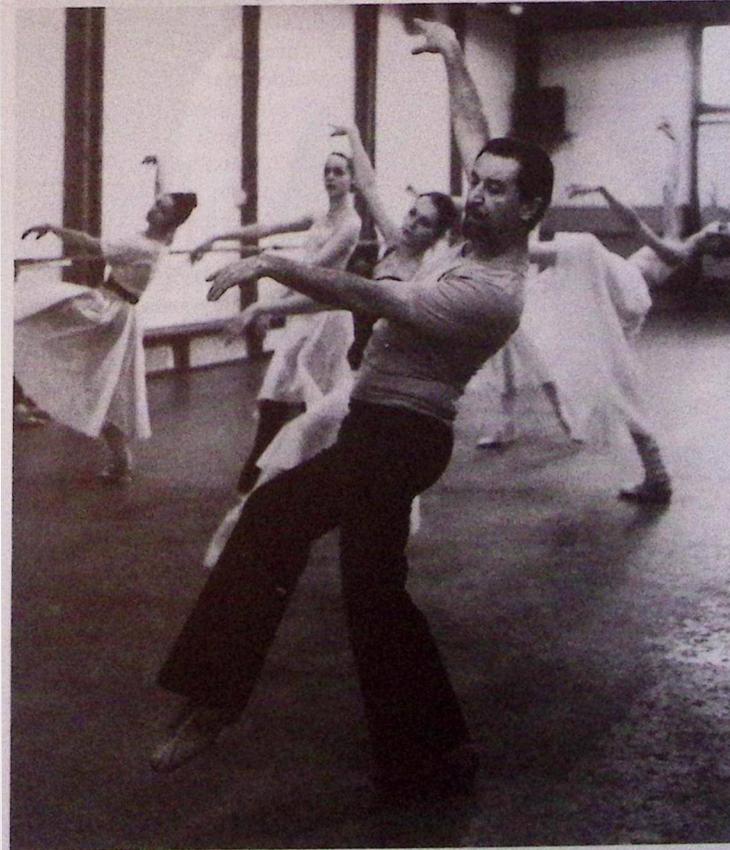
« On a besoin d'une chaise... ». Il s'installe alors au milieu de ses danseurs et il devient conteur. Il explique calmement à chacun, et avec des gestes du corps, ce qu'il est réellement dans le ballet. Il se plante devant le miroir. Maintenant, les mouvements vont concrétiser ses paroles.

« Tout cela est unité ». Et il étend le bras droit en le ramenant doucement le long du corps. Il fait de même avec le bras gauche. Puis il exécute une série de petits pas devant un danseur.

Il compose, il écrit avec l'ensemble de son corps. Il parle par saccades : « Je m'enroule sur moi-même, je déroule de l'autre côté, un et deux... un et deux... ». Le danseur le regarde, étudie le mouvement, s'applique à le répéter. Soudain, il perd l'équilibre et tombe. Commentaire de Béjart : « Ce sera le numéro comique de la soirée! ».

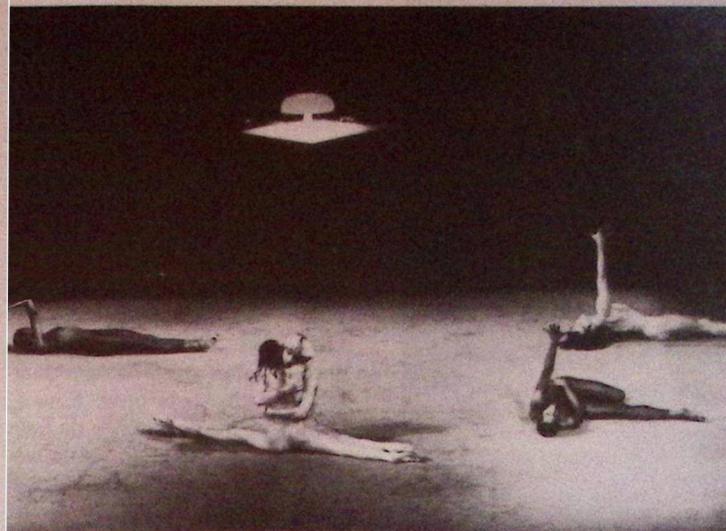
Eclat de rire général et moment de détente pour tous. Cette détente est bien nécessaire car, chaque jour, après nonante minutes d'entraînement intensif à la barre, pour se mettre en forme, les danseurs travaillent à fond pendant cinq heures. Ce sont ces répétitions suivies, l'étude des moindres détails qui apportent la perfection.

« Il faut que chacun de nous entende la même musique et ressente la même émotion. Le moindre mouvement du petit doigt doit être le même pour chacun ».





Une scène de « Stimmung ».



### Tout est danse

ces années ont passé sur Maurice Béjart. Comme un souffle de vent, un rayon de soleil... Il n'a rien changé. Certes il a quelques années, mais il est toujours le même homme : enthousiaste, méditatif, infatigable, simple et direct dans ses rapports avec autrui, indifférent aux critiques, aimant son métier plus que lui-même... On est tenté de le définir par une idée. En fait, ce n'est pas une idée, mais mille idées qui occupent son esprit. Tout l'intéresse et il s'informe de tout, pourvu qu'il y ait un rapport, même mince, avec la Danse. Ou faudrait-il dire la vie? Car tout pour lui est Danse.

La Danse est une des premières expressions naturelles, avant la parole, aime à dire ce fils de philosophe. Pour lui, l'homme moderne a oublié de s'occuper de son corps pour se réoccuper de ce qui se passe dans sa tête; il ne danse plus dans les rues, comme on le faisait autrefois, pour exprimer ses

En page de gauche et ci-contre : deux scènes extraites de « Notre Faust ».

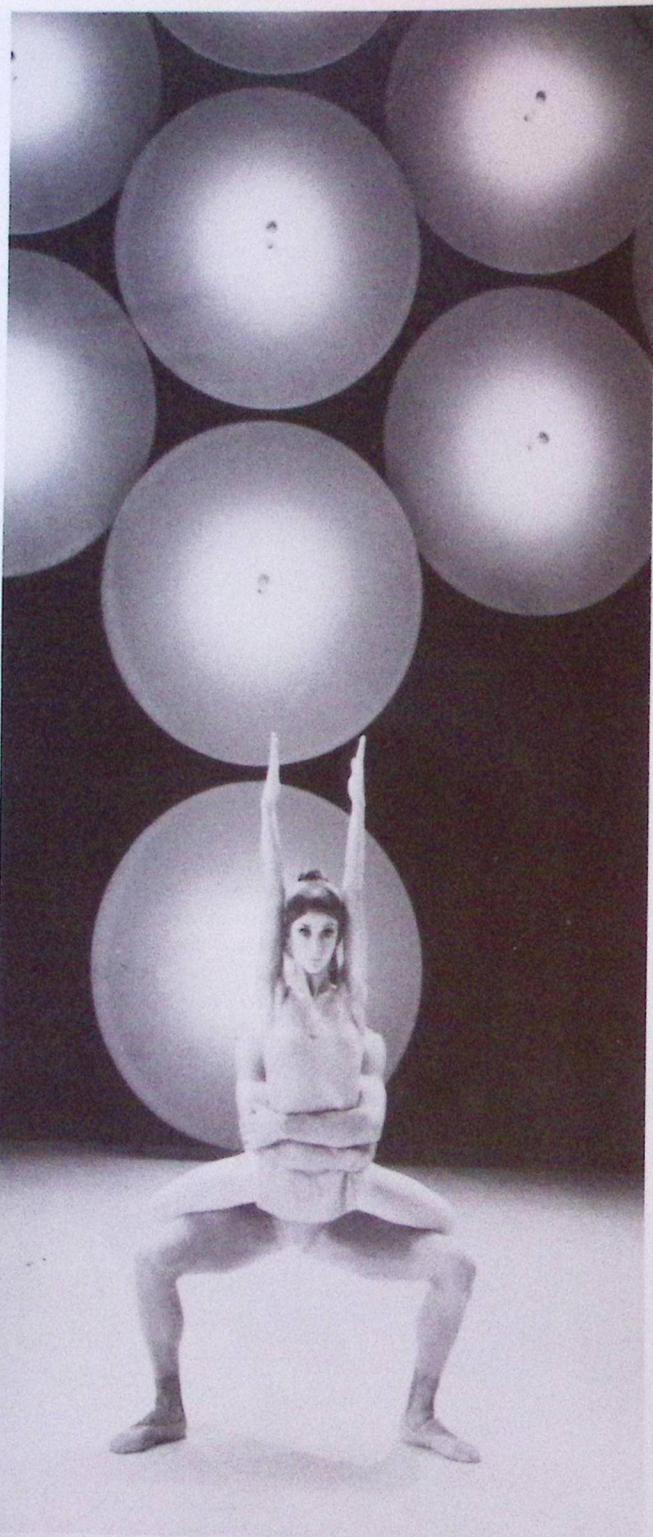
joies ou ses peines; il danse pour se distraire, pour oublier, s'enfermant dans des lieux clos, comme s'il était gêné, ou alors il paie pour en voir d'autres danser à sa place, exprimer les émotions et les pensées d'un chorégraphe qu'il ne connaît même pas... ».

« Les gens, précise-t-il, ont besoin d'images, d'émotion et de lyrisme : la Danse, placée à la jointure de ce qui relie l'homme aux autres hommes mais également à Dieu, permet de mélanger un plaisir esthétique, dynamique et émotionnel ».

### Un langage universel

Il accompagne régulièrement la troupe en tournée et il s'intéresse à l'art des pays qu'il visite, s'en inspire souvent pour de futurs ballets. Il lit énormément, regarde tout de cet œil bleu qui enregistre les choses, les passe au filtre de sa sensibilité, les classe, dans sa prodigieuse mémoire pour s'en servir un jour ou l'autre. En fait, Maurice Béjart est bien, parce que le jeu de mots s'impose, un « Homme du XX<sup>e</sup> siècle ». Son génie est ali-





menté par l'insatiable curiosité qui le pousse à toujours chercher de nouvelles formes de l'expression humaine. La musique qui l'intéresse le plus, c'est la musique contemporaine. Et lorsqu'il recourt à Beethoven ou au thème de « Roméo et Juliette », c'est parce qu'il considère que leur esprit est éternel, de tous les temps, c'est-à-dire aussi du nôtre.

Libre dans son expression, sa chorégraphie reste cependant très classique à la base. Il reste partagé entre deux types de ballets : l'un où la partition dicte ses lois à la Danse, où tout – comme dans le Sacre – émane de la musique; l'autre où, partant d'une idée littéraire ou philosophique, il travaille sur des musiques commandées à un compositeur ou élaborées à partir de montages.

Ces danseurs adorent travailler avec lui, parce qu'il polarise les énergies et les volontés, communique et partage ses enthousiasmes et ses espérances. Et puis, avec Béjart, n'est-on pas assuré de participer à un spectacle réussi, d'avoir un public nombreux et chaleureux? Qui n'aimerait travailler dans ces conditions?

Car, c'est peut-être là que la réussite de Maurice Béjart est la plus éclatante : il a su faire aimer la Danse à un public immense, jusque là fermé, indifférent ou même hostile à cette forme d'expression. Sans doute est-ce parce que lui-même transparaît dans ses œuvres avec toutes les qualités humaines.

La Danse est son message... Le moindre de ses triomphes n'est pas d'avoir su, par ce langage, se faire comprendre de millions de personnes de par le monde.

« Le Marteau sans Maître ».

#### MAURICE BEJART

1927 Né à Marseille. Fils de Gaston Berger, écrivain, philosophe, membre de l'Institut, directeur de l'enseignement supérieur.

1945 Etudes chorégraphiques à Paris, ensuite à Londres. Premiers essais chorégraphiques.

1950 L'Oiseau de Feu (Stravinsky).

1953 Création des « Ballets de l'Etoile » à Paris.

1954 La Mégère apprivoisée (Scarlatti); L'Inconnu (chants populaires).

1955 La Belle au Bois (Rossini); Voyage au Cœur d'un Enfant (P. Henry); Symphonie pour un Homme Seul (Pierre Schaeffer, Pierre Henry).

1956 Arcane (Pierre Henry); Haut-Voltage (Martin Constant, Pierre Henry); Tانيت (Maurice Ohana); Voilà l'Homme (Philippe Artius).

1957 La compagnie devient « Ballet-Théâtre de Paris ». L'Etranger (Villa-Lobos); Sonate à Trois (Bartok); Le Teck (Gerry Mulligan); Pulcinella (Stravinsky).

1958 Orphée (Pierre Henry).

1959 Le Sacre du Printemps (Stravinsky); Etudes Rythmiques (ballet sans musique); Signes (Pierre Henry).

1960 Constitution du « Ballet du XX<sup>e</sup> Siècle ». Boléro (Ravel); Such Sweet Thunder (Duke Ellington).

1961 Les Sept Péchés Capitaux (Kurt Weill, Bertolt Brecht); Suite Viennoise (Schönberg, Webern, Alban Berg); Les Quatre Fils Aymon; Bacchanale (de Tannhauser Wagner).

1962 Les Contes d'Hoffman (Offenbach); Le Voyage (Pierre Henry); Les Noces (Stravinsky).

1963 Prométhée (Maurice Ohana); La Reine Verte (pièce en trois actes); La

Veuve Joyeuse (Lehar).

1964 La Damnation de Faust (Berlioz); Fiesta (musique traditionnelle mexicaine); La IX<sup>e</sup> Symphonie (Beethoven).

1965 Wagner ou l'Amour Fou.

1966 Prospective (l'Art de la Barre-Erotica-Cygne-Variations pour une Porte et un Soupir); Hommage à Webern; Roméo et Juliette (Berlioz).

1967 Messe pour le Temps Présent (Pierre Henry).

1968 Ni Fleurs, Ni Couronnes. Baudelaire. Recherche de... Cantates (J.S. Bach); Nuit Obscure. Bhakti (musique traditionnelle de l'Inde).

1969 Concert de la Danse (Webern); Nomos Alpha (Xenakis); Hi-Kio (Fukushima); Lettera Amorosa (Monteverdi); Les Vainqueurs (Wagner); Actus Tragicus (J.S. Bach).

1970 Serait-ce la Mort? (Richard Strauss); L'Oiseau de Feu (Stravinsky); Sonate (J.S. Bach).

1971 Le Chant du Compagnon Errant (Gustav Mahler); Les Fleurs du Mal (Claude Debussy); Nijinski, Clown de Dieu (Tchaikovsky, Pierre Henry).

1972 L'Ange Heurtebise (Manos Hadjidakis); Ah! Vous dirais-je Maman? (Mozart); Stimmung (Karlheinz Stockhausen).

1973 Le Marteau Sans Maître (Pierre Boulez); Golestan/Jardin des Roses. Improvisation sur Mallarmé III (Pierre Boulez); La Traviata (Verdi); Farah (musique traditionnelle iranienne); Tombeau (Pierre Boulez).

1974 I Trionfi Del Petrarca (Luciano Berio); Seraphita (Mozart); Ce Que l'Amour Me Dit (Gustav Mahler).

1975 Acqua Alta. Pli Selon Pli (Pierre Boulez); Notre Faust (J.S. Bach et tangos argentins).

1976 Heliogabale ou l'Anarchiste Couronné (Verdi, Bach, Nino Rota, Pierre Henry et musique rituelle africaine); Le Molière Imaginaire (Nino Rota); Isadora. 1977 V Come... (Verdi); La Plus Que Lente (Claude Debussy); Petrouchka (Stravinsky); Clair de Lune (Claude Debussy); Raga (musique classique hindoue).

1978 Gaité Parisienne (Offenbach-Rosenthal); Ce Que La Mort Me Dit (Gustav Mahler); Le Spectre De La Rose (Weber); Dichterliebe/Amor Di Poéta (Robert Schumann/Nino Rota).

1979 Life (J.S. Bach); Leda (musique traditionnelle japonaise); Illuminations (musique orientale).

1980 Don Giovanni (Mozart); Casta Diva. Eros Thanatos.

1981 La Flûte Enchantée (Mozart); La Muette. Light (Vivaldi/Tuxedo-Moon).

1982 Wien, Wien Nur Du Allein (musique viennoise); Thalassa-Mare Nostrum; L'Histoire du Soldat (Stravinsky/Ramuz); Concerto En Ré Pour Violon Et Orchestre (Stravinsky).

1983 Vie et Mort d'une Marionnette Humaine (musiques traditionnelles japonaises); Messe pour le Temps Futur (musiques traditionnelles des cinq continents).

1984 Fragments. Dionysos (Wagner-Musique traditionnelle); Cinq Nô Modernes (Yukio Mishima).

1985 Le Concours. Mouvement, Rythme, Etude (musique originale de Pierre Henry); Opérette. Le Baiser de la Fée (Stravinsky/Tchaikovsky); Die Fledermaus Salomé.

1986 The Kabuki (Toshiro Mayuzumi); Le Martyre de Saint Sébastien (Claude Debussy); Arepo (Hugues Le Bars); Malraux ou la Métamorphose des Dieux.

#### Dix des plus célèbres chorégraphies de Béjart photographiées par Henri-Louis Weichselbaum

« On ne peut pas photographier la Danse » affirmait un jour Maurice Béjart.



Henri-Louis Weichselbaum a publié un album de photos couleurs qui nous prouve le contraire. Il a magistralement réussi cette gageure d'en faire revivre dix des instants les plus mémorables. Peu de photographes de ballets avaient de plus utilisé la couleur; elle enrichit, elle souligne, elle nuance l'éclat d'un regard, le satin d'une peau, la moire d'un maillot, le galbe d'une jambe, l'arrondi d'une épaule.

Dix superbes photographies, dix inoubliables ballets, depuis le fameux « Sacre du Printemps » jusqu'à « Dionysos », sont donc ras-

semblées dans cet exceptionnel portfolio en quatre couleurs (luxeux papier couché mat double face 250 g. Format : 30 x 40 cm) édité en quatre langues par « Images 20<sup>e</sup> » et signé par Maurice Béjart.

Ce remarquable album, nous vous proposons de l'acquérir au prix de 1.500 F, frais d'envoi compris. Pour l'obtenir, il vous suffit de verser cette somme au numéro de C.C.P. 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant. Cet album vous sera envoyé par recommandé dès réception du virement.

# Sainte Gertrude, abbesse de Nivelles, et son culte



par Willy Ch. BROU

Collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles :  
fragment de la célèbre châsse de sainte  
Gertrude (1272-1298) représentant la  
sainte patronne de la ville.

## Une abbesse canonisée

Nivelles, une des plus anciennes villes de Belgique, est la capitale du roman païs de Brabant. Pépin le Vieux, alias Pépin de Landen, devint maire du palais d'Austrasie en 615. Il épousa Ide (ou Itte) d'Aquitaine. Un de leurs domaines ou « villa » comportant quelque 8000 ha se situait à NIVALCHA. Pépin et Ide eurent trois enfants : Grimoald, Begge (qui devint la mère de Pépin de Herstal) et Gertrude, née à Landen en 631. Pépin de Landen mourut en 639. Sa veuve entra en religion; Amand, moine d'Aquitaine puis évêque de Maastricht, lui conseilla de fonder un monastère, ce qu'elle fit sur ses terres de la vallée de la Thines, vers l'an 650. L'abbaye fut dédiée à saint Pierre; Pépin y fut inhumé et Ide aussi en 652.

A la mort de sa mère, Gertrude, âgée de 20 ans, devint l'abbesse de cette communauté de religieuses, la plus ancienne de Belgique. Bientôt Gertrude y adjoignit, sous son autorité, un monastère d'hommes. Par ses connaissances brillantes des Ecritures Saintes, ses jeûnes et sa piété, Gertrude mérita la vénération de son entourage. La règle rigoureuse de son monastère fut celle de saint Benoît : elle y fut observée jusqu'à la fin du IX<sup>e</sup> siècle. Gertrude mourut à Nivelles à l'âge de 33 ans, le 17 mars 664. Son souvenir va rayonner à travers une bonne partie de l'Europe occidentale. Un moine irlandais, contemporain de l'abbesse, écrivit une « Vita Sanctae Gertrudis » vers l'an 650; grâce à ce travail, beaucoup de détails sur la vie de la sainte nous sont parvenus. Les restes de Gertrude furent

déposés dans une châsse, elle-même transportée dans l'église Saint-Pierre. Gertrude fut canonisée par le pape Honorius II (1124-1130). Le monastère de religieuses se sécularisa lentement et devint au XIII<sup>e</sup> siècle un « chapitre noble de chanoinesses et de chanoines ». Les chanoinesses – les vœux de religion étant supprimés – purent se marier et vivre en dehors de l'abbaye. L'abbesse, laïque elle aussi, devint un véritable seigneur féodal, étendit son pouvoir sur les villages des alentours et se mit souvent en procès avec les ducs de Brabant. Après six siècles d'existence, l'abbaye avait un genre de vie tout autre que celui imposé par sa fondatrice. La communauté abbatiale de Nivelles fut supprimée, comme tant d'autres, lors de l'occupation française de nos provinces, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.



## La collégiale de Nivelles

La région nivelloise fut d'abord habitée par des néolithiques, puis par des Gaulois et les occupants romains dont on a retrouvé les vestiges de deux villas aux lieux dits Clarisse et Champ de l'Abbaye.

Nivelles entre dans l'histoire avec la période mérovingienne; sur une pièce de monnaie apparaît pour la première fois NIVALCHA, puis sur un parchemin de l'an 650 : NIVALCHAM et NIVIALENSIS.

L'histoire de la cité est confondue avec celle du monastère fondé au VII<sup>e</sup> siècle par Ide, mère de Gertrude. La première église nivelloise, bâtie à la fin du VII<sup>e</sup> siècle par Agnès, la troisième abbesse, fut donc mérovingienne. De forme rectangulaire et ne comportant qu'une seule nef, elle avait 38 mètres de longueur et 8 mètres de largeur.

En IX<sup>e</sup> siècle elle fut remplacée par une église carolingienne de 10 m x 22 m, à trois nefs, trois chapelles et un avant-corps du X<sup>e</sup> siècle; le pavement se trouvait à 25 cm au-dessus de l'église primitive.

Tour Sainte Gertrude : vers midi, une halte a lieu dans la cour et aux abords de la ferme « Grand Peine ».

L'église, de style roman, date du XI<sup>e</sup> siècle et fut consacrée, en 1046, par Wazon, évêque de Liège.

Au XII<sup>e</sup> siècle, l'avant-corps, jugé trop modeste, fut remplacé par un autre, monumental, terminé par une abside semi-circulaire; au-dessus de l'avant-corps on construisit une tour centrale carrée pour abriter les cloches. En style roman-rhénan, l'édifice mesure 100 m sur 40 m; il comporte deux chœurs, une nef centrale, deux nefs latérales avec chapelles attenantes et deux transepts.

Les moellons de petit format et

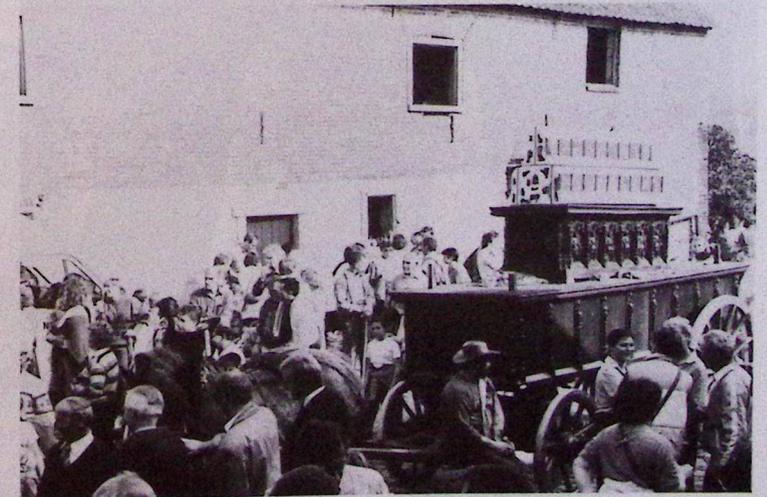
Nivelles : des milliers de pèlerins participent, chaque année, au Tour Sainte Gertrude.

taillés grossièrement proviennent de carrières régionales. Le pavement se trouve à 1 m 75 au-dessus de celui de l'église carolingienne.

C'est l'un des plus anciens et des plus imposants édifices religieux de notre pays et l'une des rares églises romanes subsistant dans le style de l'époque.

Des incendies dévastent la collégiale en 1166, 1177, 1641, 1804 et 1859. Chaque fois restaurée, l'église subit, en ces occasions, des modifications malheureuses dénaturant la beauté primitive. Ainsi, en 1662, à l'emplacement de l'abside romane abritant le chœur principal, on construisit un porche Renaissance et on condamna les deux portails latéraux. Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, on remplace l'ornementation intérieure de style roman par une autre dans le style Renaissance.

Du 14 au 17 mai 1940, les bombardements détruisent par les explosions et les incendies une grande partie de la construction, de nombreuses œuvres d'art dont la châsse de sainte Gertrude qui se trouvait sur la





Tour Sainte Gertrude : statue de sainte Gertrude (œuvre de Laurent Delvaux) figurant, en bonne place, dans le cortège.

table du maître-autel. De style gothique, décorée de vingt statuettes, rehaussée d'or, d'argent et de pierres précieuses, elle avait été exécutée, entre 1272 et 1298, par Collard de Douai et Jakeman de Nivelles.

### Le « Tour Sainte Gertrude » à Nivelles

Le dimanche qui suit le 29 septembre, fête de Saint Michel, se déroule un événement religieux et folklorique.

Le Tour Sainte Gertrude fut d'abord une procession religieuse dont l'origine remonte au XII<sup>e</sup> siècle. Sur un char en bois sculpté et peint reposait la châsse contenant les reliques de la sainte : six chevaux attelés en flèche tiraient le char; on en trouve la description dans des textes du XV<sup>e</sup> siècle. La procession commençait à 7 heures.

Au cours de deux ou trois haltes les pèlerins pouvaient manger et boire, notamment au lieu dit le Chêne et à la Ferme Grand Peine où on changeait l'attelage. On l'appelait d'ailleurs la Procession au Déjeuner. Toutes les communautés religieuses séculières et régulières, ainsi que les corporations et guildes accompagnaient la procession.

L'abbesse y prenait place jusqu'à l'enceinte de la ville où elle montait en voiture, entourée des échevins à cheval.

Suivaient le Grand Bailly et les édiles, le char de la sainte, les paroisses nivelloises avec leurs bannières, les pèlerins des communes voisines, etc...

Figuraient aussi, après les piétons, des chars fleuris et les géants de Nivelles : Argayon, son épouse Argayonne et leur fils Lolo, le cheval Godet, le chameau, la licorne, l'aigle, le dragon et le lion.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la belle châsse métallique de la sainte n'était plus mise sur le char; mais bien

Tour Sainte Gertrude : au retour de la procession, plusieurs groupes historiques et folkloriques se joignent au cortège.

une châsse de bois où on avait placé les saintes reliques.

A nos jours, la « procession historiques » et ses pèlerins portant un bâton aux couleurs rose et bleue, suivent seuls le grand itinéraire inchangé, depuis près de 700 ans!

Après sa rentrée dans la ville, se joignent les trois géants et le cheval Godet, des corps de musique, des groupes historiques, dont celui des chanoinesses; ainsi le cortège fait une rentrée solennelle jusqu'à la collégiale.

En cours des bombardements de Nivelles du 14 au 17 mai 1940, tout le centre de Nivelles, dont la collégiale, fut en grande partie détruit ou incendié. La châsse de sainte Gertrude, joyau artistique de style gothique et vénérée pendant 650 ans, disparut aux deux tiers dans la tourmente : les ossements de la sainte furent retrouvés intacts.

Décorée de statuettes, de panneaux ouvragés d'or, d'argent et de pierres, la châsse, comme tout plus haut, avait été exécutée à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle par deux orfèvres : Jakeman de Nivelles et Collard de Douai.



Les ossements de la sainte furent déposés dans un nouveau cercueil, lequel est enfermé dans un reliquaire de style moderne.

Nivelles releva ses ruines, dégagea la collégiale des constructions collées à ses flancs et la restaura complètement dans son style de XII<sup>e</sup> siècle.

De l'incendie de 1940 ont été sauvés : les deux chaires de vérité et des statues de Laurent Delvaux, des tableaux de G. de Crayer, de Pourbus et du Nivellois Lons.

La reconstruction du Westbau, avant-corps de style roman-rhénan, fut achevée en septembre 1984.

Le chœur de l'avant-corps occidental est flanqué de deux absidioles appelées la Chambre de Sainte Gertrude et la Chambre de Sainte Agathe.

On y accède par les escaliers en colimaçon des tourelles Madame et Jean de Nivelles.

La Chambre de Sainte Gertrude était autrefois ornée d'un autel supportant une statue en bois polychrome de la patronne, datant du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Dans cette chambre se dresse une colonne de marbre légèrement détachée d'un pilier mural de pierre bleue : on l'appelle selon la tradition : la colonne du péché mortel.

Celui ou celle qui peut se glisser entre le mur et la colonne est en « état de grâce »; dans la négative, en état de péché mortel.

Cette pratique en vigueur au Moyen Age n'existe plus de nos jours.

Un des piliers du côté droit de la nef centrale de l'église s'appelle le pilier Sainte Gertrude; on le mentionnait comme tel, déjà en 1322, orné d'une statue de la sainte; on avait coutume de déposer à son pied des malades.

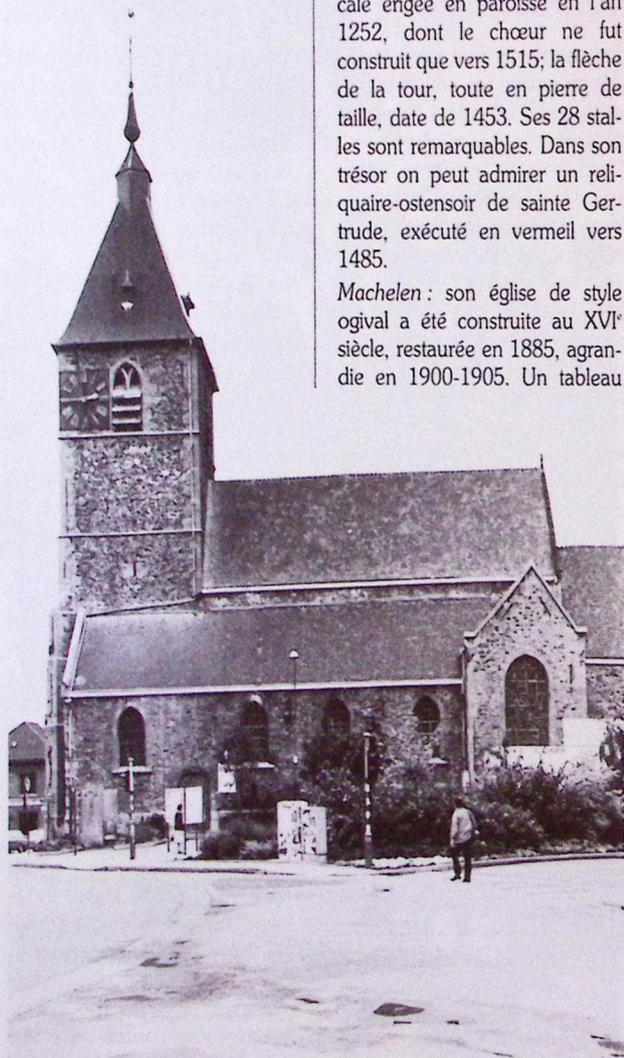
Tour Sainte Gertrude : les géants de Nivelles tiennent, eux aussi, à être de la partie. Et pourquoi pas?



Cette coutume est rappelée dans une peinture sur bois de Jacob Sourdiau (vers 1460) faisant partie d'un ensemble décorant le célèbre char gothique transportant la châsse de la sainte. Le pilier est actuellement garni d'une statue en pierre de la sainte datant du XVI<sup>e</sup> siècle.

#### D'autres églises Sainte-Gertrude en Brabant

Etterbeek : son église Sainte-Gertrude (1885) est conçue



dans le style ogival du XIII<sup>e</sup> siècle avec un peu de transition du XVI<sup>e</sup> siècle.

Hévillers : son église, bâtie en 1776, fut remaniée en 1821 et en 1844.

Jauchette a son église datant de 1220; agrandie en 1823, elle fut complètement restaurée en 1926.

Lasne, originellement bien du chapitre de Sainte-Gertrude de Nivelles, a son église de style néo-roman, bâtie en 1881.

Louvain a une église Sainte-Gertrude, ancienne chapelle ducale érigée en paroisse en l'an 1252, dont le chœur ne fut construit que vers 1515; la flèche de la tour, toute en pierre de taille, date de 1453. Ses 28 stalles sont remarquables. Dans son trésor on peut admirer un reliquaire-ostensoir de sainte Gertrude, exécuté en vermeil vers 1485.

Machelen : son église de style ogival a été construite au XVI<sup>e</sup> siècle, restaurée en 1885, agrandie en 1900-1905. Un tableau

de Jan Cossiers représente la sainte mourante.

Piétrain a son église à nef unique datant de 1768.

Temat : son église est d'un très grand intérêt archéologique. Ce bel édifice, en gothique flamboyant, a été partiellement rebâti après avoir été foudroyé en 1692. Sa chapelle septentrionale, ancienne chapelle des comtes, date du XIII<sup>e</sup> siècle et possède une voûte à nervures polychromes. La tour massive et haute de 50 m date du XV<sup>e</sup> siècle. Sainte Gertrude est la patronne de Temat; son image est gravée dans la pierre au-dessus de la porte de la maison communale et sur les clés de voûte de l'église paroissiale.

Landen fut le séjour ordinaire de Pépin de Landen, maire du palais d'Austrasie sous les rois francs Clothaire II et Dagobert II, décédé en 639 et enterré, dit-on, sous un tumulus encore appelé « tombe de Pépin ».

Plus tard ses restes furent transférés au monastère de Nivelles par son épouse Itte.

L'église de Landen fut très tôt patronnée par la sainte.

Tubize : son église Sainte-Gertrude est de style ogival primaire, en forme de croix latine, avec additions de style Renaissance.

Baal a un lieu-dit Gertruimoer, Holsbeek un Sint-Gertrudisbos, Lubbeek un Sint-Gertruiden Dries et Schepdaal une paroisse Sint-Gertruide à Pede.

#### Les églises Sainte-Gertrude flamandes

En Flandre occidentale, Bovekerke a sa tour romane et son vaisseau datant de 1848. L'église de Houthulst est de style roman mais fut modernisée en 1920 après les bombardements de la première guerre mondiale.

Tubize : l'église Sainte-Gertrude remonte à la fin des temps gothiques.

La Flandre orientale a quatre églises patronnées par la sainte. Celle d'Appelterre a sa tour du début du XV<sup>e</sup> siècle, celle de Sint-Antelinks date du XVIII<sup>e</sup> siècle, celles de Wetteren et de Wichelen sont de construction récente.

Zandvliet, dans la province d'Anvers, a son église moderne. Le Limbourg est la plus riche en églises dédiées à la sainte.

Celle de Beverst date de 1894. Gruitrode : église gothique du XV<sup>e</sup> siècle, agrandie après l'incendie de 1909.

Kuringen (Curange) : son église entièrement reconstruite après l'incendie de 1826 était celle de la célèbre abbaye de dames nobles de Herckenroden, fondée, en 1182, par le comte Gérard de Looz.

Peringen (Pirange) : la tour de l'église date du XV<sup>e</sup> siècle, le reste date de 1819.

L'église de Riksingén fut reconstruite en 1865. Sa tour à fenêtres ogivales géminées date du XIII<sup>e</sup> siècle; à l'intérieur de cette tour est enchâssée la pierre de dédicace de l'église : 29 mars 1036.

A Maaseik, la sainte a donné son nom à une église moderne et au pont sur la Meuse.

Le Limbourg hollandais possède bon nombre d'églises patronnées par la sainte : celles de Beesel, de Geertruidenberg, de Jabeek, de Lottum, de Maasbracht, d'Oirlo, de Sint-Geertruid et de Wijlre.

#### Les églises Sainte-Gertrude de Wallonie

Seule en Hainaut, l'église d'Hennuyères a sa tour en partie romane, sa nef gothique avec chœur du XV<sup>e</sup> siècle et son transept de 1518.

Dans la province de Namur, l'église de Floriffoux a été re-



Machelen : l'église Sainte-Gertrude, de style ogival, fut agrandie dans les années 1900.

Louvain : les célèbres stalles de l'église Sainte-Gertrude.

construite en 1905 et celle de La Roux-lez-Fosse est récente.

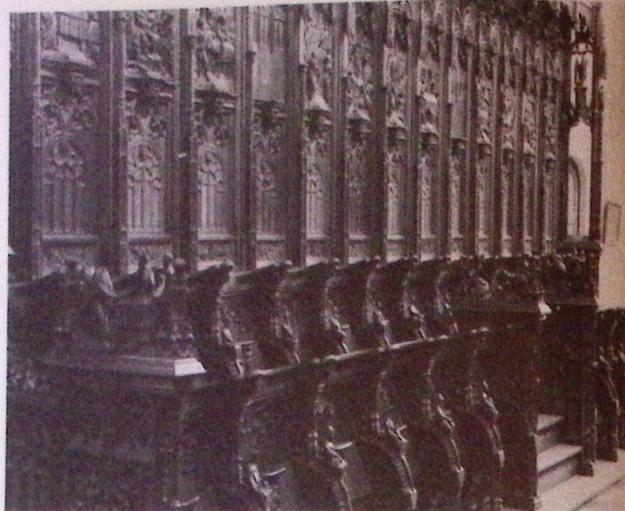
Trois communes du Luxembourg possèdent une église Sainte-Gertrude.

Celles de Carlsbourg et de Villers-Sainte-Gertrude datent respectivement de 1911 et de 1878. Celle de Tenneville a la particularité d'être bâtie sur l'emplacement d'une villa romaine; son cimetière est une ancienne nécropole franque.

La province de Liège a deux églises dédiées à la sainte. Celles de Blégny-sous-Trembleur et d'Otrange datent respectivement de 1894 et de 1854.

**En France, en Allemagne...**

En France, la commune Sainte-Gertrude (Seine Maritime), près de Caudebec, possède une petite église en style gothique flamboyant, consacrée en 1519; près

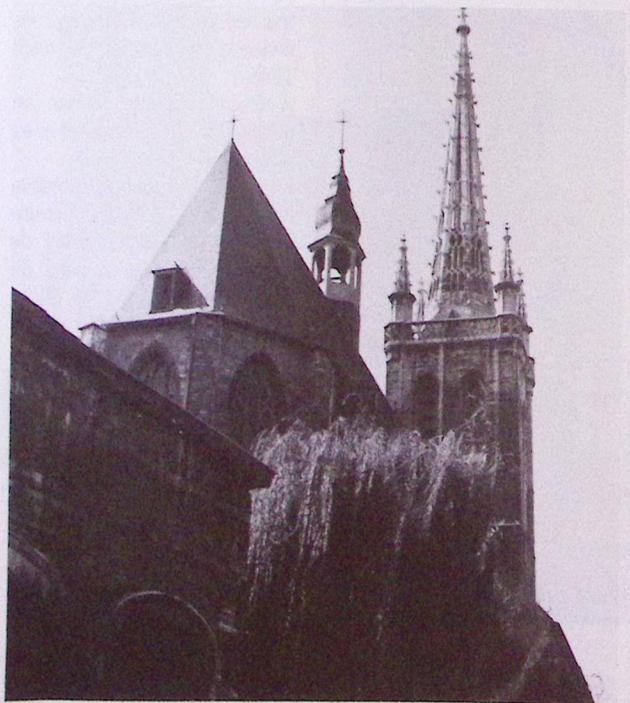


du maître-autel, le tabernacle de pierre est une pièce rare du XV<sup>e</sup> siècle. Berlin a encore, de nos jours, une paroisse Sainte-Gertrude.

L'église Sainte-Gertrude de Wattenscheid, en Westphalie, envoie ses paroissiens chaque année au Tour Sainte Gertrude de Nivelles.

Gertrude déléguait des émissaires à Rome, en Irlande, en Allemagne et jusqu'à la mer Baltique; des sanctuaires et des retables lui y sont dédiés. Le domaine abbatial de Nivelles possédait d'ailleurs, au XI<sup>e</sup> siècle, des biens en Zélande, en Frise, dans les vallées du Rhin et de la Moselle.

On invoque la sainte contre les attaques de souris, de rats et d'autres rongeurs; on la représente fréquemment avec de petits rongeurs placés à ses pieds ou grimant sur sa robe ou même sur sa crosse.



*Ci-contre : Louvain : l'élégante église Sainte-Gertrude de style ogival. La tour est particulièrement remarquable avec sa flèche ajourée dont la paternité est attribuée à Jan van Ruysbroeck, le génial architecte de la tour de l'hôtel de ville de Bruxelles.*

*En page de droite : Temat : la majestueuse église Sainte-Gertrude avec sa robuste tour de 50 mètres de haut.*



# Le Musée du Jouet

par Myriam LECHENE

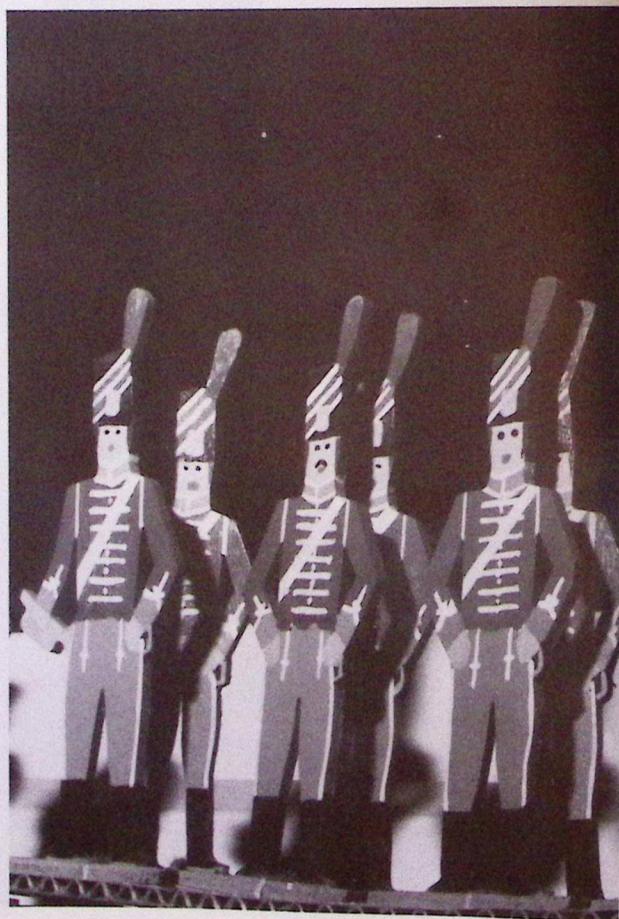
Un bataillon de trois cents fantassins, clairons, sergents-majors, porte-drapeaux... venus de divers points d'Europe a planté son bivouac au centre de la Capitale.

Apaisez vos émotions, nous ne sommes pas en état de guerre. Les soldats sont de bois; ils campent dans le lieu le plus attachant de la ville : le Musée du Jouet.

Au premier contact, le visiteur risque d'être quelque peu dérouté par la multitude de jouets qui s'offrent à son émerveillement. Mais bientôt, les choses prennent possession de lui et l'entraînent vers son grenier secret. Chacun renoue avec ce trésor qu'il a au fond de lui : l'enfance. Le plus beau cadeau que la vie nous ait donné.

Deux mille pièces sont exposées ici, pour notre plus grand ravissement. Vingt mille autres s'impatientent dans les réserves, attendant leur tour.

Que de charme et d'ingéniosité dans ces jouets d'autrefois. Tous ne sont pas anciens, mais tous sont fabriqués avec amour, et c'est bien là l'essentiel.



Aujourd'hui, le marché est envahi par des mascottes-vedettes imposées à grands coups de batailles publicitaires, d'objets de séduction dont l'espérance de vie est limitée au gré de la mode. E.T. remplace Goldorak; un jeu électronique en détrône un autre...

Guidée par l'âme aventurière de son père, la famille Raemdonck, aidée de collectionneurs enthousiastes, a exploré caves et greniers, farfouillant ça et là, apprenant peu à peu leur rêve : créer un musée du jouet.

Le rêve traîne encore quelquefois dans les caisses, comme ces milliers de joujoux qui attendent leurs jours meilleurs. Un local plus spacieux ferait davantage l'affaire. Mais le musée existe, le premier est fait. Et si quelques subsides, un jour...

L'espoir mêlé de dynamisme engendre les réalités. Déjà s'est ouvert un atelier de construction et de réparation, ainsi qu'une bibliothèque.

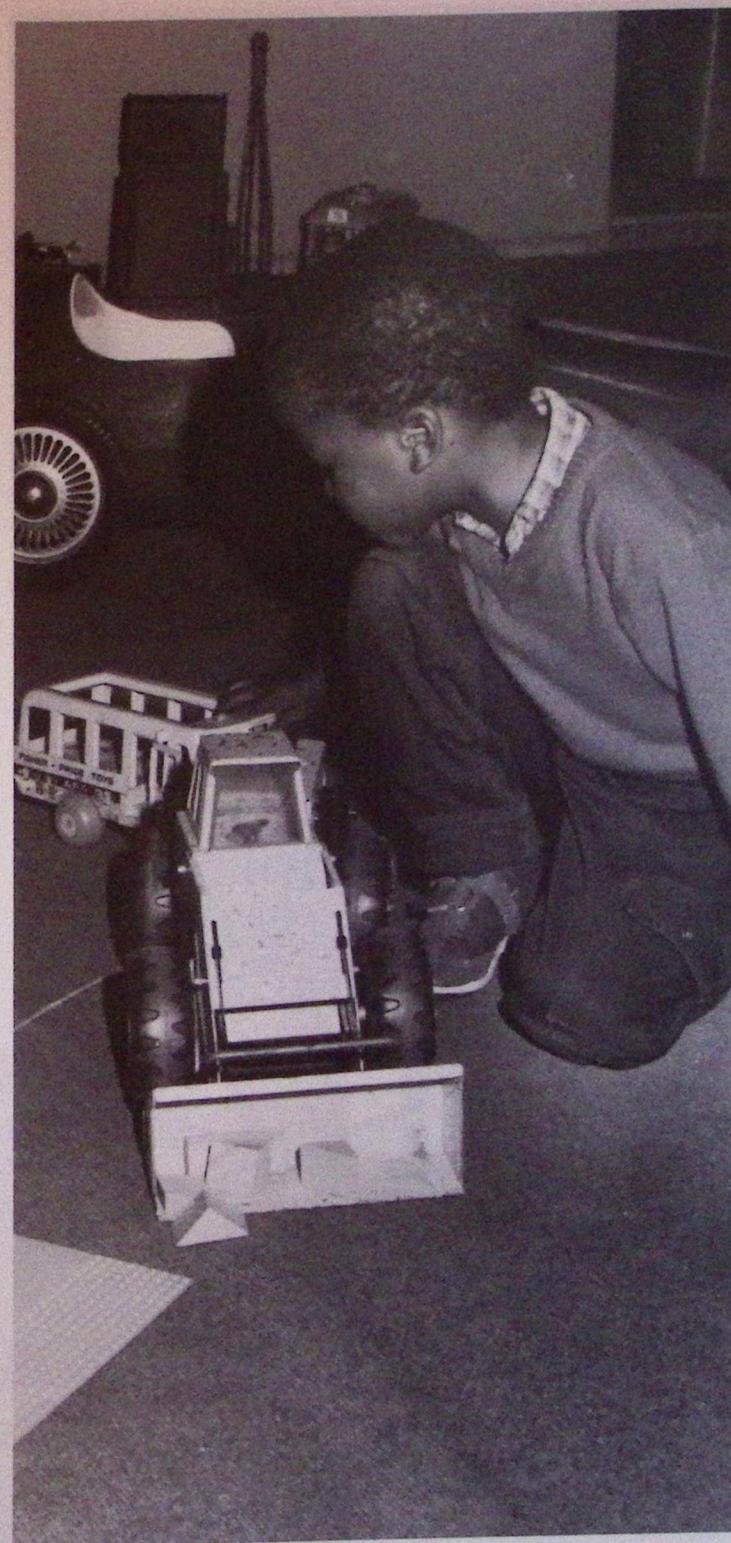
Tous les ans a lieu une « Bourse internationale aux échanges » qui réunit des milliers de collectionneurs.

Tous les trois mois, un thème est particulièrement développé et rassemble un certain type de jouets : les jouets à clef, par exemple; ou les dinettes; ou les trains... Un monde captivant et des projets à foison.

On rêve pour les fêtes de fin d'année de voir circuler un train à l'échelle de l'Anspach Center; de rêver, un jour, un festival de la voiture; d'organiser des courses de voitures à pédales sur les boulevards bruxellois. Tout cela ne manque pas de vie.

Malgré la vraie vie de ce musée, ce sont ses petits visiteurs qui la lui donnent.

L'espace de jeu : cheval à bascule, petites voitures, légos... On peut toucher à tout.





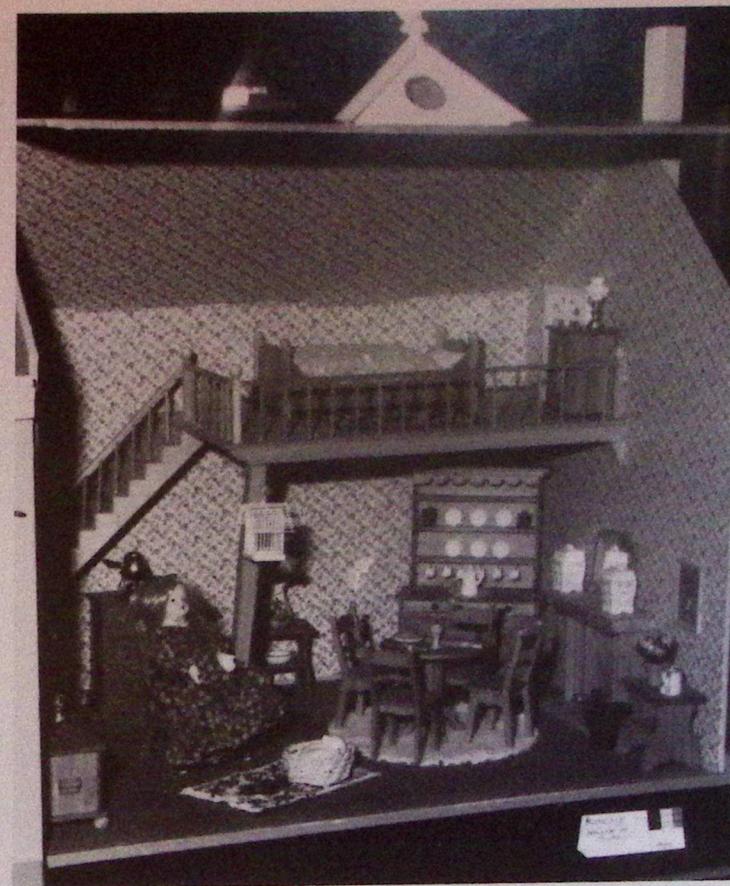
Regardez cet enfant, il est ravi! Il court d'un jouet à l'autre, des camions auto-pompe aux jeux de construction, du château fort au fort apache. Il grimpe dans une superbe Bugatti d'un jaune étincelant. Mais c'est celle d'Abdallah! (avis aux initiés). Elle l'emmène dans les plus folles aventures, aussi loin que son imagination puisse l'entraîner. Il abandonne l'arrogant véhicule, enfourche un cheval de carton pâte. C'est moins grisant, mais plus inédit.

Va pour le rétro! La trottinette en bois de grand-papa ne manque pas de charme. Quel festival! Des centaines de voitures, ambulances, chariots, berlines...

Naviguant dans les airs, un gigantesque D.C. 3 à télécommande étire ses ailes sur plus de deux mètres d'envergure. Un fameux joujou!

La grande affaire du Musée, ce sont les trains. Des centaines de locomotives (à clef, à la vapeur, à l'électricité) chariant des wagons colorés, des petites merveilles de raffinement et d'ingéniosité.

*Invitation au voyage. Une rencontre du rêve et de la technique moderne.*



*Chacun renoue avec les trésors qu'il a au fond de lui.*



L'Association en possède une collection impressionnante dont la plus ancienne daterait de 1890.

Dans les circuits, les trains sillonnent les montagnes, traversent les villages; quelques tours de roue et ils seront très loin.

Mais voici le tram 52, grandeur nature.

Ce tram est aussi un espace de projection.

Durant le voyage, les passagers peuvent voir défiler des diapos. Tiens, où sont les passagers? Il n'y a que des capitaines, tous veulent être aux commandes. L'affaire risque de faire du grabuge. Mais Emmanuel s'est

glissé dans les coulisses de son Guignol. Trois coups. Le spectacle commence. Les garnements se précipitent. Les voilà tous réconciliés par la magie du théâtre. Le spectacle terminé, l'auditoire envahit l'aire de jeu pour construire un château en « légo » ou jouer avec les petites automobiles.

Pendant ce temps, les jeunes filles s'abiment dans des rêves de jeunes filles. Celle-là se penche sur un délicieux poupon de celluloid assoupi dans son berceau d'organdi rose; celle-ci préfère le petit peuple des nounours rapiécés, usés jusqu'à la corde; une autre s'arrête, émerveillée, devant une maison de poupée, un intérieur rustique enveloppé d'une atmosphère intime créée par quelques détails charmants comme ce chat qui dort dans son panier d'osier. Cette élégante maisonnette est de création récente, comme ces ravissants petits magasins - boulangerie et mercerie - fabriqués par Axelle et Dominique Raemdonck.

La plus ancienne poupée, la poupée marotte, date de 1880; elle est montée sur une boîte à musique qui débite une valse viennoise.

De nombreux joujous ont tra-



versé le siècle comme cette arche de Noé de 1890 et ce carrousel 1900 où quatre cyclistes s'élancent pour une course de vitesse.

Que d'objets attachants sont exposés ici. Le Musée possède une variété infinie de jouets venant de tous les pays du monde.

Comme la collection se renouvelle sans cesse, la visite de ce merveilleux musée n'est jamais terminée; on peut chaque fois y faire d'autres découvertes.

En cette fin d'année, le thème se développe autour des aéroplanes, hélicos et avions.

Voici les sujets programmés jusqu'en 1989. A vous de choisir :

1987	JAN - FEV - MAR	Lanternes magiques & accessoires Jouets belges d'hier et aujourd'hui Trains-jouets Homby anglais en « O » Châteaux forts et figurines
	AVR - MAI - JUN	
	JUL - AOU - SEP	
	OCT - NOV - DEC	
1988	JAN - FEV - MAR	Marionnettes et mini-théâtres Jeux de construction en bois, pierre et carton Les bateaux Magie du « Meccano »
	AVR - MAI - JUN	
	JUL - AOU - SEP	
	OCT - NOV - DEC	
1989	JAN - FEV - MAR	Mesdames les poupées Puzzles et jeux de société Voitures à pédales, jusque dans la rue... à déterminer...
	AVR - MAI - JUN	
	JUL - AOU - SEP	
	OCT - NOV - DEC	

Ci-dessus : quand la magie du théâtre s'allie au merveilleux de l'enfance.

En page de droite : une beauté de porcelaine, vêtue de dentelle, se souvient qu'elle fut l'enfant chérie de ces demoiselles d'autrefois.

#### Renseignements pratiques

Adresse : « Anspach Center »  
Boulevard Anspach, 36  
1000 Bruxelles  
Tél. : 02/219.61.68  
Prix : 60 F, adultes  
40 F, enfants, étudiants,  
groupes et seniors.



# Permanence de l'Abbaye de Villers

par Paul RAYMAEKERS et Raymond de FAYS

Le 13 décembre 1796, envahie par les troupes françaises et la populace, l'Abbaye cistercienne de Villers, en Brabant, est définitivement abandonnée par les moines. Il ne faudra que quelques années aux « acquéreurs » issus de la Révolution pour réduire à néant l'œuvre, débutée dès 1147, par le premier Abbé de Villers, LAURENT, compagnon de saint Bernard.

L'Etat belge, propriétaire du site depuis 1893, confia à l'architecte Charles LICOT l'aménagement des ruines. Les importants travaux entrepris par le précité, passionné de Villers, s'échelonnèrent entre 1893 et 1907.

Depuis 1984, un nouvel et important effort de sauvegarde du site de Villers est entrepris par l'Etat.

Retirée de la poussière d'archives familiales, il apparaît intéressant de présenter à tous ceux que préoccupe la conservation de ce site exceptionnel une collection inédite de documents photographiques réalisés à Villers entre 1880 et 1905 par Jean VANDERBORGHT (1860-1926), membre de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles, auquel le patrimoine culturel brabançon est redevable de plusieurs sauvetages (1).

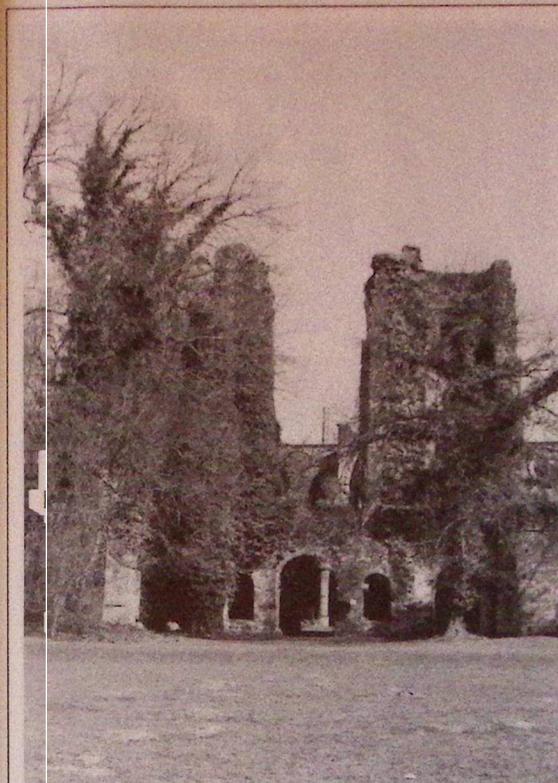
Suite au concours du Service Topographique et Photogrammétrique du Ministère des Travaux Publics, il s'est avéré possible de reproduire très fidèlement les documents en question, vieux de près d'un siècle et de les mettre, pour certains, en parallèle avec des documents actuels près sous les mêmes angles.

(1) Notamment celui de l'Horloge Astronomique du bruxellois Michel GHIESBREGHT (1741-1827).



Jean VANDERBORGHT nous a laissé une remarquable reproduction de l'église et du porche d'entrée de l'Abbaye flanqué, à sa gauche, des celliers et de l'infirmerie, et, à sa droite, du réfectoire des artisans et journaliers.

Il faut noter que le mur droit de la grande nef de l'église était toujours intact à l'époque de la prise de vue. L'on ignore toujours actuellement la date exacte de son effondrement. Devant l'église et la façade d'entrée de l'Abbaye se trouvait la grande cour de travail, limitée sur sa gauche par la brasserie et les ateliers. Cette cour, bien visible sur l'avant-plan de la photo du XIX<sup>e</sup> siècle, est, par contre, largement envahie par la végétation en 1986.



Le rapprochement des photos met en évidence la restauration LICOT, caractérisée par la restitution des deux fenêtres romanes flanquant le porche d'entrée de l'église. Ici également la photo prise en 1986 dénonce une végétation plus qu'envahissante.



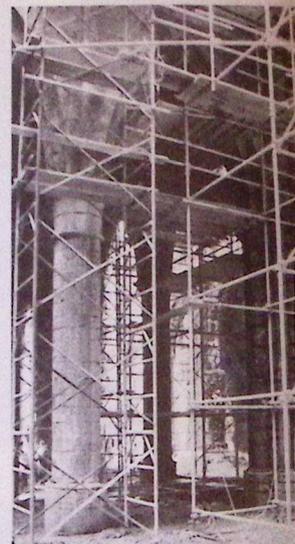
La photo, prise aux environs de 1900 (2), illustre le transept sud de l'église, enrichi de la rosace – restaurée par LICOT – limitant la tombe du bienheureux Gobert d'ASPREMONT († 1263). Les travaux de consolidation en cours en 1986 – et leurs échafaudages – ne permettent pas une restitution actuelle de ce cadre demeuré heureusement inchangé.

(2) La jeune fille, âgée d'une dizaine d'années, figurant au centre de la photo, n'est autre qu'une fille, toujours en vie en 1986, de l'auteur du document.

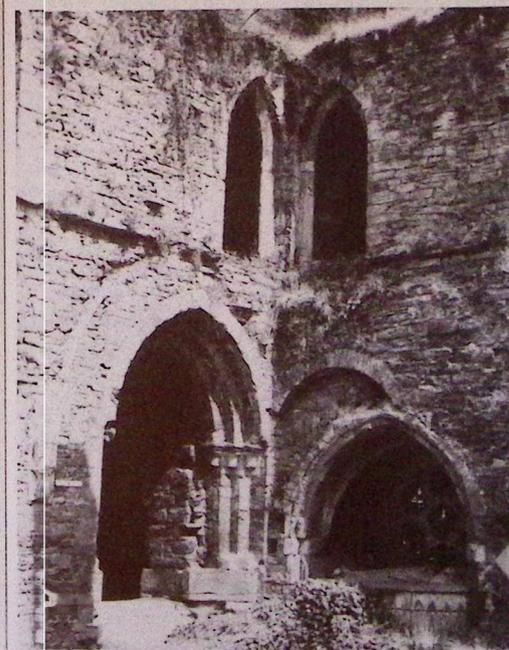
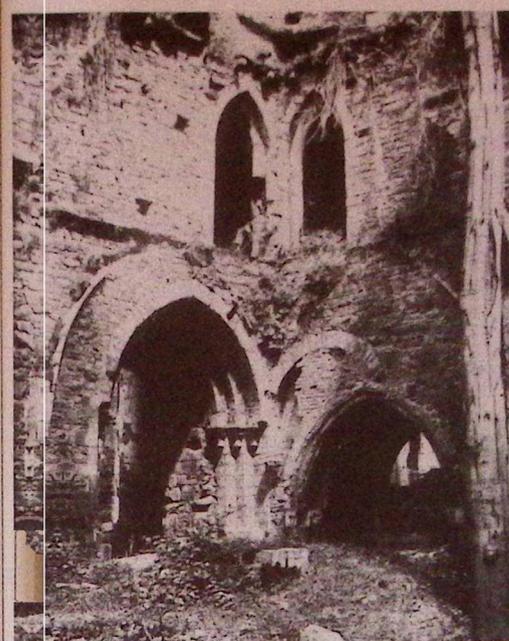


La photo prise (avant 1893) depuis le transept nord révèle le crépissage assez peu esthétique dont étaient couverts les murs intérieurs de l'église (et de nombreux autres bâtiments abbaciaux) en 1796.

A titre indicatif, des travaux en cours en 1986, est reproduit le même cadre tout encombré d'échafaudages.

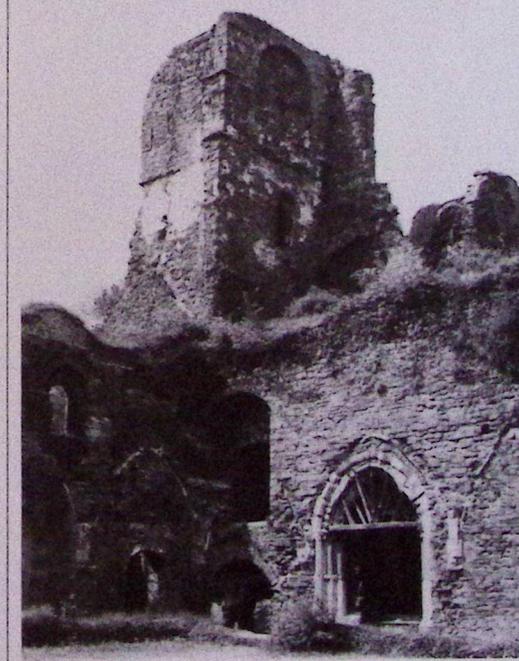
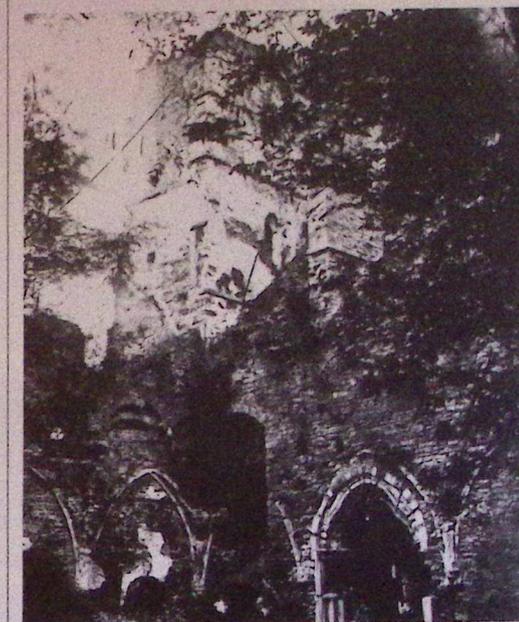


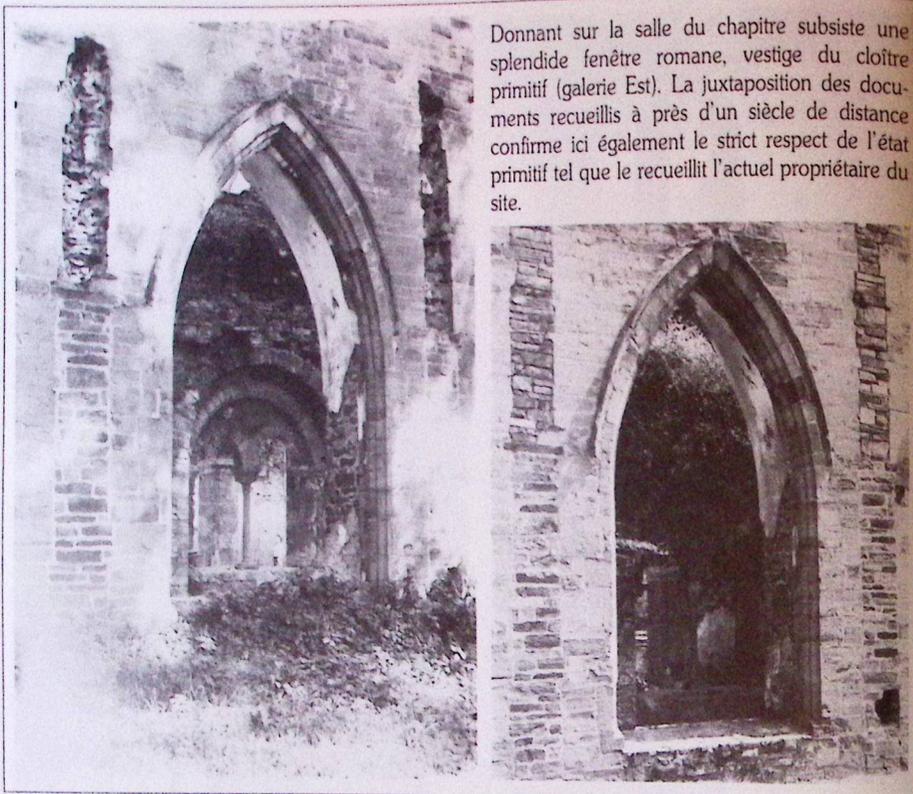
Le dernier document relatif à l'église illustre une chapelle latérale sise au nord de la nef centrale. Ce document date de l'époque des travaux de consolidation confiés à LICOT. Il est réconfortant de constater qu'en 1986, hormis une végétation excessive, le lieu est demeuré inchangé.



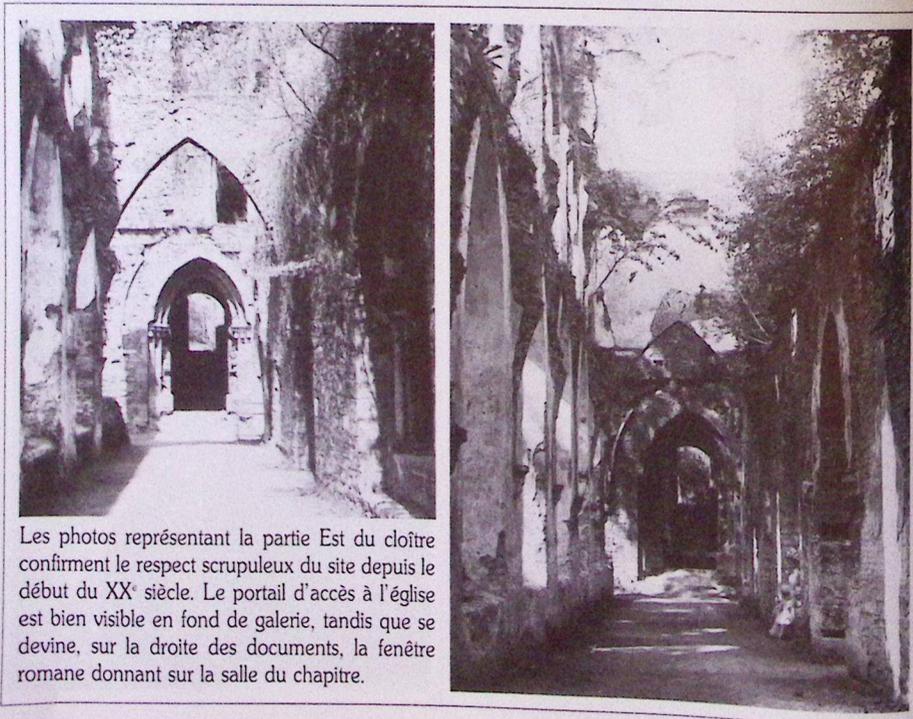
Dans l'angle du transept sud de l'église, à proximité de la tombe du bienheureux Gobert d'ASPREMONT (non encore restaurée), un portail gothique joint le cloître à l'église (partie gauche du document). Le document pris en 1986 confirme l'intelligence des travaux d'aménagement réalisés par LICOT.

Près de la tour Est de l'église, une remarquable porte « trilobée » relie le cloître à l'église. Si le rapprochement des photos confirme le maintien du site, il met cependant en évidence la dégradation – excessive en 1986 – du célèbre portail trilobé, dont il faut espérer une restauration judicieuse (et pas trop novatrice).





Donnant sur la salle du chapitre subsiste une splendide fenêtre romane, vestige du cloître primitif (galerie Est). La juxtaposition des documents recueillis à près d'un siècle de distance confirme ici également le strict respect de l'état primitif tel que le recueillit l'actuel propriétaire du site.



Les photos représentant la partie Est du cloître confirment le respect scrupuleux du site depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle. Le portail d'accès à l'église est bien visible en fond de galerie, tandis que se devine, sur la droite des documents, la fenêtre romane donnant sur la salle du chapitre.



Le seul vestige encore couvert du cloître (galerie sud) figure sur les photos. Leur comparaison met en évidence l'excès de végétation marginalisant ce site privilégié.

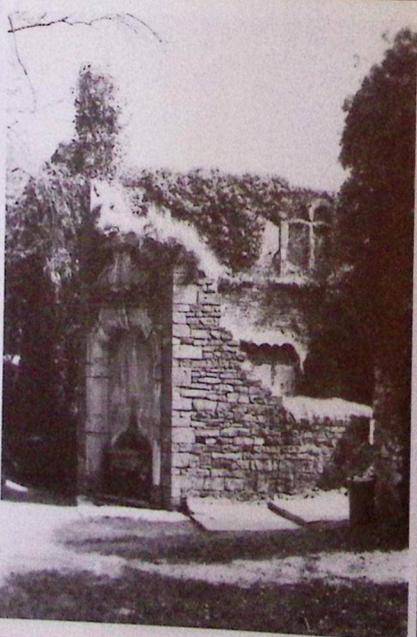
Il est intéressant de noter que la façade du dortoir des moines (partie gauche des documents) a dû être totalement refaite au cours de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle; elle présente en effet un aspect totalement différent de celui reproduit sur les dernières vues d'ensemble du XVIII<sup>e</sup> siècle.





La vue Nord-Est de la cour d'honneur – et particulièrement la fontaine (restaurée par LICOT) qui la caractérise – dénonce une fois encore un excès de végétation tendant à desservir l'esthétique des ruines.

La comparaison des documents met en relief les restaurations du début du siècle (remise en état de la fontaine, adjonction d'un mur détruit par les « acquéreurs »). Il serait intéressant de retracer les pierres sculptées visibles au bas de la fontaine avant les restaurations du début du siècle.



Jouxant la cour d'honneur (sise derrière le mur de gauche), le palais abbatial a sombre figure. Le regrettable crépissage du XVIII<sup>e</sup> siècle sert trop souvent de support – encore actuellement – aux graffitis des primaires de tous les temps, nous rappelant les imprécations de Victor HUGO – de passage à Villers en 1861 et 1862 – à leur rencontre (3).

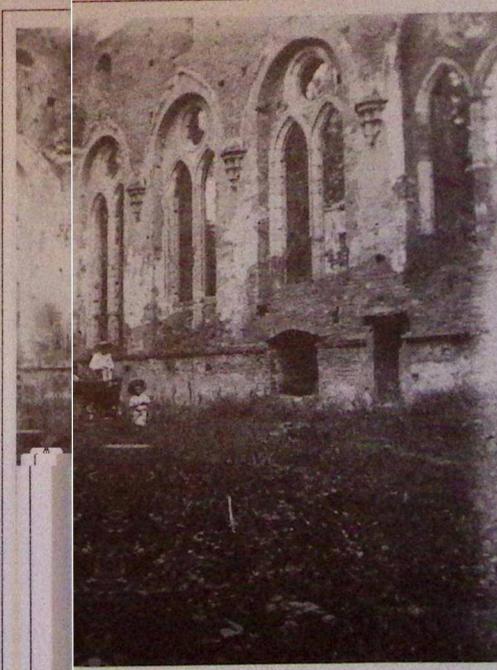
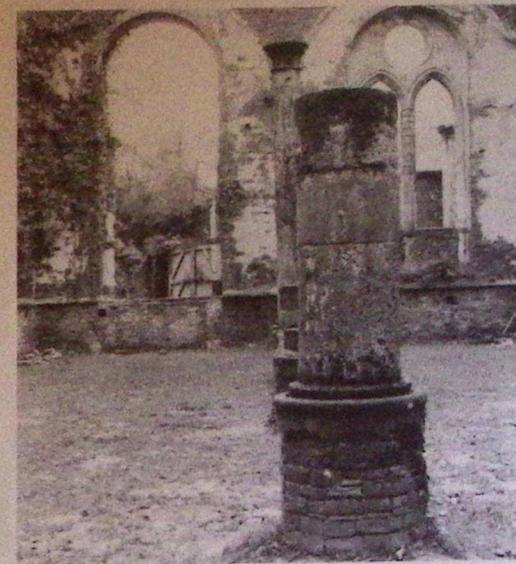
(3) « Veni, vidi, flevi.

O fats, sots parvenus, ô pitoyable engeance  
Qui promenez ici votre vile ignorance  
Cessez de conspuer cette admirable ruine  
En y bavant vos noms et votre vanité  
Qui comme une vermine  
Souillent sa majesté ».

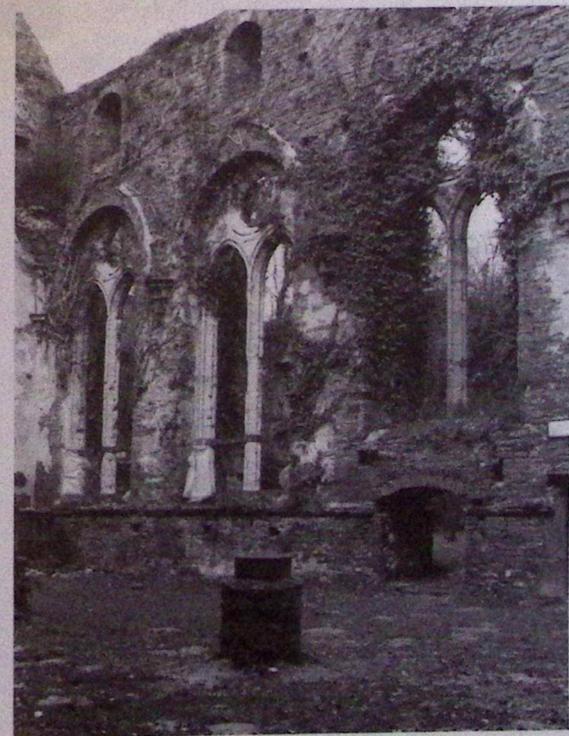
(Victor HUGO, sur un mur de Villers).



Le réfectoire compte parmi les vestiges les plus significatifs de l'Abbaye de Villers. Malgré sa mauvaise qualité, la photo illustre bien (fenêtre de gauche) la complexité des travaux d'aménagement d'un tel site.

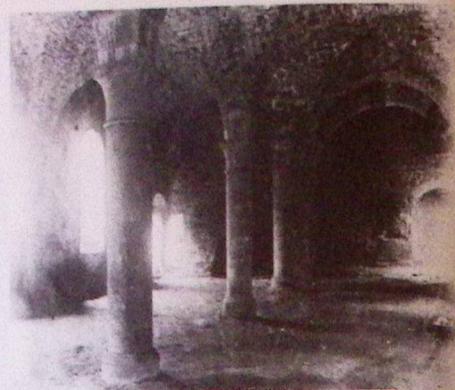


La photo met en relief le délicat problème du « rapport ruines – végétation », omniprésent.

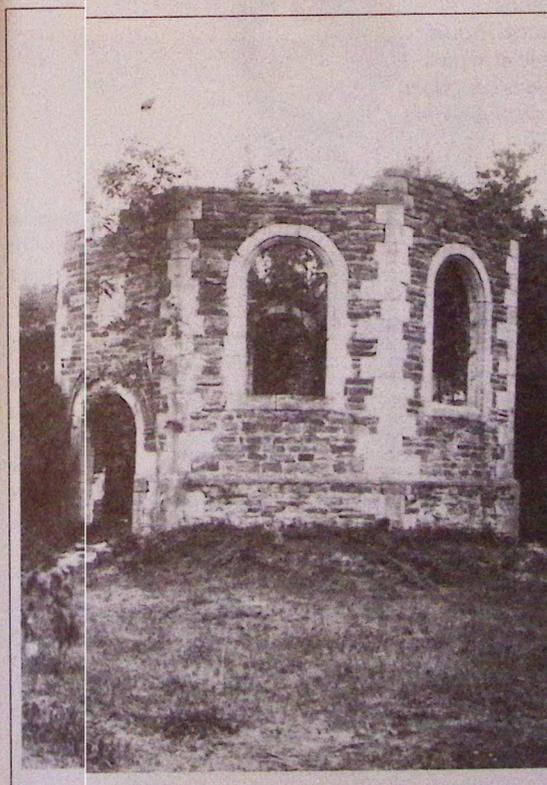




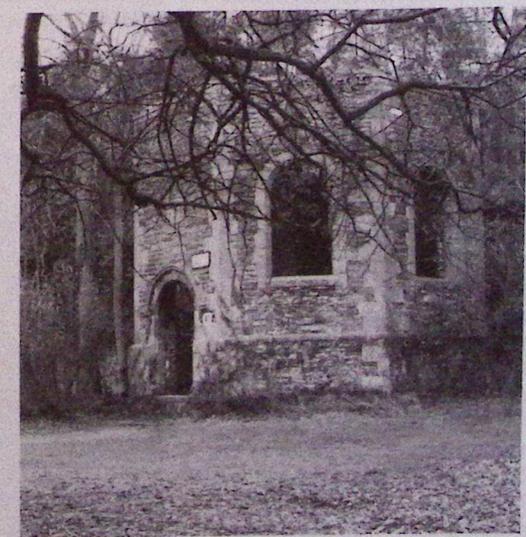
La brasserie et les ateliers. La brasserie, construite de 1270 à 1276, s'est vue respectée – tant à l'intérieur qu'à l'extérieur – depuis un siècle. Les ateliers, sis à droite de la brasserie, furent reconstruits en 1728. Ils ont été récemment dégagés grâce au travail efficace des « Jeunesses du Patrimoine Architectural ».



Remarquablement préservé, le cellier construit par le 8<sup>e</sup> Abbé, CHARLES, Comte de Seyne (1197-1209), a vu ses accès restaurés sans dépréciation de son aspect originel.



Le culte marial était particulièrement prôné par saint Bernard. Aussi n'est-il pas étonnant que le 47<sup>e</sup> Abbé de Villers, Robert HENRION (de Gembloux), érige en 1613 une chapelle en l'honneur de Notre-Dame de Montaigu. Le rapprochement des documents confirme que rien n'a changé depuis un siècle.



Il n'est autre conclusion à cette présentation que le constat – maintes fois vérifié – d'un intense respect par les restaurateurs de l'authenticité du site de Villers. Puisse ce respect se prolonger : Permanence de Villers.

# La biscuiterie aux cent visages

par Anne MICHA

**B**oulangers, biscuitiers et confiseurs ont, au cours des siècles, maîtrisé toutes les techniques de leur art. Ils ont utilisé toutes les matières : la farine, le beurre, les œufs, mélangés au gré des expéditions guerrières, des voyages lointains et des variations du goût des hommes, au sucre, à la vanille et à mille autres épices. Aujourd'hui, le boulanger ne confectionne plus les madeleines comme les dégustait Marcel Proust. Cependant, la biscuiterie brabançonne reste la plus raffinée et la plus proche de la haute tradition boulangère européenne et, dans ces pages, la revue « Brabant Tourisme » montre ce qu'elle compte de plus parfait.

Au mois de juin dernier, la Grand-Place de Bruxelles a prêté son écrin de vieil or à une tradition nationale très ancienne, presque magique : la biscuiterie.

En effet, à l'occasion de son cinquantième anniversaire, l'Association Royale de la Biscuiterie a organisé une exposition intitulée « Histoire et Magie du Biscuit ».

Sa Majesté le Roi Baudouin, en parcourant les étals, a montré le plus vif intérêt pour cette branche de l'industrie alimentaire qui ravit, depuis des générations, les palais délicats des gourmets, tant belges qu'étrangers.

Pourquoi ne commencerions-nous pas, ici même, une brève promenade touristique dans l'estomac gourmand de Bruxelles.

## A l'ombre des pins et des fontaines de Rome

Au creux des Sept collines romaines, Pliny l'Ancien (23 ap. J.-C. † 79) rapporte qu'au jour des étrennes, « des gâteaux faits de farine et de miel, et qui représentaient l'un ou l'autre des innombrables dieux de l'Olympe », étaient distribués aux enfants sages. Qui aurait pu prédire que cette coutume, agrémentée de friandises, serait un des nombreux bienfaits de la Pax Romana, pour devenir ensuite, avec l'avènement du christianisme, la fête de saint Nicolas?

## Une définition paradoxale

Les friandises ont par conséquent des origines fort lointaines et les Gaulois devaient déjà avoir une solide réputation de fine

bouche car, en 1175, lorsque les friandises reçurent le nom de biscuit, nous avons un terme français pour désigner un produit étranger.

Le paradoxe ne s'arrête pas là : à l'origine, le mot désignait « ce qui a été cuit deux fois ». Or, la tradition boulangère n'a jamais cuit ces friandises qu'une seule fois (à l'exception des biscottes qui sont, de fait, du pain rôti). Terme donc fantaisiste pour accompagner le plus agréable, selon les connaisseurs, des sept péchés capitaux... et qui mêlera à sa fabrication les dernières conquêtes des techniques, le raffinement, le goût, la rencontre des saveurs et arômes nouveaux.

## Le biscuit, fruit des voyages lointains

La découverte du Nouveau Monde et de ses richesses permit aux occidentaux de déployer leur imagination. Les goûts culinaires évoluèrent et se diversifièrent grâce, notamment, aux épices ramenées par Christophe Colomb et autres conquérants, et au chocolat goûté par Hernan Cortes (1485-1547) à la cour de Montezuma II, en 1521. Le goût du large et de l'aventure entraîna l'homme de longs voyages sur les mers lointaines et

posa de nouveaux problèmes d'alimentation et de survie. Le pain frais ne se conservant pas, on imagina de recuire le produit après l'avoir laissé refroidir. Les marins au long cours le mangeaient ensuite largement arrosé d'eau douce, de vin ou de soupe.

La puissance navale anglaise des Indes va également introduire diverses innovations dans la fabrication des biscuits. Le pain prit un format plus modeste, ancêtre de notre biscotte. Lorsque le sucre arriva en abondance en Europe, dès les premières an-

nées du XIX<sup>e</sup> siècle, les boulangers de Portsmouth et de Plymouth confectionnèrent les premiers biscuits sucrés. Comme il n'y avait généralement guère de navires à pourvoir régulièrement en vivres, des artisans avisés et bien inspirés recoururent à des recettes ménagères – notamment de pâtisserie – afin de produire de la marchandise en quantité et en qualité.

## Les fondements de l'industrie moderne ou la naissance du lion en biscuit

Les bases de la biscuiterie, contemporaine furent ainsi jetées et, dès 1814, les Belges ne tardèrent pas à entrer en concurrence avec les initiateurs anglais. En 1829, la Maison Dandoy fut la première à entreprendre la fabrication de biscuits d'une qualité remarquable. Un boulanger campinois, installé à Anvers, fonda, en 1860, De Beukelaer; vint alors un apothicaire bruxellois, créateur de Delacre en 1872.

Tels sont les trois plus anciennes biscuiteries de Belgique, toujours actuellement en exploitation.

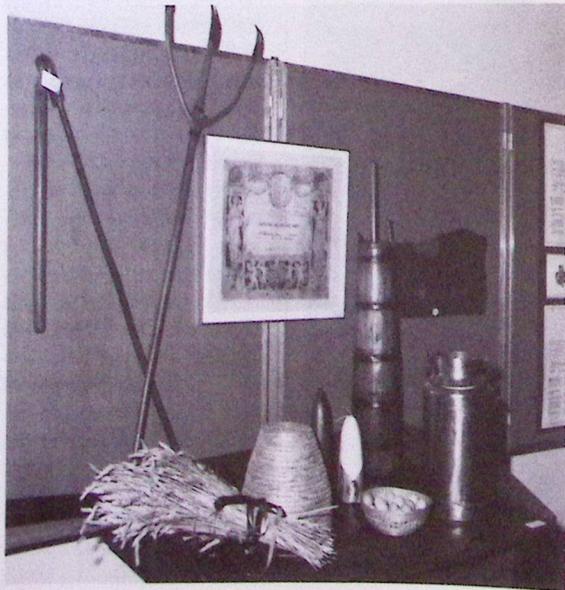
Plus tard, les Usines Victoria des trois frères boulangers Bossaert et Biscuit Parein, créé à Anvers, entamèrent leur production avant de se réunir à De Beukelaer sous le nom de Général Biscuits.

Depuis ces pionniers, une mosaïque d'entreprises très différentes ont vu le jour. Huit d'entre elles ont éprouvé le besoin de se grouper, par un beau matin d'octobre 1936, en Chambre syndicale des fabricants de biscottes, biscuits et pains d'épice, association appelée ensuite Association Royale



Affiche de la biscuiterie Ed. De Beukelaer, d'Anvers (± 1905).

de la Biscuiterie. Sous la première présidence bénéfique d'Oscar Bossaert – pionnier de l'organisation professionnelle belge – l'Association allait peu à peu réaliser ses objectifs économiques au niveau national. Durant la seconde guerre mondiale, elle prit une part très active dans l'approvisionnement de la population belge. Lors de l'Exposition Universelle de 1958, l'Association y présenta quatre pavillons, dont un collectif, montrant une biscuiterie modèle automatisée, ainsi qu'un atelier de confiserie. Poursuivant ses tâches de responsabilité d'interlocuteur de quelques quatre-vingts entreprises membres face aux pouvoirs publics et aux consommateurs, l'Association constitua, avec les chocolatiers et les confiseurs belges, un bureau d'étude pour s'adapter au Marché Commun. Dans le cadre de sa nouvelle mission, l'Association veille à la mise au point de législations réalistes et praticables, ainsi qu'à leur harmonisation afin d'obtenir la libre circulation des marchandises. D'autre part, la pénétration des marchés étrangers sup-



Les matières premières entrant dans la composition du spéculaus : farine, beurre, cassonade, œufs, cannelle, sucre.

pose la relève perpétuelle d'un double défi : l'imagination créatrice pour concevoir de nouvelles recettes et l'innovation technologique pour l'amélioration de la qualité des douceurs (1).

#### Les grandes spécialités : les spéculaus...

Pour le plaisir de nos papilles gustatives, les biscuitiers, sur base de six recettes simples (2), d'une décoration originale et de l'utilisation de quelques machines pour le formage et la cuisson, offrent une douzaine de types de biscuits aux multiples formes et goûts.

N'est-ce point là l'effet du coup de baguette magique d'une bonne fée? En vérité, en partie seulement car la tradition entre pour une bonne part dans le succès des spécialités de la biscuiterie.

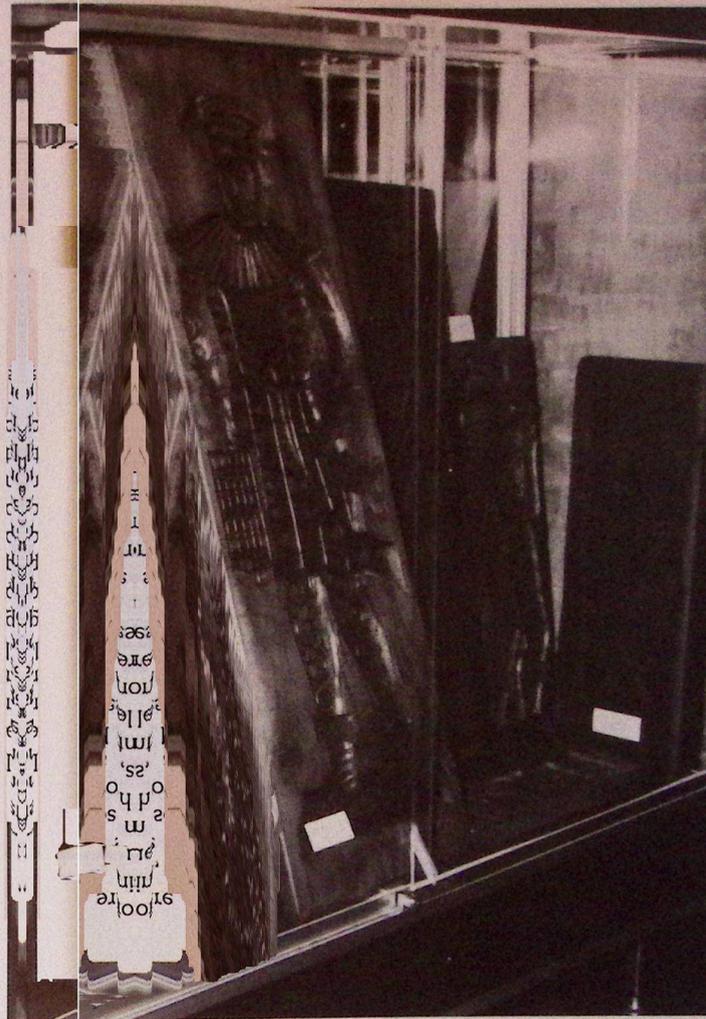
A tout seigneur, tout honneur, nul ne conteste au spéculaus la primauté. Ne faut-il pas écrire speculoos, ou encore spéculos (3)? Les avis sont partagés, tout comme l'origine étymologique est variée.

Le latin nous fournit trois mots : speculum, species et speculator. Le premier signifie « miroir ». Il est vrai que le spéculaus est un personnage, ou du moins son reflet. L'autre terme rappelle les épices, ingrédients constitutifs et indispensables à la friandise. Le troisième terme donne en bas-latin « évêque » et serait à rapprocher – selon le professeur Van Nespen – de saint Nicolas évêque, dont vous vous souvenez que la fête est prétexte à la distribution des meilleures douceurs aux enfants.

D'autres explications sont avancées, parmi lesquelles on retrouve le mot flamand « spek », en dialecte, friandise ou bonbon. Le folkloriste Louis Quiévreux propose d'assimiler le mot au nom de famille « de Speculo-van der Spieghele », qui possédait d'importants biens rue de la Montagne, à Bruxelles. Tandis qu'en 1973, Willems de Laddersous écrit que Speculoos serait le nom d'un pâtissier bruxellois du XVIII<sup>e</sup> siècle. En Allemagne, on les appelle Spekulatius et à Liège et en Alsace, spéculatation.

La discussion reste ouverte, mais il est plus délicieux d'en croquer! Le spéculaus est fait d'une pâte où se mélangent farine, beurre, cassonade, cannelle en poudre, œufs et clous de girofle. Nous voilà repartis dans les pays d'Outre-Mer avec cet enfant des voyages lointains, fruit de la combinaison de nos produits agricoles avec les épices. Galien (218-268) et Pline l'Ancien parlaient déjà du poivre, du gingembre et du safran, mais ce n'est réellement qu'au début du XIV<sup>e</sup> siècle que les négociants florentins et vénitiens proposèrent à une plus large clientèle, près de trois cents variétés de condiments.

L'heure de gloire du spéculaus et de son cousin, le pain d'épice, ne sonnera que lorsque le monopole vénitien sera brisé et que les vaisseaux hollandais, portugais, espagnols, anglais et français déverseront leurs cargaisons parfumées sur les quais des ports de l'Ancien Monde. Ce fut l'époque où le sucre devenait également plus accessible, grâce à la transplantation de pieds de canne à sucre sur les terres des nouvelles colonies (4). Tous les éléments étaient réunis pour susciter une vogue que le fil des ans ne démentira pas.



Si le goût de cette sorte de biscuit stimule notre imagination vers l'aventure, notre sens de la vue n'en est pas moins gratifié, grâce à la diversité des formes naïves et cocasses des silhouettes. Le spéculaus est moulé dans des formes creusées dans des bois fruitiers (poirier ou cerisier) dont les plus anciennes ont été sculptées par des menuisiers ou par des ébénistes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Celles que nous retrouvons à la Saint-Nicolas des devantures des magasins représentent le bon saint, l'officier, le marquis, le guignol d'autrefois;

Les formes à spéculaus, sculptées dans des bois d'arbres fruitiers, représentent, suivant l'imagination des créateurs, les personnages les plus divers.

mais on voit également le soldat, le bourgeois et la bourgeoise, le garde civique, la représentation allégorique de Mi-Carême, la femme de l'officier etc...

#### ... et le pain à la grecque

Les fins connaisseurs, lorsqu'ils passent devant la maison à l'enseigne De Peerle (La Perle), de la rue au Beurre, identifient immédiatement, à côté du spéculaus, cette autre spécialité croustillante : le pain à la grecque. Il n'a de grec que la consonance du mot, car, une fois n'est pas coutume, l'étymologie est très discutée.

La première interprétation se rapporte à cet habitant du Fossé-aux-Loups (appelé gracht, fossé), au pied du rempart de la plus ancienne enceinte de la ville de Bruxelles. Celui-ci agrémenta un jour les restes de la pâte en fabrication, de gros sucre. Cette innovation fit sa fortune et le produit inattendu reçut le nom de « brood van de gracht » (pain du fossé). Les citadins s'en montrèrent extrêmement friands et on ne sait à la suite de quelle circonstance, ils traduisirent erronément le nom du nouveau produit par « pain à la grecque ». La seconde interprétation fait songer à la chanson populaire « Au clair de la lune, mon ami Pierrot... » : le boulanger aurait emprunté à un ouvrier relieur une grecque (couteau-scie), afin de débiter la baguette de pain friable. Bien que le Bruxellois aime les chansons, la première interprétation correspond beaucoup plus à son esprit inventif. Si vous êtes encore alléché, il reste le petit beurre studieux, le

Petite panoplie de fers à gaufres.

boudoir malicieux, la couque de Dinant résistante, la frangipane impertinente, le swissroll montagnard, le sablé doré, la madeleine timide, la gaufrette indiscrète, les pains d'épice généreux, le pain d'amendes sensuel et les biscuits apéritifs pour... recommencer!

Cette industrie de grande tradition, dont les matières premières et les opérations de production ont peu varié au cours de l'histoire, ne se lasse donc pas de s'adapter à son temps, aux modes, aux styles de vie et aux nouveaux moments de plaisir.

**Un avenir alimentaire rayonnant**

Nous ne pouvions rêver sujet plus appétissant, à la veille des fêtes de fin d'année, ni même, pour suivre le courant actuel de pensée, imaginer de prendre ce chemin pour retourner tout simplement aux sources vives des traditions du terroir et faire la nique à l'industrie des succédanés alimentaires de la cuisine rapide.



L'important est que le public fourvoyé retrouve le goût d'une boulangerie brabançonne variée et de haute qualité, grâce à la complicité et au savoir-faire de nos meilleurs fabricants et aux recettes transmises depuis des générations d'artisans accomplis.

**Bibliographie sélective**

— ASSOCIATION ROYALE DE LA BISCUITERIE. *La biscuiterie*. Bruxelles : Association Royale de la Biscuiterie, Frajlick, Design Dung. 1986, 25 p.

— CASTELOT, André. *L'histoire à table : « Si la cuisine m'était contée... »*, Paris : Plon. Librairie Académique Perrin, 1972, pp. 83, 217, 269 et 637.  
 — FABRIQUE... (Anonyme). *La fabrique de biscuits, chocolats et cacao en poudre de Ed. De Beukelaer and Co à Anvers = De biscuits, chocolade- en cacao-poeder-fabriek van Ed. De Beukelaer and Co te Antwerpen*, Reproduction anastatique de l'édition de 1890 (?), 2 x 24 p.  
 — FRIANDISE... (Anonyme). *Une friandise belge : le spéculaus*, Edité d'après une plaquette de l'Institut Belge d'Information et de Documentation, Bruxelles : s.n., 1968, 18 p.  
 — MONTAGNE, Prosper. *Nouveau Larousse gastronomique*, Edition revue et corrigée par Robert J. COURTINE, Paris : Larousse, 1967, pp. 177, 440, 979 et 982.

A l'occasion de son cinquantième anniversaire, l'Association Royale de la Biscuiterie a organisé, en juin dernier, à l'hôtel de ville de Bruxelles, une captivante exposition placée sous le thème : Histoire et Magie du Biscuit. Désireux de témoigner du vif intérêt qu'il porte à cette branche importante de notre industrie alimentaire, le roi Baudouin a tenu à honorer de sa présence cette exposition hors du commun. Sur notre document, on reconnaît, à la droite de notre Souverain, Monsieur Charles Boone, président de l'Association Royale de la Biscuiterie, Monsieur Hervé Brouhon, bourgmestre de Bruxelles et Monsieur P. Willems de Laddersous, président d'honneur de l'Association Royale de la Biscuiterie.

**Notes**

- (1) Un bref coup d'œil sur quelques chiffres nous fera mieux comprendre la place de choix qu'occupe l'industrie de la biscuiterie dans l'économie nationale. Elle réalise un chiffre d'affaires annuel de quelque 16 milliards et elle constitue un débouché important pour les produits agricoles. En effet, elle utilise 11 % de la farine vendue en Belgique, 125.000.000 d'œufs, 2,5 % de la production des fabriques de confitures, 37 tonnes de sucre de betteraves pour fabriquer 155.000 tonnes de produits. 88.000 tonnes ont été exportées en 1984, soit près de quinze fois plus qu'en 1958. En outre, toutes ensemble, les biscuiteries fournissent du travail à 13.150 personnes.
- (2) Ce sont des recettes de pâte ferme, de pâte tendre, de pâte à gaufre, de pâte brisée, de pâte liquide et de pâte aux œufs.
- (3) Orthographe du Larousse.
- (4) Les premiers plants de cannes à sucre ou « roseau à miel » ont été importés en Belgique par les Croisés. Divers essais d'implantation sous nos climats restèrent infructueux jusqu'au moment où les Vénitiens créèrent la première raffinerie de sucre importé d'Orient. Avant ce moment, l'homme de l'Antiquité sucrait ses aliments avec du miel.



Bruxelles : La Maison Dandoy est l'établissement commercial le plus ancien de la rue au Beurre.

# Mont-Saint-Guibert, Corbais, Héவில் : trois villages, une commune!

par Joseph DELMELLE

Dans quelle terre plongent nos racines profondes sinon dans celle d'un village cerné de champs, de prairies, de landes, de haies, de bois, d'eaux vives ou stagnantes, de collines, de lumière et de nuit, de brouillard ou de neige, de silence et d'étoiles? Et que portons-nous dans notre sang et notre plus ancienne mémoire sinon des siècles de vie toute liée à la nature? Les citadins eux-mêmes ont des origines champêtres ancestrales et, tous, que nous soyons de la ville ou non, nous sommes attirés par le passé, nous souhaitons plus ou moins ardemment – de temps à autre – la résurgence de ces fontaines où tremblent, dans l'eau du souvenir, un clocher, une campagne, des sillons, des fermes, des visages perdus! En fait, chaque village est, pour ceux qui y sont nés, y sont familialement attachés, y vivent, y ont vécu, une sorte de phare, un langage et, souvent, un centre, voire LE centre du monde! Mont-Saint-Guibert, en tous cas, représente cela pour d'aucuns et

peut-être, pour d'autres, un décalque du village se situant au bout de leurs pensées. De plus, c'est aussi un « centre » touristique puisque, si l'on trace un cercle de 35 km autour de lui, on constate que trois cités au moins touchent sa circonférence : Bruxelles, Namur et Charleroi! Comme celle de tout village, l'histoire de Mont-Saint-Guibert débordé sur celle des localités voisines – dont Corbais et Héவில், anciennes communes à présent « fusionnées » pour former l'« entité » dont Mont est le

noyau! –, voire de la région et d'un univers plus vaste : le pays, l'Europe... Le schéma de cette histoire est, grosso modo, le suivant :

## Avant la conquête romaine

Il y a une soixantaine d'années, un nommé Demanet, de Mont-Saint-Guibert, passionné de préhistoire, a entrepris des fouilles ici et là, aux alentours du village. D'autres archéologues professionnels ou amateurs ont suivi son exemple tant et si bien que,

en 1975, lors d'une exposition organisée pour les 850 ans de la localité, le visiteur a eu l'occasion de se pencher sur une série de reliques : outils préhistoriques, armes, axes, burins, grattoirs des paléolithiques moyen et supérieur, du mésolithique et du néolithique, récoltées dans le secteur.

## D'une agglomération à l'autre

L'occupation humaine de l'Est du Brabant wallon remonte à la plus haute antiquité. Après la conquête romaine, l'aménagement de la grande chaussée reliant Bavai à Cologne via Gembloux favorise le peuplement et l'état des recherches effectuées jusqu'à présent prouve l'existence, dès la fin du II<sup>e</sup> siècle, d'un environnement gallo-romain relativement dense.

La présence, dans tout l'Est du Brabant wallon, de tumuli élevés ultérieurement (qui ont été fouillés... et dont certains ont été arasés) ; teste également une occupation humaine ancienne. Deux tumuli au moins existaient sur le territoire de l'entité de Mont-Saint-Guibert.

Il y a également lieu de tenir compte des « tours des Sarrasins ». A ce sujet, le regretté abbé G. Barbiaux écrivait, aux pages de sa monographie sur Nil-Saint-Martin, qui :

« Pour la protection de Geminicum (ou Gembloux, N.D.L.R.), les Romains avaient sans doute construit les tours de Corbais, de Saint-Géry et de Mont-Saint-Guibert et chrétien nous, à l'Alvaux de Nil, cette admirable Tour des Sarrasins, remaniée à diverses reprises sans doute au cours des siècles récents... »

On ignore exactement quand ont été érigées les tours, dites

des Sarrasins (Sarrasin, dans la langue de l'époque des invasions arabes, signifiant « traître » ou « ennemi »!), dont plusieurs ont été incontestablement « reprises » ou modifiées à différentes époques. Des tours du genre sont encore actuellement visibles sur les territoires de Mont-Saint-Guibert, à Corbais et Héவில், et d'autres communes ou anciennes communes : Cortil-Noirmont, Saint-Géry, Nil-Saint-Vincent, Noduwez, Virginal, ...

On peut estimer que, la densité du peuplement aidant, des agglomérations se sont constituées progressivement, dès avant les invasions franques. Déjà cité, l'abbé Barbiaux pensait que, dans la région, « Tous les villages, en effet, étaient constitués dès avant l'an mil; presque tous avaient une église et un curé à demeure... ».

Différentes sources, en tous cas, permettent de prétendre que Mont-Saint-Guibert (comme Corbais et Héவில்) existait avant sa naissance « officielle » en 1123. Selon tel auteur, son appellation primitive aurait été Mont-Saint-Jean. De toutes façons, les termes « Cortil » (dé-

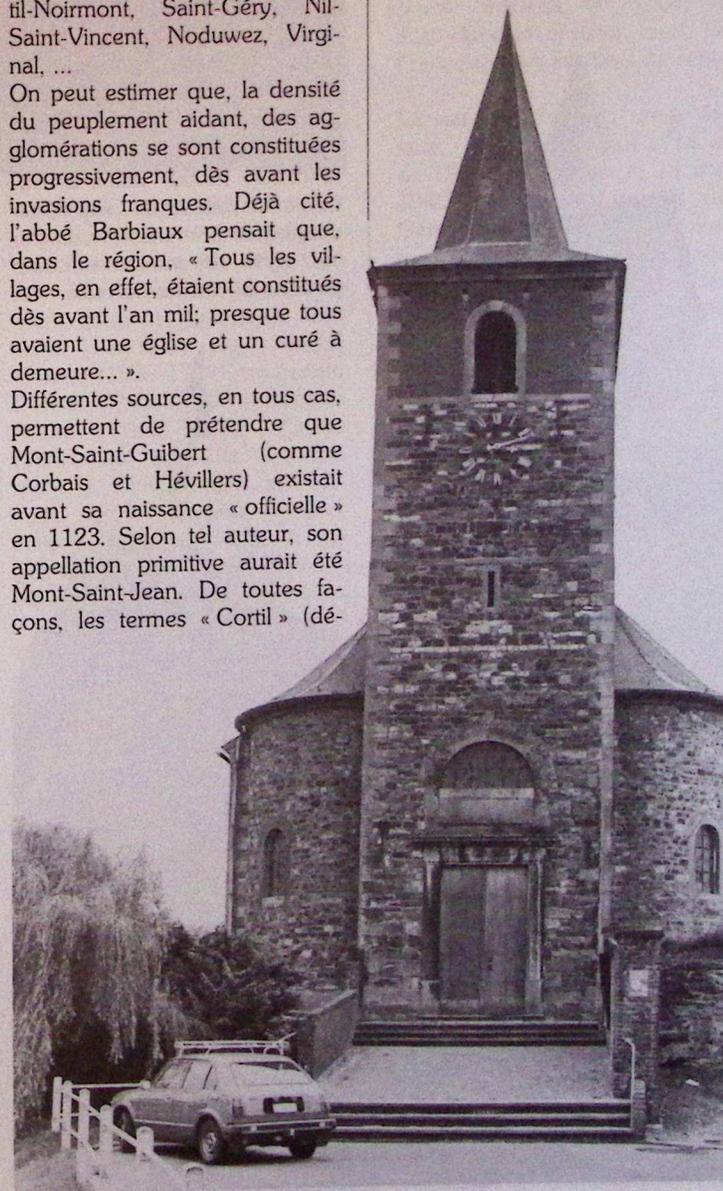
pendance du manoir, ou jardin), « Morteau » (qui pourrait signifier « le boubier ») et « Mont » (de « montem », le mont) sont tous tirés du latin ou du bas-latin.

## Au moyen âge

Vers l'an 1040, l'abbé de Gembloux aurait acquis, à Mont, des



Mont-Saint-Guibert : ses pâturages, son église et ses maisons étagées à flanc de coteau.



Mont-Saint-Guibert : l'église dédiée au fondateur de l'abbaye de Gembloux.

terres situées dans la vallée de l'Orme et sur le plateau. Auraient été construites, sur ces terres monastiques, des manses ou exploitations agricoles.

Le village, à l'époque, existait déjà, mais sous une autre appellation. On raconte même – mais les légendes n'ont-elles généralement pas un fondement réel? – que saint Guibert, en l'an 957, y



aurait fait halte et que, planté dans le sol, son bâton serait devenu une aubépine... qui, épanouie en buisson, a subsisté jusqu'en... 1934!

Saint Guibert, qui se nommait en réalité Wicherdus, avait fondé l'abbaye de Gembloux vers 922. Ce bénédictin issu d'une famille de la noblesse lotharingienne serait décédé en 962 et, si nous en croyons la chronique d'Anselme de Gembloux, ses reliques auraient été transférées en 1123 à Mont... qui serait devenu, dès lors, Mont-Saint-Guibert. Il y avait alors, sur l'éperon qu'occupe aujourd'hui l'église, un sanctuaire roman, édifié à l'initiative des moines de Gembloux, remplaçant une chapelle ou petite église devenue insuffisante pour les nécessités du culte.

Le temps aidant, Mont allait prendre une certaine importance. Son développement devait même inciter le duc de Brabant à y établir une « chef-mairie » occupée par un « chef-maieur » représentant le souverain dans toute la partie du Brabant wallon s'étendant, approximativement, de Wavre à Gembloux.

### Heurs et malheurs

Il est évidemment question, dans l'histoire de l'entité, de différents seigneurs – dont les chevaliers de Corbais et les châtelains de Bierbais à Héவில்lers qui, au XV<sup>e</sup> siècle notamment, appartenaient à la famille de Glymes! – et de différents personnages comme les menuisiers Gille et Nicolas Courtois, plusieurs curés et quelques soldats audacieux dont, né à Corbais en 1751, Albert de Legros, fils de Charles-Hyacinthe, châtelain de Corbais, qui servit, lors de la révolution brabançonne, dans l'armée des patriotes où il devint colonel du 2<sup>e</sup> régiment d'Infanterie, puis dans l'armée de la France républicaine, participant à la bataille de Jemappes, méritant le titre de général, et se faisant capturer en 1793, dans la forêt de Mormal, par les Autrichiens qui, le jour même, le passèrent par les armes. Le nom de ce Corbaisien figure au Panthéon.

L'histoire de Mont et de ses deux villages associés comporte aussi, bien entendu, nombre de faits de guerre inégalement répartis du XII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, époque où les troupes de Louis XIV comme celles de ses adversaires vécurent souvent au détriment des habitants du Brabant wallon. Puis, il y eut 1815 avec Waterloo, le passage du 2<sup>e</sup> corps de l'armée prussienne et d'un cer-

tain nombre d'unités de l'armée française en retraite.



tain nombre d'unités de l'armée française en retraite.

### Plus près de nous...

En 1815, la route reliant Wavre à Gembloux existe déjà depuis longtemps. Si elle traverse le territoire de Corbais, elle se tient à distance tant de Mont que d'Héவில்lers. Mais, après l'indépendance belge, la situation va évoluer grâce, pour commencer, à la construction de la ligne de chemin de fer de Bruxelles à Namur via Ottignies, Wavre ayant refusé l'avantage – qui lui avait été offert – de se trouver sur le tracé de cette importante liaison. Une gare, qui sera l'une des plus florissantes du parcours, est construite à Mont-Saint-Guibert qui, dès lors, perd son caractère typiquement rural pour devenir une localité semi-industrielle subissant, fatalement, l'influence de la capitale. Toutefois, si d'aucuns de ses habitants vont travailler à Bruxelles, d'autres – dont le nombre, le temps aidant, diminuera – ne le font pas ou moins sensiblement! – ils trouvent, sur place,

un emploi : agriculture en premier lieu puis carrières, papeteries, brasseries... Au siècle dernier fonctionneront, simultanément, plusieurs brasseries dont celles fondées par Nicolas Conard (1828-1914), un certain Damas (1829-?), Jean-Baptiste André (1842-1888), Grade (1858, qui continue actuellement sa fabrication), Louis Lavaux (1860-?),... sans compter celle reprise, en 1842, à un nommé Fischer, par Jean-Joseph Lebrun. Ces brasseries s'inscrivent à la suite de maintes autres dans la perspective d'une

Les anciennes papeteries de Mont-Saint-Guibert servent aujourd'hui d'entrepôt à une firme de recyclage du papier.



Les brasseries de Mont-Saint-Guibert ont pris au cours de ces dernières décennies un développement considérable.

tradition remontant sans doute à l'époque de l'implantation des moines de Gembloux à Mont, soit au XI<sup>e</sup> siècle. De toutes manières, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les habitants les plus taxés de Mont-Saint-Guibert sont deux brasseurs : Jacques Pirlot (créateur d'une brasserie en 1705) et Jean-Baptiste Fischer, son fils François et les héritiers de celui-ci.

La suite de l'histoire, on la devine : guerres de 1914-1918 et de 1940-1945 (avec, le 15 mai 1940, la fameuse bataille de Gembloux – victoire française, mais vaine! – dont on ne parle pas assez), amélioration des communications, construction de l'autoroute Bruxelles-Wavre-Namur (en lisière de Corbais), implantation – à la limite de Mont-Saint-Guibert et de Corbais – de la nouvelle ville universitaire de Louvain-la-Neuve, « fusion » des communes...

Le tourisme ne peut ignorer l'histoire et doit, bien sûr, tenir compte de la géographie : relief, cours d'eau,... On constate que,

Mont-Saint-Guibert : la belle ferme de la Grange à la Dime remonte pour l'essentiel au XVIII<sup>e</sup> siècle.

en définitive, nombre d'événements sont déterminés, directement ou indirectement, par la configuration des lieux et leurs principales caractéristiques. Un bref extrait de l'Essai historique sur les Cent-Jours du général Lamarque illustre, comme à contrario, ce que nous venons d'écrire : « On est étonné de trouver dans cette partie du terrain des montagnes élevées, des ravins profonds, enfin comme une espèce de contrefort des Alpes et des Pyrénées à travers lesquels il eut été difficile de traîner l'artillerie... ».

C'est à propos de la retraite des Français – ceux de l'armée de Grouchy – après Waterloo que le général faisait part de sa surprise en considérant l'importance des différences de relief accusées par le sol du côté de



Mont-Saint-Guibert. Il n'est pas le seul à avoir mis l'accent sur cette particularité. Un autre auteur, le comte Goblet d'Alviella, s'est exprimé de la sorte :

« Si l'on a pu dire que les Ardennes sont les Alpes belges, on pourrait certainement, sans sortir des proportions, donner aux environs de Mont-Saint-Guibert le titre d'Alpes brabançonnaises... »

En fait, les écarts de niveau sont fort appréciables, s'élevant jusqu'à environ 75 m au maximum. En effet, l'Orme – qui, à Mont-Saint-Guibert, reçoit la Gentinne! – coule à l'altitude de 85 à 75 m tandis que le point culminant de la localité se situe à l'altitude 150 m. Une semblable différence permet, sur le plan paysagiste, une sorte d'exploit inattendu, décrit de la sorte par le regretté Daniel Van Damme :

« A peine débarqué, et dès la gare, le voyageur distingue les maisonnettes accolées au flanc de la vallée et qui semblent dégringoler jusqu'à l'Orme. Celle-ci contourne l'église et baigne le beau domaine de Bierbais, dont les frondaisons épaisses du parc, le château et les pièces d'eau apparaissent bientôt dans la direction opposée à celle d'Ottignies... »

Ceci dit, on admettra sans peine que c'est d'abord et surtout en la nature même que réside le pré-

Corbais : la Tour Griffon, une des tours d'Alain des Sarrasins.



Corbais : le château-ferme, élégante construction remontant au début du XVII<sup>e</sup> siècle.

mier et principal attrait de Mont-Saint-Guibert et des villages satellites. La nature, avec ses caprices mouremmentés, ses herbages, ses bois, ses campagnes et l'animation murmurante et limpide de ses vallées!...

La nature, ... comme ailleurs, a été en grande partie domestiquée par l'homme qui, de génération en génération, n'a jamais cherché à l'enlaidir bien qu'y ayant parfois réussi... mais s'est efforcé, au contraire, d'améliorer – si possible – son aspect ou – mieux sans doute! – de l'adapter

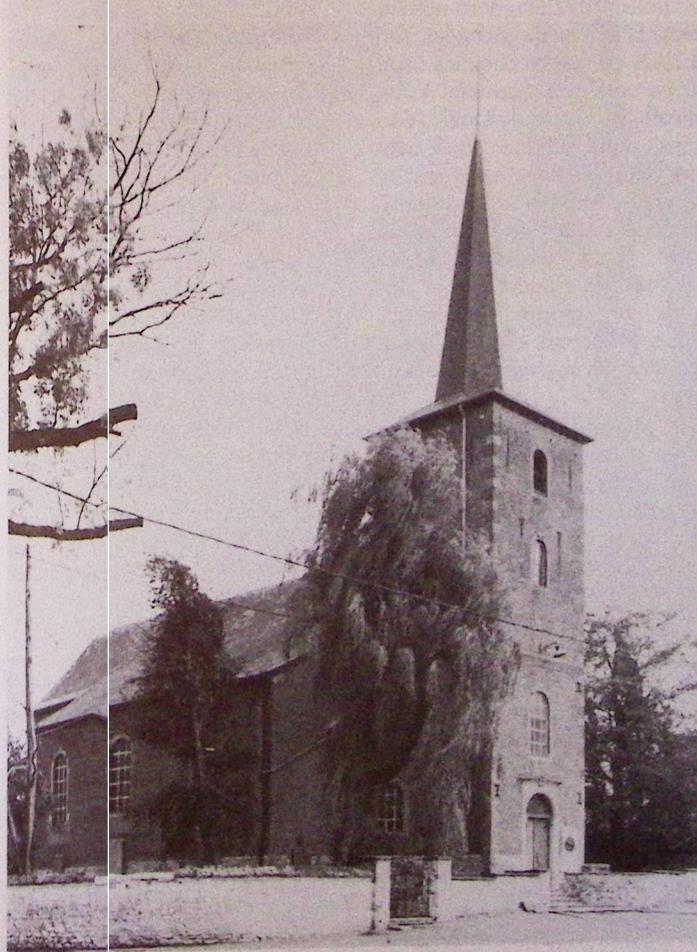


tant à ses goûts qu'à ses besoins. L'homme, donc, a remanié le paysage et y a inséré, par néces-

sité vitale en tout premier lieu, des maisons, d'autres constructions utilitaires et des édifices communautaires.

En ce qui concerne Mont-Saint-Guibert d'abord, la préséance est sans doute à accorder, sur le plan architectural, à l'église dédiée à saint Guibert et ayant, comme patron secondaire, saint Jean-Baptiste. Edifiée en 1792 sur un promontoire ayant supporté primitivement un autre sanctuaire et, peut-être, un château fort, elle est apparentée au style Louis XV, a été restaurée en 1856 et en 1954 et associe le grès à la brique. Le mobilier, qui semble avoir été plus important autrefois, propose quelques pièces intéressantes parmi lesquelles les confessionnaux baroques en provenance de l'ancienne église des Augustins – qui, à Bruxelles, s'élevait au centre de la place de Brouckère et, désaffectée, servit pendant un certain temps de Poste centrale... avant d'être reconstruite au parvis de la Trinité à Ixelles! – et une statue en bois de saint Jean-Baptiste réalisée, au XVI<sup>e</sup> siècle, par un sculpteur de la région. Selon la vieille tradition

Corbais : l'église Saint-Pierre (1773) bénéficie d'un environnement charmant.



paysanne, le cimetière entourait l'église. Ayant été maintenu mais ne servant plus aux inhumations, il est garanti par une solide muraille qui, de même que les pauvres restes d'une tour d'angle de forme circulaire, représenterait l'unique souvenir de la forteresse qui, croit-on, aurait existé sur le promontoire-éperon marquant le point culminant du lieu.

Méritent également l'attention le presbytère du XVIII<sup>e</sup> siècle et quelques autres édifices dont les établissements d'enseignement juxtaposés de l'Institut des Hayettes – actuellement extant mixte – et de l'Internat Marie-Médiatrice, pour garçons, qui est dirigé par les Frères Maristes (et qui s'inscrivent dans un beau cadre), la Ferme de la Grange à la Dime qui fut dépendance abbatiale et dont les bâtiments actuels datent en partie du XVIII<sup>e</sup> siècle et en partie du XIX<sup>e</sup>, la chapelle – reconstruite – dédiée aux saints Hubert, Nicolas et... Amould car Mont-Saint-Guibert est terre brassicole depuis des temps immémoriaux!

Cette chapelle, qui en remplace une autre ayant été démolie pour permettre à la brasserie Grade, devenue « Brasserie Saint-Guibert », de s'étendre, nous amène tout naturellement à dire un mot de cette entreprise qui, au cours de ces dernières décennies, a pris un développement considérable en raison du succès rencontré par deux de ses bières : la « Vieux-Temps » d'abord, la « Leffe » ensuite. Pratiquement les installations ont été entièrement reconstruites depuis 1960. Elles sont groupées, en partie, autour d'une cour centrale : salle de brassage, services auxiliaires, cave de canetterie, hall de soutirage, refroidissement du moût, bloc de fermentation,... Tous les bâtiments sont reliés entre eux par des spacieuses galeries souterraines par-

courues par de nombreuses tuyauteries. Alors que la production était en 1970 de 130.000 hectolitres de bière, elle s'est élevée en 1980 à 211.000 hl et atteint à présent environ 350.000 hl... ce qui représente à peu près 140 millions de verres! La brasserie emploie près de 140 personnes et est dotée d'une automatisation optimale. Sa visite est autorisée sur demande préalable (tél. 010/65.57.71).

La brasserie jouxte et recouvre même, partiellement, le cours de l'Orme... qu'elle se garde bien de polluer! Cette petite rivière est l'un des grands atouts de Mont en ce sens que sa rive permet une promenade ménageant, par endroits, des échappées admirables. D'autres promenades sont à faire, au gré de chemins capricieux vers, par exemple, le hameau de Vivier-le-Duc. Ajoutons, pour terminer, que outre ses deux bières – justement réputées –, Mont produit, durant la période de la Saint-Nicolas, un petit pain arrondi, appelé « Crotte de Baudet »,... et possède un groupe folklorique : « Les Malcoteux », qui se consacre surtout aux danses d'animation.

De Mont-Saint-Guibert, on atteint aisément Corbais par la rue de... Corbais et Héவில், via Bierbais, en contournant l'église par la gauche et en descendant vers l'Orme que l'on traverse au pont Rigeaux.

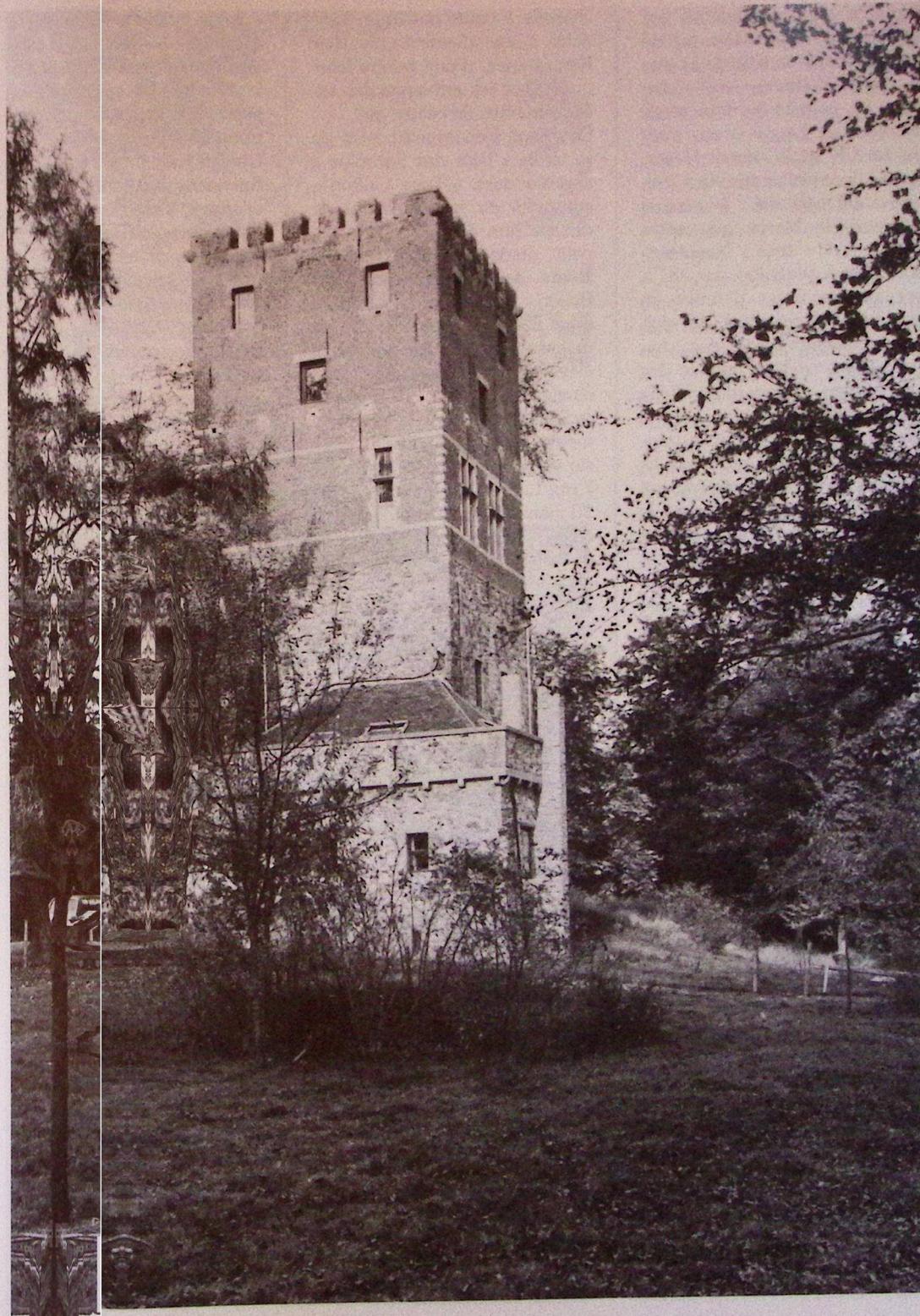
Corbais, dont nous parlerons d'abord, est un village avenant, tout de fraîcheur en dépit de son ancienneté. Largement esquissé dans les premiers paragraphes de notre article, son passé est évoqué – anecdotiquement – aux pages du roman : *L'Épée de Tolède*, de feu le Docteur Auguste Brasseur-Capart, de Wavre. Il est question, dans cet ouvrage rédigé d'une plume

alerte et avec le souci de ne pas trahir la vérité historique, de la « Franche Taverne » de Corbais, cabaret ayant le droit de fabriquer et de vendre de la bière en franchise et servant aux réunions des différentes juridictions locales. Cet établissement, en 1706, appartenait à Nicolas d'Argenton et était tenu par Pierre Noël, son locataire. Ainsi qu'en témoignent des documents d'archives, il avait été endommagé, comme la plupart des autres maisons du village, par les armées dont celle des « huit alliés » qui « ... ont encore campé quatre jours à Corbais à leur retour, tellement que leurs habitants ont perdu toutes leurs dépouilles et fourrages ayant leurs maisons pillées et brisées, trois fois détruites, les dites maisons estimées 1.500 florins, ayant coupé presque tous les arbres à fruits, en telle sorte que les dits habitants ont été réduits à la dernière désolation ce qui a causé de grosses maladies dont il y a une quantité de gens morts, ayant sauvé leur cloche à four de sauvegarde... ».

En 1706, au soir de la bataille de Ramillies, le général de Marlborough se serait arrêté à la « Franche Taverne » de Corbais pour y voir une enfant appelée Marguerite, ou Guerite,... qui était le fruit de l'« amitié » éprouvée, lors d'un précédent passage dans la localité, pour la fille de Pierre Noël appelée Mitchi! Telle est la légende.

La « Franche Taverne » a disparu. Elle se situait tout à proximité du château-ferme construit, en 1618, en pierres blanches et briques rouges (il y avait une briquetterie dont l'activité se poursuivit, à Corbais, jusqu'au commencement de notre XX<sup>e</sup> siècle) avec tourelles et pignons

*Héவில் : la Tour de Bierbais, autre tour dite des Sarrasins, a subi diverses retouches au fil des siècles.*



à redans. Occupé d'abord par les Pinchart de Castillon, acheté en 1750 par la famille de Legros ou Legros-Béthune – en l'occurrence les parents du futur général Albert de Legros – puis vendu, au XIX<sup>e</sup> siècle, aux de Mercx, famille dont était sortie, en 1788, une autre célébrité : le général Edouard de Mercx qui, après avoir servi sous Napoléon, combattit à Waterloo, en 1815, ses anciens frères d'armes en tant que commandant du régiment hollando-belge des dragons légers n° 5, 3<sup>e</sup> brigade dite Van Merlen... Edouard de Mercx résida parfois à Corbais, où une plaque dans l'église du lieu rappelle son souvenir, qui accueillit également un autre général qui se distingua aussi à Waterloo, le Wavrien Biron. Après avoir appartenu aux de Mercx, le château-ferme ou vieux château de Corbais passa au baron de Wood qui le laissa se délabrer. Fort heureusement, après avoir glissé lentement vers la ruine, le château a été dûment restauré, en 1958, par le nouveau propriétaire. A titre documentaire, disons que cette propriété privée, à laquelle est annexée une



chapelle à voûte gothique, s'enrichit d'une cheminée de style Renaissance, d'une poutre tronquée avec les armoiries des anciens maîtres de céans, etc. Le village s'enorgueillit aussi de sa vieille « Tour des Sarrasins », appelée aussi « Tour Griffon », construite en gros moellons de calcaire non équarris. Dans son petit guide descriptif de **La Route des Six Vallées**, Yves Boyen fait remarquer qu'« il s'agit d'une des tours isolées de défense et de refuge qui furent élevées, au Moyen Age, aux confins du duché de Brabant, probablement dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Elle fut bâtie sur plan rectangulaire (8 m 50 × 7 m). La hauteur initiale était de 20 mètres avec des murs de plus d'un mètre d'épaisseur percés, à l'origine, de meurtrières. La plate-forme à créneaux, qui achevait la construction, s'est effondrée en 1845 et a été remplacée par un toit en tuiles, à un seul versant, d'un effet peu heureux ».

Comme nous l'avons fait remarquer plus avant, les tours, dites des « Sarrasins », ont été érigées, selon certains auteurs, à une

époque indéterminée, antérieure à celle de la romanité, et adaptées aux nécessités évolutives de la défense. Le sujet continue à passionner certains chercheurs. Spécialiste du problème, William Ubregts, traitant de **la Tour des Sarrasins à Alvaux** dans « Wavriensa », s'est posé la question de savoir quand la tour avait été construite, notant que des reprises et réfections avaient été effectuées à différentes époques, concluant toutefois à la médiévalité du gros-œuvre et faisant observer que :

« On ne peut logiquement dissocier Alvaux des donjons et enceintes voisines : Opprebais, Saint-Géry, Marbais, Corroy-le-Grand, Moriensart, Corbais, Bierbais, Walhain avant tout, berceau et patrimoine d'une riche et glorieuse famille, dont les Alvaux sont issus; toutes ces forteresses sont si proches sur le terrain et si étroitement unies familialement que la légende les prétend reliées par un réseau souterrain. Il est vrai que du site d'Alvaux on distingue Bierbais... »

L. Courtois, qui s'est livrée à l'étude de la tour de Moriensart, maison-forte du XIII<sup>e</sup> siècle se dressant sur Cérroux-Mousty, pense également que les tours dites des « Sarrasins » appartiennent aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles tout en reconnaissant que l'absence de repères chronologiques est de nature à décontenancer – ou à « rebuter », comme elle l'écrit! – les archéologues et que l'étude de l'architecture militaire, négligée pendant très longtemps parce que considérée comme secondaire par rapport à l'architecture religieuse tenue comme la seule vraiment digne d'intérêt, demeure actuellement « encore un peu hasardeuse ». Il ne faut

Héவில் : le Château de Bierbais forme un gracieux ensemble de style classique.

pas oublier, en outre, que ces constructions sévères, de caractère guerrier, sont devenues depuis longtemps sans objet et que leur réalité originelle a été masquée par le temps. Notre licenciée en Archéologie et Histoire de l'Art, dont la monographie a également été publiée dans « Wavriensa », note opportunément que :

« ... même quand ces ensembles défensifs ou ces tours isolées sont parvenues jusqu'à nous, ce ne l'est que très rarement sous leur visage primitif. Adaptation aux nouveaux moyens de défense ou d'attaque, réparations au goût du jour, concessions au confort, restaurations fantaisistes du XIX<sup>e</sup> siècle, les ont fait évoluer et rendent en maintes occasions une restitution difficile... »

Abandonnons la Tour Griffon pour nous diriger vers l'église de Corbais, dédiée à saint Pierre, qui a été construite en 1773 et agrandie en 1836. Bénéficiant d'un environnement charmant, elle ne présente aucun caractère architectural particulier mais possède un assez beau mobilier : lambris Louis XVI, confessionnaux Louis XV, statue de Notre-Dame de Bon Secours datant de 1724, fonts baptismaux d'époque gothique, monument commémoratif du général Edouard de Mercx... Existence aussi plusieurs chapelles champêtres dont une éditée au XVIII<sup>e</sup> siècle en l'honneur de Notre-Dame de Bon Secours qui semble avoir bénéficié, autrefois, de la vénération toute spéciale de la population.

Quittant la vallée du ruisseau de Corbais, nous retournons vers celle de l'Orme. De Mont-Saint-Guibert, descendant vers la rivière et la traversant au pont

Héவில் : le majestueux porche (1760) donnant accès à la ferme du Colombier.



Rigeaux, nous atteignons rapidement Bierbais, hameau d'Hévil- lers, avec son château et une autre « Tour des Sarrasins ».

Cette tour est l'exemple-type d'une restauration arbitraire... dont on a heureusement pris conscience. Coiffée au siècle dernier d'une « pièce montée » comportant deux étages, de plan hexagonal, à créneaux, elle a été soulagée au nôtre de cet encombrant couronnement. C'est, écrit Yves Boyen dans ses commentaires sur *La Route Vagabonde*, « ... une robuste construction, en moellons, édifiée à la fin du XII<sup>e</sup> et au début du XIII<sup>e</sup> siècle, mais profondément remaniée au fil des siècles, notamment aux XVII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. En dépit de ses multiples retouches, cette tour n'en demeure pas moins un intéressant spécimen de construction médiévale à caractère défensif... »

Cette tour d'Hévil- lers s'élève à l'intérieur du parc du château de Bierbais, parc éclairé de pièces d'eau et planté d'essences variées. Comme le château – propriété privée –, elle n'est guère visible depuis l'époque de la feuillaison jusqu'à celle de la chute des feuilles. Toutefois, une ruelle pavée, que signale une plaque, conduit à une échappée permettant d'investir, du regard, tant la noble demeure que l'antique donjon.

Ample et gracieux ensemble de style classique centré sur un per- ron gardé par un sphinx de cha- que côté, surmonté d'un balcon à l'étage et d'un fronton triangu- laire à œil-de-bœuf central à hauteur de la comiche, le châ- teau de Bierbais a été édifié vers 1780 mais remanié, partiellement, au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle. Sa façade à deux niveaux, rythmée par deux rangs de cinq fenêtres de part et d'au- tre du corps central comportant trois portes cintrées au niveau

inférieur et trois portes-fenêtres rectangulaires au second, est prolongée par un jardin d'hiver ou orangerie se terminant en rotonde. Là aussi, une chapelle, antérieurement construite, com- plète, de même que la fameuse tour de plan carré dont il a été question, le bel ensemble dont nous venons de parler. Le châ- teau, construit à l'initiative du baron de Man, s'est substitué à une autre demeure seigneuriale ayant appartenu, comme nous l'avons rappelé, à la famille de Glymes dont, au XV<sup>e</sup> siècle, Bau- douin, qui était également sei- gneur de Tourinnes-les-Our- dons, Chaumont, Beurieux à Court-Saint-Etienne, etc.

Bierbais, bien entendu, n'est pas tout Hévil- lers dont le territoire, arrosé par l'Orme, la Gentinne et la Houssière, est balisé d'autres édifices méritant l'intérêt et, aussi, de beaux coins : étang du Moulin à Poudre, étang des Buissons...

Au nombre des édifices dignes de retenir l'attention, il y a lieu de faire figurer les fermes du Tiercenet – déjà citée au moyen âge mais rebâtie aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles – et, surtout, du Colombier. Il s'agit là d'une ferme en carré dont les construc- tions du XVIII<sup>e</sup> siècle encadrent, à l'avant, un élégant porche en plein cintre, millésimé 1760, et, à l'arrière, un porche-colombier de 1756 donnant accès à l'ar- rière des bâtiments et aux champs. Cette splendide ferme a perdu sa destination originelle et a maintenant une fonction rési- dentielle.

A propos d'Hévil- lers, Jean-Mi- chel Ugeux, qui a signé un atr- trayant volume sur le Brabant wallon, s'est exclamé :

« Pour un modeste village, quel- le moisson de trésors architectu- raux! ».

Au château, à la chapelle cas- trale et à la vénérable tour de

Bierbais ainsi qu'aux fermes dont nous venons de faire men- tion, Hévil- lers ajoute encore, en effet, un presbytère de 1780, édifié à l'initiative des chanoines prémontrés de l'abbaye d'Hey- lisseim, et une église de 1776 placée sous la protection de sainte Gertrude, abbesse de Ni- velles.

Plus d'une fois remaniée, aug- mentée au XIX<sup>e</sup> siècle de colla- téraux, cette église, comme celle de Mont-Saint-Guibert, abrite un mobilier en provenance de l'an- cienne église des Augustins qui, nous l'avons dit, s'élevait place de Brouckère à Bruxelles : autels latéraux, confessionnaux baro- ques, portes, lambris, ... Ces pièces sont d'une incontestable qualité.

Autour du territoire de Mont- Saint-Guibert, fortifié par l'addi- tion de ceux de Corbais et d'Hé- vil- lers, le Brabant wallon se dé- ploie dans toute l'opulence et la variété de ses aspects. A très peu de distance, à l'intérieur de ce petit pays-là, il y a d'autres dé- couvertes à faire, inépuisables!

*Hévil- lers : le Moulin à (ou al) Poudre construit en bordure de l'Orme vient d'être entièrement et remarquablement restauré.*



Humour, tendresse et poésie  
font la nique à la cruauté et au désespoir avec...

# La Compagnie Gare Centrale

par Roger DELDIME  
Directeur du Centre de Sociologie du Théâtre  
à l'Institut de Sociologie de l'ULB

## Agnès Limbos

Marionnettiste au Théâtre de Toone à Bruxelles (1974), puis comédienne au Théâtre des Jeunes de la Ville de Bruxelles (1976), Agnès Limbos devient ensuite élève de l'école Jacques Lecoq à Paris pendant deux ans. Avec quatre comédiens formés à la même enseigne, elle fonde, en 1979, une compagnie théâtrale internationale en Ecosse qui tourne dans les îles et joue à Edimbourg. Comédienne au Théâtre du Miroir à Bruxelles, elle joue, en 1980, un spectacle de rue de Michel de Ghelderode. Elle intègre, en 1982, une jeune compagnie de théâtre au Mexique et fait une tournée en Europe. En 1983, Agnès Limbos crée, à Bruxelles, un *one woman show* « Vous tombez bien » qui tournera en Californie, au Mexique, en France et en Belgique. En 1984, elle écrit, adapte et réalise, avec l'aide d'Annie Meysman, le spectacle « Petrouchka » qui se distingue dans de nombreux festivals internationaux et vogue allègrement vers sa quatre centième représentation.

## La Compagnie Gare Centrale

C'est en août 1984 que la Compagnie Gare Centrale est

créée par Agnès Limbos dont l'aventure théâtrale, commencée dix ans plus tôt, a développé une démarche personnelle d'actrice-créatrice. A son retour en Belgique, l'envie d'établir un siège de création s'est fait ressentir. C'est dans ce but que se crée la Compagnie Gare Centrale qui a à son actif deux spectacles : « Vous tombez bien » et « Petrouchka ». Agnès Limbos travaille en permanence avec un régisseur (Michèle Moreau, Jackie Leurquin) et collabore ponctuellement, pour la création des spectacles, avec des metteurs en scène, des musiciens, des graphistes et des photographes.

## Objectifs de la Compagnie

Le travail théâtral de la Compagnie poursuit trois objectifs complémentaires :

- au niveau de la création : primauté des formes artistiques, recherche d'un langage toujours en évolution, force de l'instinct;
- au niveau de la communication : expression bilatérale (acteur et spectateur sont situés dans un champ d'influence commun) de sentiments au départ d'une ré-

flexion sur la globalité de la compréhension contradictoire - féerie/réalité, tragique/comique - de l'univers;

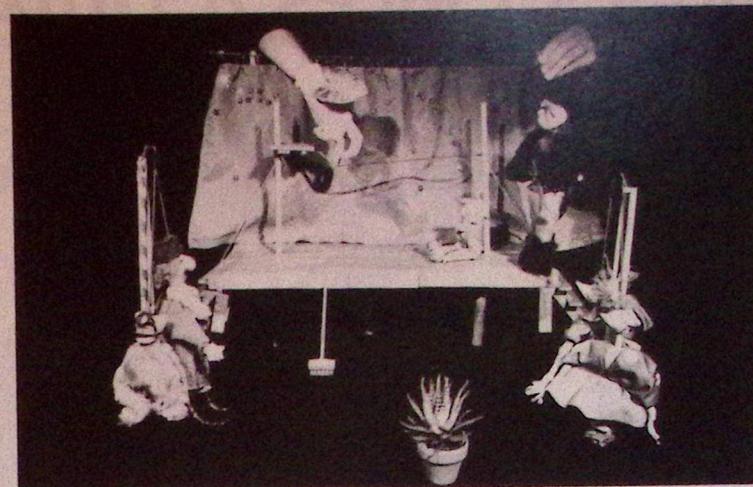
- au niveau de la réception : toucher le plus grand nombre de spectateurs possible (volonté de pratiquer un théâtre populaire de qualité).

## Les spectacles

La dramaturgie de « Vous tombez bien » repose sur le principe du monologue d'une petite femme ordinaire qui, au départ d'un fait anodin, se laisse emporter par une imagination nourrie à la presse du cœur. Se présente en scène une ménagère qui va faire ses courses. Une sombre affaire de clé perdue et retrouvée fait basculer le spectacle de la réalité vers un imaginaire sans artifice, du quotidien au mystérieux, de l'ordinaire au fantastique, du raisonnable à l'absurde, du ridicule au pathétique. Avec, pour tout accessoire, un tabouret pliant, Agnès Limbos - qui nous fait songer à Zouc - raconte, campe les situations et les personnages, mime, bouge, remplit l'espace, donne corps aux espoirs et aux chimères du drame emphatique de la solitude et de ses fantômes. Depuis 1985, le spectacle a été retravaillé au niveau de la forme et du jeu de l'acteur grâce à la collaboration de Lassaad Saidi et de Christian Godrie. Le ton est celui d'un conteur. Le jeu se situe à plusieurs niveaux : le niveau anecdotique du personnage qui raconte des événements de sa vie devient le prétexte et déclenche le jeu. Chaque mouvement, chaque geste acquiert dès lors une signification propre. Il en va de même pour la parole qui s'efforce de retrouver les intentions de chaque mot. La

La scénographie de « Petrouchka ».

recherche dramaturgique se veut donc significative en proposant au spectateur des connotations plurielles. « Petrouchka » (1984), inspiré du conte-ballet d'Igor Stravinsky et de « Petrouchka » (Gründ-Paris), est l'histoire d'une petite marionnette. Un jour, dans un pays très loin d'ici, une grand-mère fabrique un garçon marionnette pour son petit garçon. Tout le monde vit heureux, l'enfant, la grand-mère, le chat, les voisins et Petrouchka le moineur par ses pitreries, fait rire tout part à l'école. En automne, le petit triste. Il joue avec le chat. Un ménage, avide de biens, emménage dans tout le paysage, laissant et est l'histoire d'un Petrouchka triste commença. Avec le chat, ils vont traverser les forêts et les villages. L'hiver a décidé de rester passer dans une grange. Petrouchka rencontre un menuisier qui s'aberge avant d'être repris par un personnage avide de biens où il l'exhibe dans son théâtre. Petrouchka doit se battre un guerrier. Il perd et t. Mais, quand tout le



monde est parti, il est prêt à revivre de nouvelles aventures. La démarche créative du spectacle est née de l'idée d'explorer un rapport petit/grand. Petrouchka est une petite marionnette faite de bois et de cuir. Elle est manipulée à vue par un conteur-manipulateur qui établit avec elle un rapport de tendresse et de protection. L'arrivée du personnage mi-ogre, mi-géant, qui prend tout sur son passage, va accentuer le rapport petit/grand ou microcosme et macrocosme.

Le microcosme est représenté par une table ronde recouverte d'un drap noir qui concrétise

l'espace de jeu et symbolise la réflexion du monde en miniature. La scénographie est construite sur de tout petits décors, des objets courants (pots de fleur, petites pinces à linge...) et des marionnettes créées avec les doigts (le petit garçon est suggéré par un pantalon et des sabots), des gants (le chat et la grand-mère). Petrouchka est à la dimension du décor. C'est la seule marionnette fabriquée entièrement.

Le macrocosme est représenté par un objet quotidien (une chaussure) dont les dimensions sont choquantes par rapport à la maison du microcosme. Le conteur se transforme en personnage en mettant un chapeau et en changeant de voix. Le regard que posent ces grands personnages sur ce petit monde constitue le moteur du spectacle.

Cette dialectique micro-macro couronne la fin du spectacle : l'humain finit par renaître de ses cendres après son écrasement par la société omniprésente et destructrice.

Le style de ce spectacle n'est pas sans rappeler Jean-Paul Hubert et son « théâtricule » et Jeanpico et sa « valise-théâtre ».

« Petrouchka » par la Compagnie Gare Centrale.



# Jolies Places à Bruxelles et en Brabant (15)

par Yvonne du JACQUIER,  
Archiviste honoraire de Saint-Josse-ten-Noode

## Tourinnes-la-Grosse

Il faut aborder la place par le bas, laissant derrière soi quelques bâtisses de moindre intérêt. Au centre, un magnifique marronnier pleureur ombrage la vieille pompe qui n'a plus aujourd'hui qu'un rôle décoratif. Que d'idylles certainement s'y sont jadis ébauchées; que de réputations s'y sont faites ou défaites au fil des bavardages des commères.

Dans le fond à gauche, l'imposant presbytère avec sa tour à colombier (1) et, à droite, le clocher massif de l'église Saint-Martin.

On dirait un décor planté par quelque habile metteur en scène; ici, aucun artiste n'est intervenu spécialement; ce sont les générations successives qui ont créé le site et elles l'ont réussi. L'endroit est paisible.

L'église évidemment forme, dans l'ensemble, un morceau de choix. Edifiée au XII<sup>e</sup> siècle, elle a subi des remaniements et en 1954 Raymond Lemaire l'a res-

taurée et s'est appliqué à lui rendre sa pureté initiale. Lorsqu'on y pénètre, on ressent un sentiment de plénitude tant tout y est clair, harmonieux. Le style est à dominante romane, mais le chœur est en ogival primaire.

Aucune surcharge dans la décoration : une chaire de vérité sculptée en 1692 par J.-B. Delsarte, des confessionnaux et un banc d'œuvre de style Louis XIV et deux très belles portes dans le chœur.

Quelques céramiques de Max vander Linden mettent une discrète touche de couleur. Dans le transept, à droite, une statue ancienne de saint Martin voisine avec une longue céramique où Max vander Linden raconte, sur le mode naïf, la vie du saint évêque de Tours que sa charité rendit célèbre.

Une châsse de saint Corneille rehaussée de céramiques est à voir dans le bas-côté gauche.

Toujours de Max vander Linden au-dessus du maître-autel, un Christ très dépouillé et, contre un pilier, une Vierge hiératique

qui contraste vivement avec une Madone habillée, placée à l'autel en haut du bas-côté gauche.

Nous avons été frappée par le fait que tant d'églises dans la région sont vouées à saint Martin. Une notice apposée dans le sanctuaire rapporte notamment que le pays fut évangélisé vers 647 par saint Amand, moine provençal, qui avait une particulière admiration pour saint Martin... et ceci explique cela.

Parmi le mobilier, à voir encore le banc de communion en fer forgé Louis XV, un beau calvaire en chêne, une cuve baptismale en pierre bleue du XVII<sup>e</sup> siècle.

En maints endroits, c'est l'église ou l'hôtel communal qui constitue le principal centre d'intérêt. A Tourinnes-la-Grosse, plus encore, le magnifique sanctuaire attire et retient tout visiteur sensible.

*Tourinnes-la-Grosse : ce magnifique marronnier veille jalousement sur une vieille pompe datée : 1861. A l'arrière-plan, la robuste tour de l'église Saint-Martin.*



## Greze-Doiceau

Place Ernest Dubois – Parvis Saint-Georges. Deux places qui, en réalité, en constituent une seule; l'une s'imbriquant dans l'autre pour former une sorte d'équerre.

Comme une vieille coquette, elle garde de fort beaux restes. Ici, à l'instar de toutes nos villes, nombre de rez-de-chaussée ont été dénaturés pour ouvrir de larges baies commerciales. Le mal est quasi inévitable.

Le parvis Saint-Georges a beaucoup de charme, avec son église monumentale datant du XII<sup>e</sup> siècle mais reconstruite en grande partie au XVIII<sup>e</sup>. Elle fut jadis entourée de son cimetière qui, aujourd'hui, est devenu un parc, dont les arbres font au sanctuaire un cadre de verdure.

Architecture et mobilier méritent toute notre attention; l'ordonnance générale de l'église est imposante. Quant au mobilier, retenons un calvaire gothique du XVI<sup>e</sup> siècle, une chaire baroque de 1646, un tabernacle et un banc de communion Louis XV; n'oublions pas les fonts baptismaux en marbre du XVII<sup>e</sup> siècle, surmontés d'un couvercle en laiton de 1786.

Un très beau presbytère (1) s'aligne dans le prolongement de l'église.

Quelques maisons ont gardé du caractère et, en parcourant la place, on a souvent l'œil satisfait en considérant des demeures qui ont conservé leur style. Citons notamment le bâtiment à deux niveaux situé à l'angle des deux places, dont malheureusement le rez-de-chaussée est devenu un magasin à rayons multiples; l'étagé et le toit ont leur aspect

*Greze-Doiceau : une place qui a de la « gueule » avec son église Saint-Georges, dont la tour est romane, et son élégant presbytère, qui la joute.*

d'origine. Citons aussi sur la place Ernest Dubois même, les numéros 9, 10, 13, 14 et 16. Le numéro 9 est notre maison préférée. Tandis que, pour certains immeubles, on a opté pour des couleurs qui nous paraissent discutables, ici les restaurateurs ont choisi le blanc tout simple en respectant la pierre des encadrements de fenêtres; l'effet est heureux.

Sur la façade latérale de l'immeuble portant le n° 10, une inscription rappelle la joie de la libération : « C'est par ici que déferlèrent les premiers chars américains lors de la libération en septembre 1944 ».

Face à l'hôtel communal édifié, semble-t-il, au début du siècle, un robuste tilleul ombrage le monument aux morts.

Le visiteur curieux de belles demeures, après avoir détaillé la place, fera bien de repasser devant l'église et de pousser jusqu'à la rue de la Barre; il aura le plaisir de voir, à l'angle droit, la très belle « Maison espagnole » et, face à celle-ci, dans l'alignement même de la rue de la Barre, deux très imposantes demeures patriciennes qui semblent remonter au XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour ceux qu'intriguerait le nom



de la localité, précisons que les communes de Greze et de Doiceau ont été fusionnées par décret impérial du 14 août 1811.

## Beauvechain

Quelle place de conception originale, en forme de cercle brisé!

L'église est plantée à droite, à l'entrée, comme un factionnaire à son poste, veillant sur ce forum assez vaste, tout en contraste de maisons blanches et de murs de briques.

L'église fut construite entre 1852 et 1856 par l'architecte E. Coulon dont le nom est lié à de nombreux sanctuaires néogothiques du Brabant wallon.

Ils ne sont certainement pas dénués de qualités, mais en les regardant, nous ne pouvons nous empêcher de rêver aux vieux petits oratoires qui furent là pendant bien longtemps, généralement modestes et touchants.

L'église paroissiale Saint-Sulpice a de vastes proportions. Elle possède des fonts baptismaux romans en calcaire remontant à la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

Le reste de la place a conservé un aspect plus émouvant. Le presbytère enclos (1), chaulé de



blanc, occupe l'espace du fond; blanche aussi l'ancienne école paroissiale de filles, immeuble sobre édifié au XVIII<sup>e</sup> siècle et remanié au XX<sup>e</sup> siècle.

La Maison communale est située à gauche. Elle est installée dans les bâtiments d'une ancienne école de garçons.

Dans une excellente monographie intitulée « Les Sentiers de l'Histoire à Beauvechain », Joseph Schayes raconte les péripéties qui ont marqué la construction de l'immeuble en 1852. A travers son sobre récit, on devine les âpres discussions, les interminables palabres qui ont dû déchirer les édiles à l'époque.

Une plaque, apposée au-dessus de la porte, rappelle que la première pierre fut posée le 5 juin 1852 par MM. Héliodore Vannes, bourgmestre, Pierre Jos. Morsain, échevin, et Simon Jos. Bar, conseiller; les autres membres du conseil se sont abstenus. Obstinée, l'opposition s'était retirée sur la montagne! Tempête dans un bénitier comme la plupart de celles qui jalonnent la vie de nos communes grandes et petites.

*La place de Mélin a gardé, presque intact, son cachet typiquement campagnard.*

Il y a quelques années encore un magnifique tilleul marquait le centre de la place. Les ans ont eu raison de sa robustesse et, cédant sous les aquilons, des branches se brisèrent menaçant de tomber sur des passants. Il fallut bien le sacrifier. Aujourd'hui, c'est un tilleul tout mince, tout grêle, qui a pris la relève.

## Mélin

Nous avons retrouvé ici les impressions que nous avons ressenties à Autre-Eglise : la jolie place, presque campagnarde,



*Si la bourgeoisie a, paraît-il, son charme discret, que dire alors de la jolie place de Beauvechain.*

resserrée entre son sanctuaire et sa cure. Le champ de repos subsiste au cœur du bourg. Ces modestes cimetières de village nous fascinent toujours, non que nous soyons poussée par une nécrophilie morbide, mais par l'intimité de ces enclos qui les fait proches des hommes d'aujourd'hui. Ceux qui sont là, nous les voyons vivant, peinant, traînant des joies et des chagrins petits ou grands; nous les voyons, si pareils à nous-mêmes, bien que vêtus différemment; nous les devinons avec leurs mains calleuses, leur visage buriné par le soleil et la pluie; nous pressentons les mêmes grandeurs et les mêmes mesquineries, les mêmes égoïsmes et les mêmes dévouements; nous les voyons humbles ou bouffis d'orgueil, avares ou généreux. L'être humain reste tellement pareil, immuable, sous des accoutrements différents.

Tout cela se perçoit tellement mieux sur une place de village que dans le cadre énorme et bruyant des villes.

La place de Mélin est harmonieuse avec son ravissant presbytère enclos (1). Un noisetier

Sur la place de Saint-Remy-Geest, comme dans les rues contiguës, de nombreuses maisons ont été construites ou restaurées à l'aide de la célèbre pierre de Gobertange.

ouffu surplombe le porche. L'église Notre-Dame de la Visitation est posée sur un tertre; elle fut édifée entre 1760 et 1778 par l'architecte Jaumotte. Sa tour carrée est surmontée d'une flèche haute et élégante. Le sanctuaire comporte trois nefs de cinq travées. A noter une Vierge, au maître-autel, du XVII<sup>e</sup> siècle, une chaire Louis XV de 1762; à voir aussi les bancs d'œuvre et de communion.



A gauche du sanctuaire, une maison à l'enseigne un peu agressive rompt l'harmonie du

site. La façade restaurée, percée de fenêtres « vénitiennes » est récente. Toutefois, le mur gauche en moellons peut faire supposer que l'immeuble proprement dit est plus ancien. A proximité de la place, s'étend la très belle « cense du Seigneur » connue aussi sous le nom de « Ferme de Relais ». L'appareil est en moellons de Gobertange.

#### Saint-Remy-Geest

Situé en dehors du grand passage, la jolie place est bordée par sa belle église située en contre-haut des demeures. Le sanctuaire domine le site. C'est un bâtiment du XVIII<sup>e</sup> siècle en grès de Gobertange, dont les plans ont été dressés par l'architecte Bovesse. Sa tour, à trois étages, est mince et élégante. Le mobilier mérite l'attention. On y voit notamment des statues des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles représentant le Christ et saint Remy, patron de la paroisse; à noter aussi un très beau banc de communion en style rocaille. Quant aux maisons elles ont gardé unité et harmonie. Citons

*Saint-Remy-Geest : l'église, dédiée, comme il se doit, à saint Remy, domine la jolie petite place du village.*



Zétrud-Lumay : le château de Zétrud, bien que reconstruit dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, ne manque pas d'allure.

au numéro 1 une bâtisse carrée en pierre de Gobertange sous un toit pointu en forme de pyramide surbaissée. Elle porte en façade les millésimes 1747-1871 qui évoquent sans doute des dates de construction et de transformation. En façade aussi, une petite niche contient une statuette de saint Jean l'Évangéliste. Cette attribution n'est d'ailleurs pas tout à fait certaine.

Face au chevet de l'église, s'étend une ferme barlongue peinte en blanc et qui paraît avoir été construite au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le dernier côté du quadrilatère présente trois maisons. En contrebas du cimetière, au bord de la petite route, mais faisant encore presque partie de la place, se dresse une splendide ferme en pierre de Gobertange.

#### Zétrud-Lumay

Ici, comme à Waterloo, nous avons été un peu perplexes : s'agit-il vraiment d'une place? L'aire située face à l'église et au château est bordée de quelques maisons anciennes très valables, mais est coupée de la place passante. Nous croyons pourtant bien faire en signalant à nos lecteurs le site qui contient le château, remontant vraisemblablement au XVII<sup>e</sup> siècle, mais entièrement remanié



au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Sa façade de briques et de pierre est surmontée d'un fronton portant les armes d'Astier-Waha.

L'imposante église Saint-Barthélemy est plantée dans le prolongement du manoir, un peu en retrait. Elle est entourée d'un cimetière à demi abandonné où néanmoins en ces premiers jours de novembre, certaines tombes sont fleuries.

Evidemment, la disposition étirée de la place, le roulement rapide des camions et des voitures, ne permettront jamais à cet endroit de nous faire rêver comme le font les charmantes placettes de village.

*Zétrud-Lumay : dans le prolongement du château, l'église Saint-Barthélemy dominée par sa tour d'origine romane (XII<sup>e</sup> siècle).*



(15) Voir également « Brabant Tourisme » n<sup>o</sup> 2, 3, 5 et 6/1983, n<sup>o</sup> 2, 4, 5 et 6/1984, n<sup>o</sup> 1, 2, 3, 4 et 6/1985, ainsi que le n<sup>o</sup> 1/1986.

Note

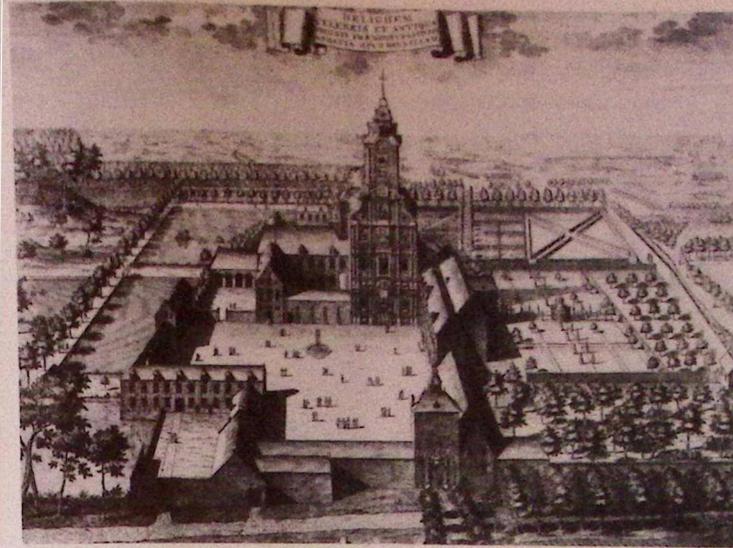
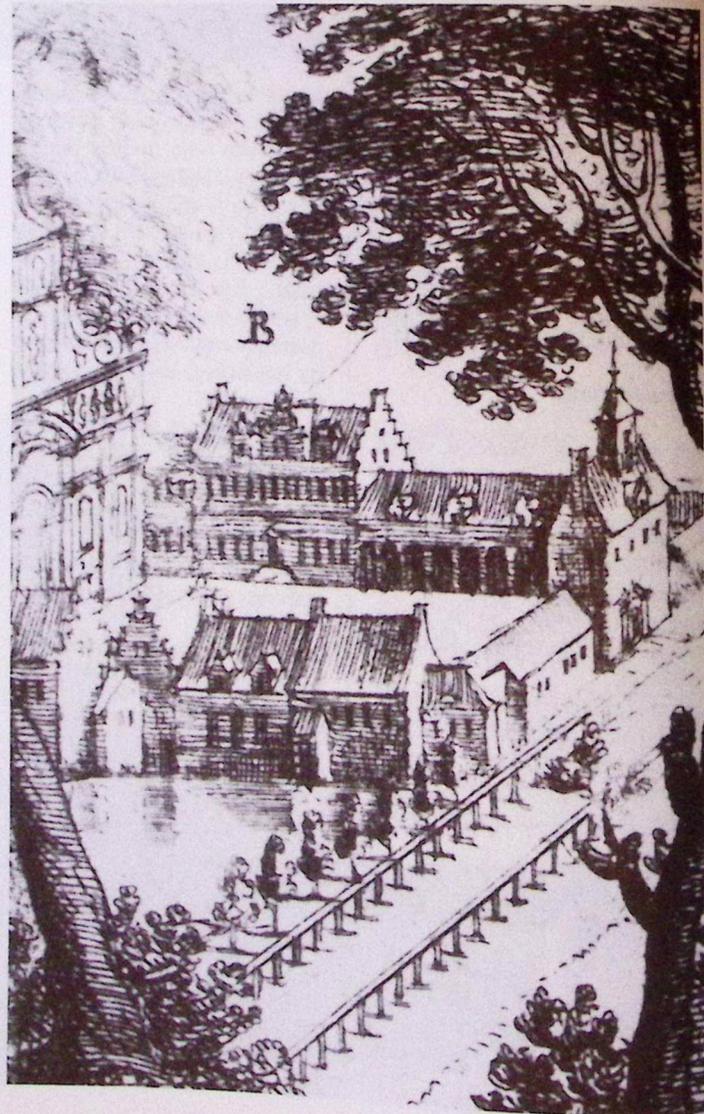
(1) Voir Yvonne du JACQUIER : « Beaux Presbytères en Brabant ».

# L'Abbaye de Jette-Diligem

par Gladys GUYOT,  
religieuse du Sacré-Cœur à Jette

Un monastère médiéval trouvait assez rarement son emplacement définitif dès le début. Ce fut le cas du prieuré de Jette situé d'abord à l'entrée du village, au lieu-dit « De Spiegel » au carrefour de routes trop bruyantes pour des chanoines de l'ordre de saint Augustin, astreints à la récitation des heures canoniales. Combien de temps y restèrent-ils? Nous l'ignorons, mais il semble que la première charte qu'ils reçurent, le 14 septembre 1095, leur a été octroyée à leur résidence définitive, à la sortie de Jette, le long de la route menant à Wemmel, Merchtem et au-delà vers la Flandre. La région était humide du fait de nombreuses sources, parsemée de carrières de pierres calcaro-gréseuses déjà exploitées par les Gallo-Romains, de même que les pentes fertiles des collines, mais encore largement inculte et désertique entre Jette et Wemmel. C'est là dans une combe au pied du « mons Diligemensis » que le monastère primitif se transféra. Actuellement, le dernier vestige qui en reste est à quelques mètres de l'avenue de l'Exposition Universelle, ancienne chaussée ou « strata regia » au XVII<sup>e</sup> siècle,

*L'abbaye de Diligem (détail) vers 1651 d'après Hollaert.  
Sous la lettre B figure la Demeure abbatiale.*



*L'abbaye de Diligem dans l'œuvre de A. Sanderus « Chorographia Sacra Brabantiae » (édition de 1727).*

mais quel est l'automobiliste qui remarque dans la courte rue Tiebackx, près de l'église Saint-Joseph, un bâtiment classique de belle allure? Et même s'il y prêtait attention, il n'en connaîtrait pas l'origine car jusqu'à présent la demeure abbatiale ne se trouve guère dans les dépliants touristiques. Mais avant de l'évoquer, il faut esquisser l'histoire de l'abbaye.

## Origines

C'est à la toute fin du XI<sup>e</sup> siècle qu'un évêque de Cambrai vint consacrer le premier couvent très primitif – quelques maisonnettes autour d'un oratoire (cel-la) – et qu'un seigneur local, Onulphe de Wolvtertem, lui donna de quoi vivre sous la forme habituelle de l'époque – des biens fonciers – en l'occurrence 12 bonniers (environ 12 ha.) situés près de là et quelques dîmes. Selon la coutume médiévale, il fait cette donation avec toute sa famille et l'accroît encore dans une charte de 1112 par 14 bonniers, un moulin à eau sur le Molenbeek à hauteur du parc Roi Baudouin et d'autres biens; ses enfants en donnèrent également à Rossem, ha-

meau de Wolvtertem, et à Zellik. Dans cette même charte, le supérieur du monastère est qualifié d'abbé, ce qui fait supposer un rapide développement, et il reçoit les églises de Jette et son annexe de Ganshoren, de Meusegem, hameau de Wolvtertem, et d'Over-Heembeek. Malgré sa croissance, les chanoines devaient être douze au minimum, mais à cause de la mortalité élevée, il semble que l'abbaye, vers 1130, ait eu de la difficulté à se recruter et à subsister. Aussi dans les environs de 1140 passa-t-elle naturellement, peut-on dire, à l'ordre canonial rénové par saint Norbert et qui connaissait une extension considérable surtout dans le Nord de l'Europe et les Pays-Bas. Elle devint donc norbertine ou prémontrée et fut revivifiée par six chanoines venus de Grimbergen et quatre de Tronchiennes, toutes deux déjà norbertines. Parmi les premiers religieux à peine connus, le nécrologe, rédigé au XVIII<sup>e</sup> siècle, cite Ivan, petit-fils d'Onulphe de Wolvtertem par sa mère, qui entra à l'abbaye en qualité de frère convers,

*Armoiries et devise de l'abbé Henri Crockaert (1720-1744).*

situation assez extraordinaire pour un seigneur, et lui donna, de concert avec sa sœur bénédictine à Forest, une terre en 1163.

Deux autres faits du XII<sup>e</sup> siècle méritent d'être relevés. Un conflit entre les abbayes de Jette et de Ninove au sujet de la possession, revendiquée par chacune, de l'église de Liedekerke et de ses chapelles annexes de Lombeek et de Strijtem, fut tranché par Bernard de Clairvaux, de passage à l'abbaye d'Affligem en 1146, dans une charte célèbre. Le saint déclare que l'abbaye de Jette recevra l'église de Denderleeuw avec ses dépendances, et Ninove celle de Liedekerke et ses annexes, les deux séparées par le cours de la Dendre. Mais le conflit ne fut définitivement terminé qu'en 1159.

Un autre événement davantage d'ordre religieux concerne le plus ancien desservant connu de l'église de Neder-Heembeek, le prêtre Jonas condamné comme adhérent du catharisme, appelé aussi hérésie albigeoise. Jonas fut dépouillé de sa paroisse, don-



née, en 1155, à l'abbaye de Jette, ravagée par la guerre contemporaine de Grimbergen et dans laquelle elle avait soutenu les ducs de Brabant contre les puissants Berthout, seigneurs de Grimbergen.

Selon la diplomatie de l'époque, le pape Eugène III accorda, en 1147, sa protection aux nouvelles fondations monastiques qu'il confirmait dans toutes leurs possessions, même des charretées de bois mort à ramasser certains jours dans la forêt de Soignes. Les ducs de Brabant firent de même dans des chartes prenant les monastères sous leur avouerie ou protection. Godefroid I<sup>er</sup> avant 1172 envers Jette



Portrait de l'abbé Henri van Eesbeek (1744-1749). Bibliothèque du Musée Plantin-Moretus.

et Henri I<sup>er</sup> en 1217. Ils y confirmèrent tous les biens abbaciaux y compris ceux tombés en déshérence après avoir été consignés pendant un an et un jour. Ces chartes constituaient des instruments juridiques contre les empiètements et usurpations possibles de seigneurs.

#### Constitution du domaine

Au XIII<sup>e</sup> siècle, le domaine était formé dans ses grandes lignes et comprenait des biens de nature diverse, mais reposant sur la terre, possédée en fiefs, tenures



censitaires, rentes, fermages, exploitation de moulins à eau et à vent, d'étangs et viviers; en outre un refuge à Bruxelles, rue Finquette près de l'église des Riches-Claires, et un à Malines, au « Korenmercht » vendu à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, sans parler des neuf paroisses : Jette et Ganshoren, Neder- et Over-Heembeek, Wolvertem et Impde, Meusegem et Rossem, Denderleeuw seule en Flandre, et qui avaient leurs ressources propres.

Les conditions d'exploitation agricole varièrent au cours des siècles. Il semble que les chanoines jettois n'ayant guère de convers, ne purent eux-mêmes pratiquer le faire-valoir direct et affermèrent leurs terres à des conditions d'abord de cens héréditaire puis de baux à 9 ou 12 ans, acquittés partie en nature, partie en monnaie. A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, les cens en nature s'élevaient à 77 pains, 89 chapons, 7 oies et une poule à apporter à la Saint-Remi (2 octobre), 100 œufs à Pâques, 2 muids de seigle et 4 d'avoine. En 1757, la ferme « Het Hof ter Heyden » au « Spiegel », louée pour 9 ans et construite en pier-

Portrait du chanoine Norbert Godefridi (mort en 1666).

res avec un toit d'ardoises, est entourée de 59 bonniers de terres labourables, verger et prés, auxquels s'ajoute une ferme à Laeken. C'était donc une exploitation importante dont le contrat est long et détaillé selon les coutumes de l'époque. L'entretien des bâtiments incombait à l'abbaye, sauf le toit de la porcherie. Le loyer annuel de 818 fl. devait être acquitté à la mi-mars, de plus le paysan devait livrer 10 rasières de seigle, 5 d'orge, 60 d'avoine, un veau et un agneau engraisés entre Pâques et Pentecôte, 12 « vlayen » (gâteaux représentés sur le tableau des « Noces » de Breughel), 100 livres de beurre, un jambon au curé de Jette et des travaux

saisonniers à l'abbaye même. Parmi les donateurs du domaine, on remarque outre les Wolvertem et leur parenté, d'autres seigneurs comme les Koekelberg, Hobosch, seigneurs de Merchtem, le lignage bruxellois des Coudenberg; des notabilités locales : la famille Biest à Jette, le chanoine Arnould de Zellaer à Malines, qualifié de « munificus », les van Heembeek, etc.; des humbles, tels Walter, barbier du duc Jean II, qui donne un muid de blé pour « le salut de son âme »; Clara de Jeth, veuve Mathieu, un lopin de terre... Mais à partir de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, les donations diminuent à cause de l'appauvrissement de la classe seigneuriale sous des cau-



ses diverses et la montée d'une classe urbaine artisanale et commerçante. Cependant, l'économie agricole resta prépondérante jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.

Un échange de terre, peu important en soi, le fut pourtant pour l'abbaye en 1218. Henri de Wolvertem, appelé de « Sottegem » par suite d'une alliance familiale, reprit un de ses fiefs qu'il avait cédé à Goswin de Saventem qui lui-même l'avait inféodé à Guillaume de Didligem et le céda à l'abbaye près duquel il se situait contre six bonniers à Wolvertem. Le toponyme initial de Didligem (Thildegem) fut assimilé par les religieux au premier verset du psaume 17 : « Diligam te Domine » et adopté comme devise avec les armoiries « d'azur à la piété d'or », c'est-à-dire un pélican qui nourrit ses petits.

Dans les villages où l'abbaye avait un foncier important, elle eut une cour censale (« laethof ») qui siégeait soit à titre féodal, soit à titre censal, pour enregistrer les aliénations et successions de biens immobiliers et elle se composait de tenanciers jurés ou d'échevins. Ce fut le cas à Beersel, Dilbeek, Jette, Heembeek et Wolvertem. Mais les circonstances l'obligèrent à vendre les deux premières à la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

#### L'abbaye jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle

Avant le XIV<sup>e</sup> siècle, on ne connaît le prénom des abbés, en l'absence de patronymes encore inexistantes, que par le nécrologue et surtout par les nombreuses chartes qu'ils scellent ou signent en qualité de témoins ou d'arbitres de conflits entre monastères et entre ceux-ci et des laïcs. L'abbé Hildebrand (vers 1160-1186) est peut-être celui qui eut

Portrait du cardinal Reginald Pole qui séjourna, à Diligem, en 1554.



La Demeure abbatiale aménagée en maison de campagne (1837). Collection de la Baronne Janssens de Bisthoven.

l'activité diplomatique la plus intense avec son contemporain à Grimbergen, l'abbé Théodoric (1149?-1186), et il aurait édifié la première église abbatiale. En 1273, l'abbé Godescalc conclut une confraternité de prières avec l'abbaye de Grimbergen, souvent renouvelée dans la suite. L'abbé Gérard II (1300-1308) reçut les reliques de saint Blaise, « le saint favori des croisés flamands », de Marguerite d'Angleterre, femme de Jean II de Brabant; elles furent très vénérées durant toute l'existence de l'abbaye. Jean II Crupelant (1330-1338) appartenait à une famille du patriciat bruxellois, peut-être du lignage Serhuys. L'abbé Jean van Assche (1345-1377), originaire de la localité de ce nom, défendit les droits de l'abbaye contre le seigneur de Gaesbeek et augmenta les revenus conventuels par une sage économie.

Au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle, le courant de spiritualité, issu de Ruusbroec († 1381) et du prieuré de Groenendael influença la vie religieuse aux Pays-Bas et notamment celle des norbertins parce qu'il se situait dans le

sillage de saint Augustin. A Diligem, les abbés successifs, Jean de Middelborch (1384-1400), Giselbert Lupus ou de Wolf (1400-1424), Jean Jacobs (1424-1440) copièrent des manuscrits pour enrichir la bibliothèque et nourrir la piété des chanoines. Jean Jacobs avait d'ailleurs passé du prieuré de Groenendael à Diligem pour des raisons que nous ignorons, avec un autre chanoine, et un troisième y était venu du prieuré de Sept-Fontaines. Ces cas semblent prouver la bonne réputation de l'abbaye jettoise à l'époque.

Cependant la fin du XV<sup>e</sup> siècle fut marquée par les ravages de la guerre des Flamands et des Bruxellois contre Maximilien de Habsbourg, veuf de Marie de Bourgogne et régent de nos provinces pendant la minorité de son fils, Philippe le Beau. Les soldats indisciplinés du chef des révoltés, Philippe de Clèves, sire de Ravestein, saccagèrent puis incendièrent le village de Jette et l'abbaye dont l'abbé, Roland Piquot (1470-1501) et les religieux se réfugièrent durant six ans dans des lieux plus sûrs. Au bout de ce temps, revenus chez eux, ils reconstruisirent leur monastère avec courage.

#### Rôle politique des abbés

A partir de Jean I<sup>er</sup> (1261-1294), le pouvoir ducal convoita les richesses des « cloesteren » pour financer l'expansion et la grandeur de la dynastie brabançonne. Nous savons seulement que Diligem devait fournir des corvées de 30 charrois annuels de 8 à 9 chariots, chacun attelé de six chevaux; en outre, un grand chariot pour les déplace-



La Demeure abbatiale (façade arrière) en 1955.

1415 pour la reconnaissance de Jean IV comme duc de Brabant, Giselbert de Wolf était un des 12 abbés présents et à celle du 28 novembre 1420, Jean Jacobs parmi 15 abbés pour donner la régence à Philippe de Saint-Pol, frère de l'incapable Jean IV. Aux Etats généraux, tenus à Gand en 1476, les abbés d'Affligem et de Diligem – Roland Piquot – tinrent tête avec les autres députés aux demandes d'aide extraordinaire de Charles le Téméraire après sa défaite à Granson. Le même duc, en 1474, avait ordonné à toutes les communautés des Pays-Bas de déclarer leurs acquisitions depuis 60 ans et non encore amorties, mais devant la résistance, on transigea et Diligem s'acquitta de 250 lv. en 1475. Cette question reviendra encore au XVIII<sup>e</sup> siècle.

#### Un sombre XVI<sup>e</sup> siècle à Diligem

Abbés médiocres ou éphémères, guerres politico-religieuses de la fin du siècle marquent le XVI<sup>e</sup> d'une pierre noire. L'abbé Roland Sanders (1501-1506) appartenait à une vieille

ments du duc et un cheval de monture, ce dernier seulement en été. Les veneurs de la meute ducal ne pouvaient séjourner par an plus d'un jour et d'une nuit à l'abbaye ou dans une de ses fermes. Les ducs exigeaient des aides ou taxes ordinaires et des extraordinaires à des occasions diverses : en 1380, de « Godshuys van Didlegem » a versé au receveur ducal pour un travail à Vilvorde, 100 moutons (somme équivalente à la valeur de ces animaux); en 1386, 526 écus à titre de subsides pour la défense du Brabant contre le duc de Gueldre, de même, en 1381, mais l'abbaye doit encore s'acquitter de 420 écus plus 119 moutons lors de la défaite brabançonne à Basweiler (1371). Au XV<sup>e</sup> siècle, elle versa 1/63 du total des « cloesteren », soit 526 écus sur 33.333, ce qui semble peu. La proportion resta à peu près la même dans les siècles suivants.

La politique fiscale des ducs amena les abbés à se solidariser pour la défense de leurs intérêts

et privilèges et à former un « ordre » ou « estat », le premier en dignité avant les nobles et les représentants des villes, aux Etats de Brabant dont les principales attributions étaient la sauvegarde du territoire brabançon, le maintien de la « Joyeuse Entrée » (1356) et le vote semestriel de l'impôt et autres subsides. Nombreux au début, les chefs de monastères se réduisirent à une douzaine au XVII<sup>e</sup> siècle parmi lesquels l'abbé de Diligem. A la séance du 4 novembre



La Demeure abbatiale vers 1900 (façade arrière).

famille seigneuriale des environs d'Anvers – dont fit partie l'historien Sanderus au XVII<sup>e</sup> siècle –, mais accusé de négligence dans l'administration des biens, il fut révoqué par le chapitre général tenu à Prémontré.

Son successeur, Pierre van den Zype (1506-1512), introduisit à l'abbaye les statuts réformés au chapitre de 1505, mais son gouvernement fut trop court pour les affermir.

Corneille van der Goes (1512-1537), chanoine de Middelbourg, obtint en 1532 la dignité de la prélatrice, que la plupart

des abbés brabançons avaient déjà reçue. Il joua un certain rôle dans l'opposition des prélats aux demandes financières de Charles-Quint pour mener les guerres contre les Français et les Turcs, mais en 1536, pour sa collaboration au vote de l'aide de 300.000 lv. accordée à l'empereur, il obtint sa nomination à la tête de l'abbaye de Middelbourg, plus riche et prestigieuse que celle de Diligem.

Jean de Tuegele (1537-1538), coadjuteur de van der Goes, reçut à son départ le triptyque de « La légende de Marie-Made-

leine », d'un auteur inconnu, qualifié de « Maître de l'abbaye de Diligem ». Le tableau est maintenant au Musée d'Art ancien de Bruxelles mais son étude demanderait un article spécial. Disons seulement que de Tuegele y est représenté à genoux, la crosse entre les mains jointes et non tenue, preuve de ce qu'il n'était pas encore abbé. Sur une draperie au bas du prie-dieu sont inscrites ses armoiries, ressemblant à celles de la ville de Middelbourg : « six pals d'argent et d'azur à la crosse d'or posée en bande brochant sur le tout » avec la devise « Moderamine » transcription de son patronyme : « Met Tuegele » (avec modération).

Jean de Puteo (Vande Putte) (1538-1540) ne fit que passer à l'abbatiale.

L'élection d'Arnold Mahieu (1540-1574) semble avoir été régulière suivant le compromis passé en 1522 entre Charles Quint et les abbés. Pourtant le choix s'avéra déplorable. Ambitieux et mondain, le prélat, membre des Etats de Brabant, résidait le plus souvent au refuge bruxellois qu'il agrandit d'ailleurs et où il recevait du monde auquel il donnait des dîners. Ses dépenses somptuaires endettèrent à tel point le monastère qu'une enquête menée en 1555 par trois prélats de l'ordre conclut à sa suspension pendant trois ans et à sa relégation à l'abbaye de Parc. Les abbés tutaires administrèrent Diligem pendant ce temps au terme duquel il fut réintégré dans sa charge ce qui peut étonner, mais au XVI<sup>e</sup> siècle, de tels cas n'étaient pas étonnants dans l'Eglise. Malgré ces vicissitudes, Diligem reçut un hôte illustre. Le cardinal Reginald Pole (1500-1563), cousin de Marie Tudor et banni

*La façade arrière de la Demeure abbatiale après restauration.*

d'Angleterre par Henri VIII, y séjourna au début de 1554 au moment du mariage du futur Philippe II avec la reine d'Angleterre, mariage auquel le cardinal opposait en prévoyant ses futures conséquences que l'empereur voulait ignorer. Il descendit d'abord à l'hôtel de l'évêque de Cambrai puis à l'abbaye « où avait coutume de loger lorsqu'il était en Flandre ». Il y perdit un de ses meilleurs secrétaires et amis, son cher Barthélemy Stelvo qui fut enterré dans un tombeau creusé dans le pavement de l'église.

Siévin van Coudenberg (1574-1603) du lignage bruxellois de ce nom, élu seulement par 19 profès, fut affronté aux difficultés financières de l'abbaye et aux difficultés politico-religieuses de cette fin tourmentée de siècle. Il suivit les autres prélats dans l'opposition aux impôts décrétés par le duc d'Albe et aux nouveaux diocèses fondés par le pape Paul IV et Philippe II et dotés par des revenus de certaines abbayes. Dépassés par les événements, les opposants en furent victimes sans se rendre compte qu'ils faisaient le jeu de Guillaume d'Orange-Nassau. Au début de 1578, Diligem fut quasi détruite par les troupes calvinistes occupant Bruxelles; seul un grand crucifix resta indemne. Des trésors : vases sacrés, manuscrits, etc. remis en dépôt à un bourgeois de Bruxelles ne furent jamais rendus. Pendant ce temps, les religieux s'étaient réfugiés où ils le pouvaient : quelques-uns avec l'abbé au refuge de la rue Finquette, d'autres aux abbayes d'Averbode et de Saint-Michel à Anvers ou en famille. Les survivants revinrent vers 1594 à l'abbaye où ils campèrent d'abord peut-on dire. En 1599, van Coudenberg assista au serment prêté à la « Joyeuse Entrée » par les archiducs Albert et Isabelle, mais

*Cloche de 1627 aux armes de l'abbaye de Diligem.*

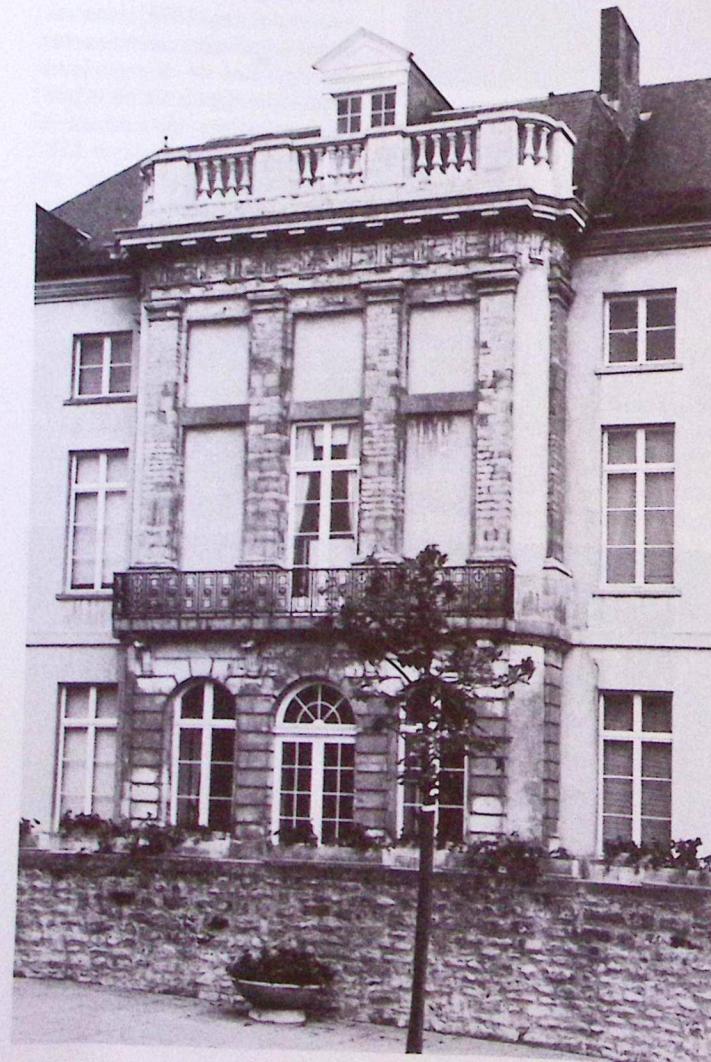


âgé et malade, il était incapable de redresser la situation, aussi démissionna-t-il, contraint, semble-t-il, en 1603 et mourut peu après.

#### Un XVII<sup>e</sup> siècle plus favorable

Le début de ce siècle fut une période de reconstruction et de restauration du spirituel comme du temporel, animée par trois grands abbés. Puis les guerres impérialistes de la France de Richelieu et de Louis XIV amenèrent à nouveau des passages de troupes et les exigences financières du gouvernement national. Années de paix et de guerres alternèrent donc, mais dans l'ensemble, le siècle fut meilleur

pour Diligem que le précédent. De vie exemplaire, l'abbé Martin Heckius I<sup>er</sup> (van den Hecke) (1603-1623) apura les dettes de la communauté et surtout restaura la vie religieuse le plus possible dans son intégrité selon les statuts mis en accord avec les décrets du concile de Trente et approuvés au chapitre général de Prémontré en 1618. Avant tout, ils exigeaient la communauté de vie et des biens. Le prélat participa à la procession du Sablon, à celle de Laeken, aux funérailles de l'archiduc Albert en 1621 et à d'autres cérémonies religieuses obligatoires pour les abbés. Son successeur, Jean-Baptiste de Haseler (1623-1645) conti-



nua son œuvre. Il donna des reliques de saint Blaise à Notre-Dame-au-delà-de la Dyle à Malines, reconstruite en partie par des pierres des carrières abbatiales, et au béguinage d'Alost. Il fit élever la façade de la nouvelle église abbatiale en style baroque, y plaça l'orgue et aménagea la cour centrale. Soucieux des études, il envoya deux religieux au collège romain, d'autres au collège louvaniste et reçut trois bourses du seigneur de Rivieren, Jette et Ganshoren, Antoine de Vriese de Tassis et sa femme, Emérentienne des Mares. Un chanoine d'origine hollandaise, Bernard Wijnhouts († 1662) cultiva un jardin botanique et laissa un remarquable herbier, maintenant à l'université de Gand. Il s'y trouve déjà la fleur de pomme de terre exploitée davantage pour elle que pour son tubercule dont l'usage était encore peu connu.

Dans la foulée de ses prédécesseurs, Martin Heckius II (1645-1662), neveu du précédent, commença la construction de la bibliothèque, continua celle de l'église, fit rebâtir la cure de Wolvertem, une ferme à l'angle de la rue Bonaventure et de la chaussée de Diligem qui subsista jusqu'à l'époque contemporaine. Il réalisa ainsi sa devise : « *Cadendo firmo* » (affermir ce qui était tombé). Selon la tradition monastique, il pratiqua le mécénat envers l'église d'Alsemberg et il entretint des rapports parfois tendus avec le seigneur local, François II de Kinschot, au sujet de la garde des bois, mais un accord régla la situation de la chapelle Sainte-Anne, édiflée par le seigneur comte au bout de l'allée de son château de Rivieren. Comme les autres prélats norbertins, Heckius fut plutôt du

Demeure abbatiale : rampe de l'escalier d'honneur (détail).



para janséniste par fidélité à la  
docs rne de saint Augustin.  
apreille Lambert (1663-1678)  
nistaartenait à un milieu huma-  
lège anversois. Etudiant au col-  
dor, romain, puis curé de Zellik,  
cor et il reconstruisit l'église,  
ver me abbé, il acheva le nou-  
veu dortoir, agrandit le refuge  
peu Bruxelles dont il orna la cha-  
noelle et consacra l'autel d'une  
Lr nouvelle chapelle élevée à saint  
tuendry à Over-Heembeek, ac-  
pellement transplantée dans un  
Lrc à Vilvorde. Aux malheurs  
de guerres s'ajoutèrent ceux de  
noeste, qui firent des victimes  
samment dans le clergé de  
Wolvertem. Le prélat Lambert,  
s actif aux Etats de Brabant,  
mourut au refuge urbain.  
François Kerremans (1680-  
1689), ancien étudiant de Lou-  
vain, stimula les études des reli-  
gieux par l'achat de livres, mais  
sa bibliothèque comptait peu de  
manuscrits à cause des destruc-  
tions et pillages subis par l'ab-  
baye. A cette époque, une sta-  
tue de la sainte Vierge, accro-  
chée à un arbre à l'extrémité  
Nord-Est de Wolvertem, attira  
beaucoup de monde à la suite  
de faits qualifiés d'extraordina-  
ires! Grâce aux dons des pèle-  
rins, une jolie chapelle en style  
baroque fut édiflée et desservie  
par le curé de Wolvertem ou des  
chapelains du château d'Impde.  
Sous Henri-Ferdinand Huys  
(1689-1720), d'une famille hol-  
landaise venue à Bruxelles pour  
garder sa foi catholique, le bom-  
bardement de la capitale en  
1695 détruisit le refuge où les  
pièces les plus précieuses de  
l'abbaye avaient été transportées  
pour les préserver d'un pillage  
de troupes! Assidu aux Etats de  
Brabant et partisan du gouver-  
nement autrichien, le prélat faillit  
être victime d'une émeute popu-  
laire le 20 juillet 1718 et ne dut  
son salut qu'en franchissant un  
pont sur la Senne, mais le refuge

fut dévasté et les archives jetées  
dans la rivière ou incendiées. A  
l'abbaye, Huys continua la  
construction de l'église, orna le  
chœur de belles stalles, le réfec-  
toire de tableaux et il participa au  
pavement de la chaussée entre  
Berchem et Wommel.

#### Origine sociale des chanoines

Il est difficile de la préciser avant  
le XVI<sup>e</sup> siècle; à partir de là, on  
remarque que plusieurs appar-  
tiennent à des familles rurales de  
« messeniers » de Grimbergen,  
jouissant de certains privilèges  
fiscaux, et à des lignages bruxel-  
lois comme François Pipenpoy  
dont la famille était rattachée à  
celui de Serhuys et Jean Bey-  
daels († 1546) au Sweerts; de  
même au XVII<sup>e</sup> siècle, deux cha-  
noines t'Serstevens, d'une fami-  
le notariale, et leurs cousins,  
Gérard Vrancx (1600-1670) et  
Marc Van den Brande (1691-  
1741).

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la plupart furent  
des fils de « pachters » du Bra-  
bant flamand dont les familles  
étaient souvent apparentées et  
exploitaient, outre leurs grandes  
fermes, des brasseries dans la  
capitale. Jacques t'Sas († 1739)  
en est un exemple. Ses cousins  
habitaient « l'Hof te Waaienberg »  
à Merchtem et « l'Hof ten  
Berg » à Jette; d'autres étaient  
brasseurs au « Gulden Haen » et  
au « Reuse » et reçus bourgeois  
de Bruxelles. Philibert van Bever  
(Bevere) († 1775) appartenait à  
une des familles les plus nom-  
breuses de la région, se ramifiant  
en neuf branches dont une à  
Wolvertem, à Jette, à Heembeek  
et ailleurs, exploitant surtout des  
fermes abbatiales comme « l'Hof  
te Bever » à Strombeek, donné,  
en 1133, à l'abbaye de Grand-  
Bigard.

On trouve parmi les chanoines  
quelques anversois et campinois,  
dont un enfant trouvé, recueilli à

la « Knechtjeshuis », après ses  
humanités chez les Jésuites à  
Anvers; il entra à Diligem sous le  
nom de « Norbert Godefridi »  
(† 1666). Etudiant au collège ro-  
main avec Comeille Lambert, il  
fut ensuite professeur, curé de  
Nieuwenkerk-Waes et de Schel-  
le. Son portrait — le seul connu  
d'un religieux jusqu'à présent —  
est conservé à l'O.C.M.W. d'An-  
vers. Guillaume-Jean Janssens,  
de Pulderbos, eut une vocation  
plutôt exceptionnelle dans son  
ordre à cette époque. Il partit en  
1775 comme missionnaire à l'île  
Bourbon, depuis l'île de la Réu-  
nion, où il mourut en 1785 sans  
que l'on sache quelque chose de  
son apostolat dans cette île alors  
lointaine.

Du comté de Flandre vinrent  
l'un ou l'autre religieux comme  
Jean Deens, de Kruikebe (1693-  
1752), curé de Denderleeuw où  
il acheva la restauration de l'égli-  
se Saint-Amand, soigna les en-  
fants malades et écrivit des  
poèmes à ses heures de loisir.  
Parmi les derniers chanoines, il  
faut citer Jean-Joseph Vanden-  
block qui refusa le « bon de  
subsistance » offert par la Répu-  
blique française en compensa-  
tion de la spoliation du monas-  
tère. Expulsé de force, il fut  
détenu dans la prison du Treu-  
renberg puis déporté à l'île de  
Ré où il mourut d'épuisement en  
1800. Au contraire, deux jeunes  
religieux avaient accepté les  
« bons » pour racheter deux  
fermes abbatiales, fin 1796, et  
essayer à partir d'elles de restau-  
rer l'abbaye, mais leur tentative  
se révélant vaine, ils revendirent  
leurs biens en 1798.

#### Un XVIII<sup>e</sup> siècle bâtisseur puis destructeur

L'abbé Henri Crockaert (1720-  
1744), peut-être fils de brasseur,  
fut membre de la députation des  
Etats de Brabant pendant six

ans, ce qui l'obligea à résider presque continuellement au refuge bruxellois. En dehors de ses activités politiques, il acheva la nouvelle église abbatiale qui ressemblait à celle de Ninove, sauf que la tour était en façade à Diligem, et il reconstruisit deux fermes.

Sous le gouvernement trop court d'Henri van Eesbeek (1744-1749) d'une ancienne famille brabançonne, un livre de comptes montre combien l'abbaye était une donneuse d'emplois ayant à son service 20 domestiques et gens de métiers et 16 ouvriers dont 4 bûcherons, et des ouvriers saisonniers; ses fermes en employaient également.

Ferdinand Valvekens (1750-1771), ancien curé de Jette, fut un administrateur rigoureux ce qui lui permit de construire une nouvelle cure à Heembeek et une à Rossem.

L'abbatiale de Jean-Baptiste Van den Dale (1771-1789), d'une famille de meuniers - milieu notable et fortuné - fut marqué par

plusieurs bâtisses : nouvelle église à Jette sous la pression du curé, agrandissement de la cure de Wolvertem, ornée d'un joli salon de peintures, construction de huit maisons dans le quartier du Parc selon le plan d'urbanisme de la ville, enfin projet de reconstruction de l'abbaye elle-même dont le prélat demanda les plans à l'architecte du néo-classicisme alors fort en vogue, Laurent-Benoît Dewez (1731-1812), mais seule la demeure abbatiale put être réalisée.

Pour la troisième fois, la fin du siècle allait être catastrophique pour Diligem qui ne s'en relèverait plus. Le 52<sup>e</sup> abbé et 17<sup>e</sup> prélat, André De Maeght, élu le 13 octobre 1789, fut affronté à la Révolution brabançonne puis à l'invasion et à la persécution des Français. Il émigra, en Rhénanie, en été 1794 et revint peut-être en cachette à Bruxelles. Dès lors, on ne sait presque plus rien de lui, si ce n'est qu'il essaya en vain de restaurer l'abbaye après le concordat de 1802. Mais les chanoines survivants, peu nom-

breux, âgés et dispersés dans les cures ou ailleurs, ne purent reprendre la vie conventuelle d'autant plus que presque tous les bâtiments avaient été détruits, les terres nationalisées et vendues.

#### La demeure abbatiale, seul vestige du passé

A partir de 1795, les mesures vexatoires s'abattirent sur les monastères et aboutirent à leur suppression. Le 10 novembre 1796, les 17 chanoines conventuels furent chassés de leur abbaye « manu militari » après avoir presque tous refusé les « bons de subsistance ». L'église fut détruite parce qu'elle n'était pas paroissiale, ainsi que les bâtiments monastiques. Seul le quartier abbatial, à peine achevé, fut épargné pour son utilisation en maison de campagne.

Acheté puis revendu par un spéculateur français, il fut désormais connu sous le nom de « château de Diligem » et habité par des propriétaires qui se succédèrent rapidement parce qu'on le croyait hanté. Des bruits mystérieux se faisaient entendre la nuit et donnaient au « château » une réputation sinistre d'autant plus que c'était un ancien « bien noir ». Après 1840, il fut acheté par le notaire royal, Prosper-Edmond Morren († 1871) qui l'habita ainsi que son fils, Edmond-Pierre-Jules (1838-1894), époux de Céline-Laure van Bevere, également fille de notaire. Ce ménage fit faire des travaux qui révélèrent des cachettes contenant des coffrets remplis de pièces d'or, objets de la convoitise des voleurs qui opéraient la nuit. Dès lors, les bruits nocturnes cessèrent et les Morren furent les bienfaiteurs du village

La magnifique coupole couronnant la grande salle de réception de la Demeure abbatiale.

de Jette encore très pauvre à l'époque. Leur servante découvrit au grenier une jolie statue de la sainte Vierge avec l'Enfant Jésus habillé en norbertin; elle l'apporta au couvent voisin du Sacré-Cœur où la statue resta jusqu'en 1950 et fut alors don-née à l'église Saint-Joseph, En ruine sur l'emplacement de l'ancienne église abbatiale. En 1898, les héritiers Morren vendirent le château, ses dépendances, parc et champs d'une superficie totale de 10 ha à Charles, au docteur en médecine, Alphonse Capart, de Bruxelles, et à sa femme, Alida Carbone, de Tournai, qui s'installèrent jusqu'en 1913, puis furent vendus pendant plusieurs années. Leurs enfants le vendirent, en 1925, à la « Société Immobilière Bernheim » qui livra l'environnement à un lotissement immobilier. La demeure abbatiale fut mise par les Capart à la disposition de l'archevêché de Malines pour servir de chapelle provisoire. Un norbertin de Grimbergen, le chanoine Debeux, en fut curé de 1929 à 1946, rêvant de ressusciter l'abbaye! Le bâtiment, acheté par la commune de Jette en 1950, laissé en 1953, mais se dégradant de plus en plus, faillit être détruit, les dépendances le furent déjà, sauf une. Sauvé in extremis, il a été bien restauré et inauguré le 7 septembre 1972, comme Musée communal de Jette. Il abrite maintenant le Musée du « Cercle du comté de Jette » et celui de « La Figurine ». La façade avant, en pierres calcaires-gréseuses des carrières abbatiales, est d'un classicisme séduisant dans sa simplicité, celle de l'arrière, en briques recouvertes de ciment blanchi sur as-

La Demeure abbatiale abrite, de nos jours, le Musée communal du Comté de Jette et le Musée national de la Figurine historique.

sises de pierres, est remarquable par son avant-corps élégant au balcon en fer forgé qui donne accès à la grande salle, celle-ci dominée par une balustrade en pierre.

L'intérieur repose sur des souterrains et caves parfaitement aménagés. Le vestibule a conservé son dallage initial en marbre blanc et noir, de même que les disques en stuc du plafond. Il s'ouvre sur de jolies salles, anciens salons, dont un, remeublé en Louis XVI, sert aux mariages civils. L'escalier, reconstitué avec les anciens fragments en acajou, a un ravissant départ floral, la rampe en est joliment sculptée. Il mène à la grande salle, grandiose par ses proportions et son dôme, dissimulé de l'extérieur par l'avancée centrale du toit. Coupole, murs et portes sont ornés de stucs aux motifs en bas-relief empruntés à l'antiquité ainsi que les personnages. Ceux de la coupole représentent les quatre éléments : la Terre, l'Eau, l'Air et le Feu, entourés d'animaux et de plantes symboliques. Les stucs des tympans représentent des « putti » de type rubénien personnifiant les saisons, la

chasse et l'agriculture; ils sont bordés d'oves, de dards, de perles et guirlandes; les portes, de pots-à-feu et de lauriers. Ces stucs sont dus soit à des artistes italiens qui séjournèrent dans les abbayes et châteaux, soit à Dewez lui-même par souci de l'unité qui animait alors le classicisme. Le lustre vénitien, nouvellement placé, mesure 1 m 20 de diamètre et 3 de h. Le plancher, reconstitué dans la grande salle, est original dans l'ancien bureau de l'abbé où il est en bois « des Îles » (orientales), qui faisait alors fureur dans les cours européennes; le motif central, formé d'une double étoile inscrite dans une cercle, est en bois de rose, de teck et d'acajou.

#### BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Annales et Bulletin du « Cercle d'Histoire, d'Archéologie et de Folklore du Comté de Jette et de la région », depuis 1964...

G. GUYOT, « Le quartier abbatial de Jette-Diligem » dans « La Maison d'Hier et d'Aujourd'hui », n° 24, 1974, p. 42-60.

G. GUYOT, « L'abbaye de Jette-Diligem », édit. du « Comté de Jette », 1978.

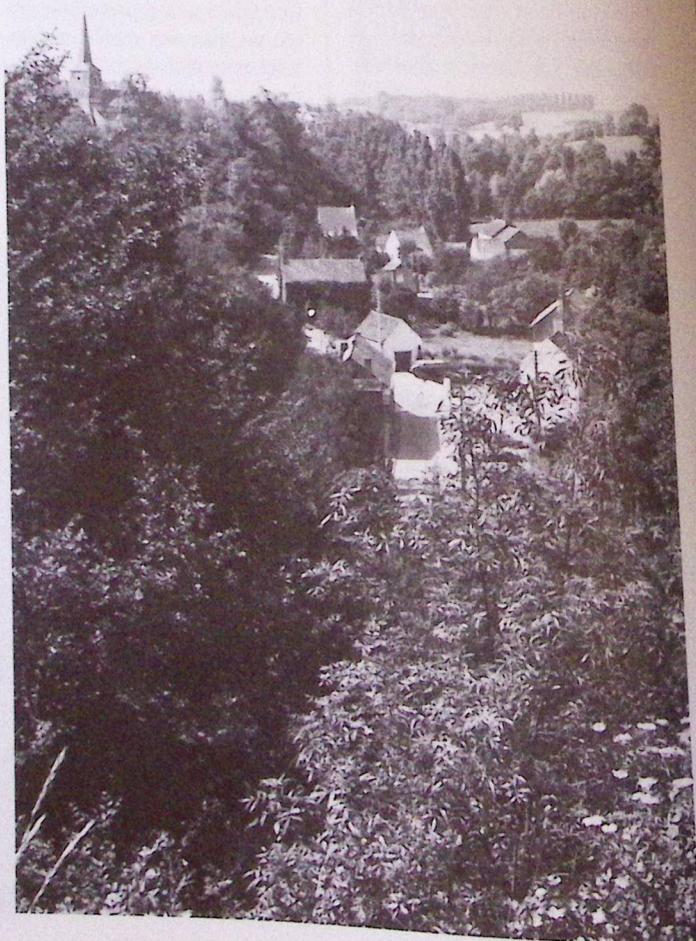


# Chaumont-Gistoux, enclave de la Principauté de Liège en Roman País de Brabant

par Maurice DESSART

Les dernières décades que nous venons de vivre permettent certainement mieux que d'autres, précédentes, de faire le point en tous domaines considérés. Choses et gens évoluent à un rythme tellement effréné que ce qui est relevé à un moment risque bien de ne plus être d'application le lendemain, aspect caractéristique de notre temps. Est-ce un bien, est-ce un mal? Il est évidemment trop tôt, en quelque domaine que l'on se place, pour émettre un avis réellement fondé; le temps écoulé apportera la réponse à cette constatation.

Le domaine touristique est l'un de ceux qui illustrent bien cet état de choses et chacun aura déjà pu s'en apercevoir. C'est bien sûr ce que l'on a dénommé le « tourisme social » qui a apporté la plus grande évolution à une activité qui, de traditionnelle, est passée au commercialisme le plus poussé. D'aucuns applaudissent, d'autres regrettent... Pour représenter cela de façon plaisante et très schématiquement, disons qu'il s'est agi de



Panorama de Gistoux.

la lutte de  
frites et de  
co », Pro  
Nice...  
A notre  
aucun  
maient  
forcé, il  
plus le  
que d'  
en tête  
cueillas  
que  
trouv  
allez  
tain  
cien  
le...  
étorn  
ness  
aller  
term  
que  
Sar  
et v  
sar  
tioc  
ter  
pres  
es  
co  
d'ap  
rps, p  
met de  
pects  
cacté  
être  
ême  
soin  
onsac  
e prop  
année  
de la  
de vue  
emps,  
Carac  
de vue

marchand de pommes  
directeur du « Negres-  
menade des Anglais à  
époque l'issue ne laissait  
oute, et ceux qui ai-  
le pittoresque (un peu  
faut bien le dire) n'ont  
loisir d'observer la mimi-  
n portier galonné, gibus  
trouv  
cra-  
allez  
la clientèle... Ceci, bien  
certains paraissent avoir  
cien  
le procédé rentable et  
les...  
rnc vous promener cer-  
atin à proximité de l'an-  
ardin Botanique, à Bruxel-  
Vous serez peut-être  
né... « Business is busi-  
» et, actuellement, il faut  
de l'avant... Signe des  
es, c'est là aussi du pittores-  
pour notre bonne ville.

vouloir aborder des goûts  
es couleurs, il n'est certes pas  
intérêt d'observer l'évolu-  
d'un lieu touristique au fil du  
rps, puisqu'aussi bien le fait  
met de faire ressortir certains  
pects de choses qui sont réels,  
cactéristiques et méritent  
être soulignés, ceci en faveur  
ême d'une activité devenue un  
soin social (selon l'expression  
onsacrée). Il est assez curieux à  
e propos d'observer une région  
année et de la décrire au point  
de vue touristique au fil du  
emps, Chaumont-Gistoux et  
son environnement étant carac-  
téristiques à de nombreux points  
de vue.

Au départ de Bruxelles pour re-  
joindre, en voiture, la région en-  
visagée, il est conseillé d'em-  
prunter la chaussée de Wavre,  
pour rejoindre l'autoroute de  
Namur, bifurcation Wavre; quit-  
ter cette localité, non pas en  
direction de Jodoigne, mais en  
prenant la rue montant à droite  
(aucun panneau indicateur, il se  
trouve dans le haut, immédiate-  
ment après un carrefour). Après  
le croisement, en direction de

Dion (et Chaumont-Gistoux),  
belle demeure à colombages,  
genre castel campagnard, dans  
un bouquet de verdure. L'auto-  
bus (départ place Flagey, desti-  
nation Perwez) suit un parcours  
identique. L'on dévale une belle  
route, bien arborée, bordée, par-  
fois, d'une fermette ou de belles  
cultures; parcours très agréable  
(par beau temps...). Dans les  
prés, de nombreux chevaux  
broutent paisiblement; le bétail  
prédomine cependant. La région  
est vouée à l'hippisme; on re-  
marque des bâtiments assez  
nombreux à usage d'écuries,  
manèges, etc. Des cavaliers se  
voient à l'intérieur des terres.  
Cette activité s'est décidément  
bien implantée en ces contrées  
pour le plus grand bien des au-  
tochtones durement frappés par  
la disparition de diverses petites  
et moyennes entreprises. Il y a

Gistoux : l'église Saint-Jean-Baptiste est un édifice néo-classique construit en 1841.



Gistoux : la pâtisserie Desomer, réputée dans toute la région et même au-delà pour ses fameuses tartes campagnardes.

quelques décades, cette route pavée revêtait un beau caractère agreste; heureusement qu'il reste la nature, sur ses deux côtés, incomparable en sa beauté naturelle. A certain endroit, des travaux, dont l'ampleur ne manque pas d'étonner, annoncent la création d'une autoroute (encore une...). Et voici Gistoux annoncée par ses hôtels-restaurants nichés dans la verdure; au carrefour bien connu, la pâtisserie renommée pour ses tartes. Au même endroit, l'église dédiée à saint Jean-Baptiste, modeste lieu de culte campagnard, où ne se passe plus la cérémonie de la bénédiction des animaux (avec vente de drapelets), laquelle animait joyeusement la localité certain dimanche d'été. D'aucuns regrettent le fait... Il s'agit donc d'un cas – le fait s'explique topographiquement – où un hameau annonce l'entité.

Quelle est la position historique – schématiquement – de ces endroits? Les découvertes pré-historiques y sont rares; des tumulus nombreux ont existé, mais ne sont presque plus per-



ceptibles. L'archiviste et infatigable chercheur, A. Wauters, signale, en 1864, sur Chaumont et Gistoux, une circonvallation défensive, sans la situer de façon précise, citant des coteaux escarpés et les marécages du Ri du Pré Delcourt. Dès le IX<sup>e</sup> siècle l'existence de Chaumont est relevée. Son territoire est enclavé dans la Principauté de Liège, dépendant elle-même de l'Empire Germanique, par le jeu des conquêtes et alliances. Notger, l'évêque-guerrier de Liège, maintint cette possession, la laissant en fief à des familles diverses qui se sont éteintes au fil



de l'histoire, en relevant que des chevaliers de Chaumont, dès le début du XII<sup>e</sup> siècle, ont laissé des traces dans les annales du roman pays de Brabant. Les plus anciennes graphies de Chaumont s'écrivent CALMONT (IX<sup>e</sup> s.), CALMUNT (début du XII<sup>e</sup>), provenant du latin CALVUS MONS ou MONT CHAUVE, allusion à l'aspect de l'endroit, une colline sablonneuse, aride, soumise aux intempéries.

Gistoux (d'après Bologne – 1966), GISTUEL au XIII<sup>e</sup> siècle dériverait du latin GAISTEOLUM, qui signifierait « le petit Geest », ou Hauteur sablonneuse, toponyme assez courant en Brabant wallon et particulièrement aux environs de Jodoigne. On peut déduire de cette linguistique qu'il est fait allusion à une région désolée, de culture difficile, ce qui peut encore se constater de nos jours, si l'on veut en excepter les endroits humides, toujours plus fertiles. Jusqu'il y a peu d'années, c'est d'ailleurs l'extraction du sable qui a constitué l'industrie principale de la commune; des carrières abandonnées se voient en-

Gistoux : ancienne maison de maître démolie il y a quelques années.



core. Les deux localités ont un passé historique assez fourni. L'église de Chaumont, dédiée à saint Bavon, a effectivement été un bien du chapitre de Bonne Espérance (archevêché de Liège), qui y aurait élevé un couvent (?). Cet édifice occuperait l'emplacement du château primitif; la date de sa construction est incertaine, mais il est mentionné dès le XIII<sup>e</sup> siècle; il fut complètement remanié au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle (1858). Les bâtiments, du point de vue architectural, de l'église de Chaumont, procèdent de styles divers, ayant été plusieurs fois remaniés et sans perdre de vue qu'il s'agissait, à l'origine, de la chapelle du château primitif, se trouvant située en son milieu. L'existence du couvent mentionné plus haut est assez hypothétique; on voit assez mal où il aurait pu se situer, vu l'existence de l'église.

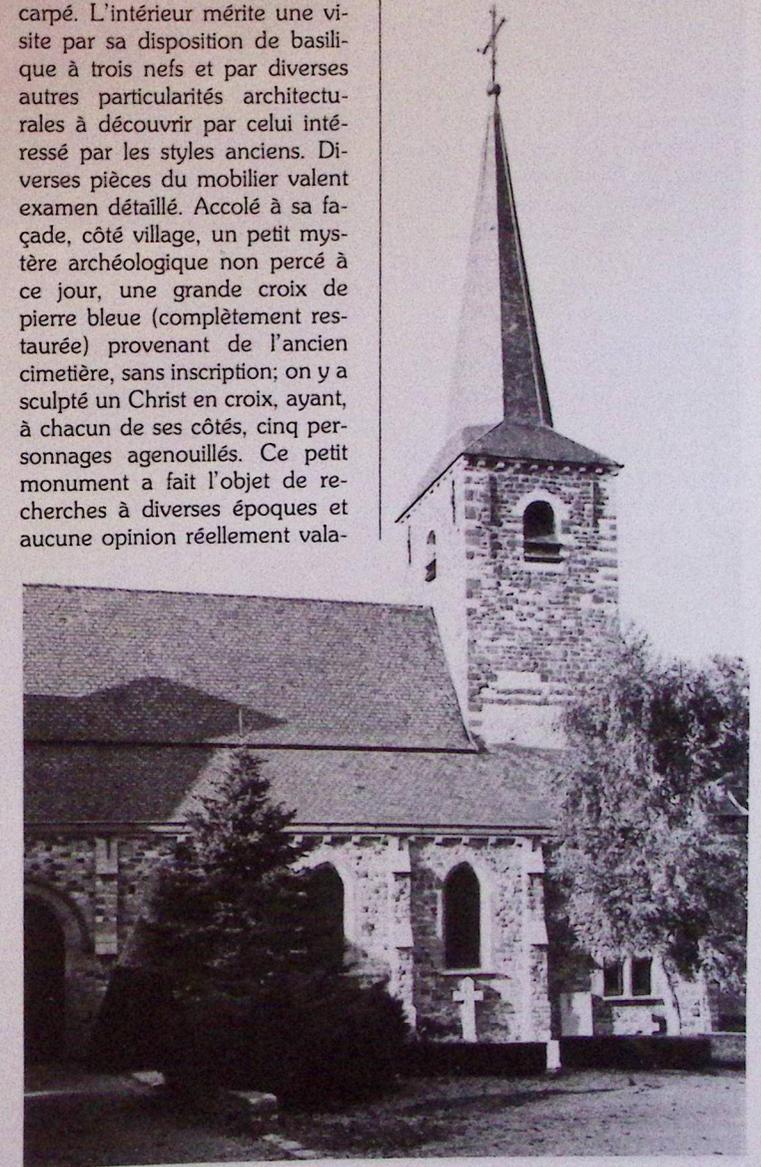
Chaumont : l'église Saint-Bavon est d'origine fort ancienne (XIII<sup>e</sup> siècle).

Chaumont : croix adossée au mur extérieur de l'église et provenant de l'ancien cimetière.

Ce fait n'est guère repris qu'au XVI<sup>e</sup> siècle par un chroniqueur assez peu crédible et qui fait remonter la chose à l'an 640 et au passage en la région de Pépin de Landen (...). Quoi qu'il en soit Saint-Bavon de Chaumont en son bel écrin de verdure a bel aspect, en cet endroit assez escarpé. L'intérieur mérite une visite par sa disposition de basilique à trois nefs et par diverses autres particularités architecturales à découvrir par celui intéressé par les styles anciens. Diverses pièces du mobilier valent examen détaillé. Accolé à sa façade, côté village, un petit mystère archéologique non percé à ce jour, une grande croix de pierre bleue (complètement restaurée) provenant de l'ancien cimetière, sans inscription; on y a sculpté un Christ en croix, ayant, à chacun de ses côtés, cinq personnages agenouillés. Ce petit monument a fait l'objet de recherches à diverses époques et aucune opinion réellement vala-

ble n'a été émise à son sujet. Des spécialistes en épigraphie lui attribuent des origines qui pourraient remonter à la fin du XV<sup>e</sup> siècle (par analogie comparative).

Historiquement, il y aurait beaucoup à dire concernant Chaumont et Gistoux. Le lecteur intéressé consultera utilement le monumental ouvrage de Tarlier et Wauters, Géographie et Histoire



Chaumont-Gistoux : le Moulin d'Inchebroux (1746) aménagé, de nos jours, en restaurant.

des communes belges, 1864, canton de Wavre. Relevons, par exemple, que l'église de Chaumont fut, jusque près de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un refuge pour les criminels de la région. Nombreux furent les paysans des environs, coupables de méfaits, qui s'y tinrent à l'abri des recherches.

Il y a de nombreuses et magnifiques promenades à effectuer pour se rendre de Gistoux à Chaumont. Le service touristique de la province les a dénommées « Route des Six Vallées » et a édité une brochure les concernant. Ce nom est une allusion aux cours d'eau que l'on peut remarquer, le Train, l'Inchebroux, le Ri du Pré Delcourt, le Hélo et le Ri des Papeteries (allusion à une ancienne activité).

Quittant Gistoux en direction de Longueville (panneau indicateur) se voyait, jusqu'il y a quelques années, une magnifique demeure campagnarde, l'ancien



château remanié. Elle a été pendant longtemps l'habitation d'une famille de notaires (dont l'un fut bourgmestre); elle avait grande allure et était entourée d'un beau parc. Démolie, on y voit actuellement un complexe administratif. De ce point, où que l'on se dirige, l'environnement est superbe, ce ne sont que parcs, bouquets de bois, jardins cultivés, etc.



Au lieu-dit « Ronvau », outre le complexe sportif, on voit une ferme dont on a modifié la destination première à usage d'habitation; en son bouquet de verdure, fleurie à la bonne saison, elle offre un beau coup d'œil. Plus haut, des collines sablonneuses (carières abandonnées) au caractère sauvage. Dès la fin de la dernière guerre, Chaumont-Gistoux fut un lieu favori du tourisme brabançon: son accès en autobus était facile (il l'est encore), et le parcours très agréable. Il y a existé diverses attractions: solariums, lieux populaires de jeux, etc. Les grandes tartes campagnardes, débitées par le pâtissier du carrefour bien connu, sont toujours très en vogue. Cela a changé, l'on s'est reconverti; le sport hippique, la moto, y sont florissants... La promenade des Six Vallées peut se faire en voiture, mais l'esthète véritable préférera pérégriner à pied, quitte à y revenir, et il aura raison...

*Ci-contre* : le ravissant vallon du Ri du Pré Delcourt au lieu-dit Ronvau.

*En page de droite* : entre Gistoux et Bonlez, le Train décrit de gracieuses arabesques.



# La Route du Roman Pais (2)

par Yves BOYEN

\* = monument, site ou œuvre d'art remarquable.

\*\* = monument, site ou œuvre d'art de toute beauté.

## Point de départ : le Waux-Hall.

Nous contournons la collégiale Sainte-Gertrude en passant successivement devant l'avant-corps occidental et la Fontaine du Perron; nous traversons ensuite la Grand-Place dans le sens de la longueur. A l'extrémité de celle-ci, nous prenons, à droite, la rue de Saintes. Nous apercevons, à droite, de l'avenue Léon Jeuniaux, la Fontaine de l'Obélisque, passons sous la Porte de Saintes et laissons, à gauche, l'ancien Couvent des Récollets. A la



signalisation lumineuse, nous continuons tout droit en suivant l'avenue Général Jacques. A l'extrémité de celle-ci, nous bifurquons, à gauche, pour nous engager dans l'avenue du Centenaire que prolonge la chaussée de Namur. Nous longeons, à présent, le parc industriel de Nivelles, aménagé à l'emplacement de l'ancien aérodrome militaire et où sont implantées plus de 50 firmes belges et étrangères. Au-delà du parc industriel, nous pénétrons sur le territoire de Thines. A notre gauche, un vaste terrain, d'une superficie de 5 hectares, où sera aménagée, dans un proche avenir, une Belgique Miniature, qui, compte tenu de l'ampleur du projet, constituera, à coup sûr, l'une des principales attractions touristiques de la région.

## THINES (km 4)

Agreste village où la Thines prend sa source. Thines est rattaché, de nos jours, au grand Nivelles. Environ 300 mètres à droite de la chaussée de Namur (accès par l'avenue de Vaillampont immédiatement après avoir franchi le contournement sud de Nivelles), la Ferme de Vaillampont, dont les origines sont très anciennes. Elle fut, en effet, fondée au XII<sup>e</sup> siècle, par les Templiers.

Après la suppression de l'Ordre du Temple en 1312, elle passa à la Commanderie des Hospitaliers de Malte. En 1682, elle devint la résidence officielle d'un commandeur. A cette époque, la propriété se composait d'un château flanqué d'une chapelle à nef unique et d'une ferme. En 1796, le domaine fut confisqué par l'occupant français et les biens mis en vente. De nos jours subsiste une vaste et imposante ferme clôturée, reconstruite, en grande partie, dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, avec grosse habitation, à trois niveaux, datant de cette dernière époque, à l'exception de la façade arrière, qui conserve des éléments des campagnes antérieures de construction (fin du Moyen Age, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles), grange mo-

Thines : l'église Sainte-Marguerite.

Thines : la ferme de Vaillampont.

numentale (XIX<sup>e</sup> siècle) et conciergerie du XVIII<sup>e</sup> siècle. De l'ancienne chapelle ne subsiste plus qu'un mur percé d'une porte en plein cintre, datée de 1663 et frappée de la croix de Malte.

La seconde curiosité de Thines est l'Eglise Sainte-Marguerite qu'on aperçoit à 600 mètres à gauche de la chaussée de Namur (petit crochet conseillé). L'Eglise Sainte-Marguerite est un sanctuaire tout à la fois rustique et charmant dont la partie la plus ancienne (façade et partie occidentale de la nef) est en roman tardif (début du XIII<sup>e</sup> siècle). La nef fut prolongée, d'abord dans le courant du XVII<sup>e</sup> siècle (vers 1635), puis dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (vers 1774). De



cette dernière époque datent également le chœur et la sacristie. A l'intérieur, outre plusieurs pierres tombales (XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle) et un monument funéraire en pierre bleue et blanche, nous retiendrons deux beaux confessionnaux Louis XV, une statue de sainte Gertrude traitée à la façon de Laurent Delvaux et une Vierge à l'Enfant, en bois polychrome (XVII<sup>e</sup> siècle). Après ce petit crochet, nous reprenons la chaussée de Namur que nous suivons jusqu'au centre de Houtain-le-Val où nous découvrons, légèrement en retrait de la route, le château d'abord, l'église ensuite.

## HOUTAIN-LE-VAL (km 7,6)

Plaisant village à vocation principalement agricole. Source de la Dyle. Suite à la fusion des communes, Houtain-le-Val est aujourd'hui incorporé dans Genappe. Houtain-le-Val possède deux principaux pôles d'attraction : son église et surtout son château. Le Château de Houtain-le-Val\*, ancien château fortifié, est d'origine fort ancienne. Les premiers seigneurs de Houtain sont déjà signalés en 1126. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le château, entouré de douves et orné de pignons à re-dents, avait toujours l'aspect d'une forteresse. Sacrifiant alors au goût de l'époque, il fut aménagé en de-

Houtain-le-Val : le château d'origine féodale.

meure de plaisance et a subi depuis relativement peu de modifications. C'est ainsi que le châtelet d'entrée, en grès, du XVI<sup>e</sup> siècle, flanqué de deux tours rondes, est resté pratiquement tel qu'il apparaît sur une gravure de Le Roy de 1696. Le château proprement dit, qui prolonge, de part et d'autre, le châtelet, a fière allure. Comportant deux niveaux sommés d'un toit à la Mansard, il fut reconstruit dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle comme en témoigne le millésime 1763. L'aile perpendiculaire au château et parallèle à la Dyle fut également édifiée au XVIII<sup>e</sup> siècle. A cette aile fut adjointe, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, une orangerie aujourd'hui désaffectée. Les deux ailes placées en avancée du château ont été restaurées vers 1854 par Alphonse Balat qui les dota de deux tourelles circulaires qui font pendant aux deux tours centrales. Quant à la grille d'entrée, elle s'appuie sur deux pavillons de forme circulaire.

**L'Église Saint-Martin et Saint-Jacques** jouxte le château. De style classique, elle fut construite en briques et pierre bleue, en 1769 (d'après millésime). L'intérieur très simple ne comporte qu'une seule nef de quatre travées. **Le mobilier**, sans être opulent, comporte cependant quelques objets et œuvres dignes d'être mentionnés. Tout d'abord, quatre toiles représentant des scènes tirées de la Bible. Ces toiles, attribuées à Van Helmont (1770), proviennent des anciennes églises de Houtain-le-Val et Houtain-le-Mont, cette dernière démolie au début de ce siècle. Puis, une « Adoration des Mages » (XVII<sup>e</sup> siècle) attribuée à Bosschaert, un « Saint Jacques », tableau de J.-B. Lons (1782), un « Saint Martin partageant son manteau », sculpture, en chêne, du XVII<sup>e</sup> siècle, des fonts baptismaux en pierre bleue (1663), ainsi que deux admirables socles, en pierre bleue, portant des armoiries et la date 1559.

Avant de poursuivre notre randonnée avec, comme prochain objectif, Loupoigne, nous recommandons chaudement aux touristes qui ne sont pas pressés et, en principe du moins, un touriste ne l'est jamais, de visiter le ravissant hameau de **Houtain-le-Mont**\* (5 km aller et retour), situé en dehors de notre circuit. A cette fin, ils s'engageront, en face de l'église, dans la rue des Ecoles, puis, à droite, dans la rue du Pavillon, où ils découvriront, au n° 2, une impo-

sante et remarquable ferme, dont les constructions, datant, en partie de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et du XVII<sup>e</sup> siècle, s'ordonnent autour d'une belle cour rectangulaire. En prenant, à gauche, la rue des Haies, nous arrivons à hauteur de la **Ferme de la Haye**, vaste quadrilatère dont les constructions bien équilibrées remontent au début du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est dans une prairie, à peu de distance de la Ferme de la Haye que la Dyle prend sa source.

En continuant tout droit par la rue au Bois, qui coupe les champs, nous arrivons à l'entrée du parc du **Château de Houtain-le-Mont** que nous apercevons à travers les frondaisons. Cette belle demeure, flanquée de tours d'angle, fut construite au début de ce siècle, dans un style qui n'est pas sans rappeler celui de certains châteaux de la Loire. La grande pelouse, qui le précède, tout comme le bocage, qui lui sert de toile de fond, confèrent à cette demeure un charme indéfinissable auquel sa situation, loin de toute habitation, n'est pas étrangère.

Retour à nos moutons. Immédiatement après l'église de Houtain-le-Val, nous tournons à gauche (plaque Loupoigne 3 km) et par la rue de Loupoigne que prolongent la rue Houtain-le-Val, d'abord, la rue Fontaine-l'Evêque, ensuite, la rue du Centre, enfin, nous arrivons au cœur même du village de Loupoigne.

#### LOUPOIGNE (km 10,7)

Localité, dont les attaches rurales sont séculaires, comme en témoignent encore quelques fermes, dont celle imposante du Hasoy (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles) située aux confins du village (hameau de Fonteny) et celles groupées dans le centre du village.

Loupoigne, arrosé par la Dyle, fait aujourd'hui partie de la nouvelle entité de Genappe. Le nom de Loupoigne évoque le souvenir d'un personnage, qui fut célèbre sous la Révolution française, un certain Charles Jacqmin, dit de Loupoigne, qui, à la tête, d'une troupe de partisans, harcela l'occupant français avant d'être lui-même abattu dans la région de Neerijse.

**L'Église Saint-Jean-Baptiste**, que nous découvrons, à gauche et à quelque 300 mètres en retrait de notre circuit, forme avec le moulin à

eau, les maisons et les quelques fermes qui l'entourent, un ensemble spécifiquement rural, qui n'a pratiquement rien perdu de son homogénéité (accès par la rue du Centre). Ce sanctuaire néo-classique, sans transept, fut construit entre 1833 et 1853, d'après les plans de l'architecte Moreau. La restauration de l'église est en cours.

En face de l'église, jolie ferme de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont l'habitation, en briques et en pierre bleue, séduit par sa belle ordonnance. A côté du sanctuaire, une autre ferme, celle de la **Basse-Cour du Château** dont le logis, en moellons et pierre blanche, remonte au XVII<sup>e</sup> siècle. Enfin, en contrebas de l'église, en bordure de la Dyle, l'**ancien moulin à eau**, déjà mentionné en 966. Après près de 1000 ans d'activités, il a cessé de fonctionner en 1924 et l'installation a été démontée à l'exception de la roue hydraulique encore visible.

Au-delà du centre du village, nous découvrons, à droite, isolée dans la campagne, la Chapelle Notre-Dame de Foy à laquelle on accède en prenant, à droite, l'avenue du Parc, puis, à gauche, la drève Notre-Dame de Foy.

**La Chapelle Notre-Dame de Foy** est un gracieux oratoire, en briques et pierre blanche, construit vers 1630-1635, à l'initiative du baron Robert de Celles, seigneur de Loupoigne, en reconnaissance à Notre-Dame de Foy. Divers aménagements furent apportés au sanctuaire par le baron P.-Ph.-F. Roose, qui édifia, en 1750, la maison du chapelain attenante à l'oratoire, ainsi qu'une grande pompe, en pierre bleue, portant son blason. De plan octogonal, cette chapelle est entourée de quatre chevets couronnés de clochetons d'ardoises. La partie centrale est elle-même dominée par un clocher d'allure baroque. Le mobilier comporte un maître-autel baroque, une sculpture en pierre figurant la Sainte Trinité (XV<sup>e</sup> siècle), deux tableaux du XVII<sup>e</sup> siècle et une statue en bois de Notre-Dame de Foy, objet d'un culte qui remonte à 1647.

Reprenant notre randonnée en direction de Genappe, nous laissons, à gauche, la Nouvelle Sucrierie de Vieux-Genappe, l'une des plus importantes fabriques de sucre du pays. Nous atteignons bientôt la

*Le château de Houtain-le-Mont.*





passée de Charleroi dans laquelle nous nous engageons à gauche (direction Bruxelles) pendant quelques mètres, pour obliquer ensuite à droite (direction Baisy-Thy, Villers-la-Ville).  
Après avoir franchi la route nationale Bruxelles-Charleroi, qui contourne Genappe, nous nous engageons dans la rue Longchamps, que nous quittons bientôt, pour emprunter, à droite, la petite artère pétonnée qui, à travers champs, nous conduit au centre de Baisy-Thy ou, plutôt, de Baisy, le hameau de Thy étant situé plus au nord.

#### BAISY-THY (km 14,4)

Localité rurale très étirée fourmillant en coins champêtres. Terre natale de Godefroid de Bouillon. Restaurants. Cercle équestre. Baisy-Thy est rattaché aujourd'hui à la nouvelle entité de Genappe. Fête de la Moisson en septembre.

L'Église Saint-Hubert est un édifice classique (1763) à trois nefs soutenues par des colonnes en pierres du Hainaut.

La tour, plantée en façade, est coiffée d'un curieux toit en forme de cloche. L'intérieur abrite quelques meubles de qualité dont un maître-autel Louis XV, des confessionnaux Louis XV également, une chaire de vérité Louis XIV, des fonts baptismaux gothiques et plusieurs statues folkloriques dont un Saint Hubert traité dans la tradition baroque. Citons encore un monument en marbre à la mémoire de Godefroid de Bouillon et la pierre tombale, ornée de blasons, d'une demoiselle Marie-Magdeleine de Cupis Camargo, décédée en 1755, et qui était probablement une parente de « La Camargo », la célèbre danseuse de l'Opéra de Paris.

Un peu au-delà de l'église, la Ferme de l'Auditeur\* forme un imposant ensemble de constructions en briques et moellons pour les soubassements, auquel on accède par une porte charretière cintrée datée : 1733. La majorité des bâtiments, qui s'ordonnent autour d'une grande cour carrée, dont les

En page de gauche : Loupoigne : l'intérieur de l'église Saint-Jean-Baptiste vient d'être entièrement restauré.

Loupoigne : la chapelle Notre-Dame de Foy.

étables et la vaste grange, remontent d'ailleurs au XVIII<sup>e</sup> siècle. Par contre les logis et certaines dépendances ont été retouchés, remaniés ou reconstruits dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle.

Continuant notre randonnée, nous aboutissons à un carrefour où nous découvrons une ravissante petite chapelle en pierre bleue et en forme de niche, une potale comme disent encore les Liégeois.

Cette chapelle, élevée au XVIII<sup>e</sup> siècle, était, il n'y a guère encore, gardée par un vénérable tilleul connu dans la région sous le nom

d'Arbre Sainte-Anne. D'après la légende, Napoléon, après la bataille des Quatre-Bras (voir plus loin), aurait fait halte à cet endroit dans le courant de la journée du 17 juin 1815 et aurait, à cette occasion, assisté au défilé de ses troupes en marche vers Waterloo.

Au carrefour, nous tournons à gauche (direction Charleroi) et nous traversons le modeste hameau du Dernier Patard.

Un bon kilomètre plus loin, nous atteignons les Quatre-Bras (km 17,3), situés sur le territoire de Baisy-Thy. Ce carrefour et ses abords



Baisy-Thy : la ferme de l'Auditeur.

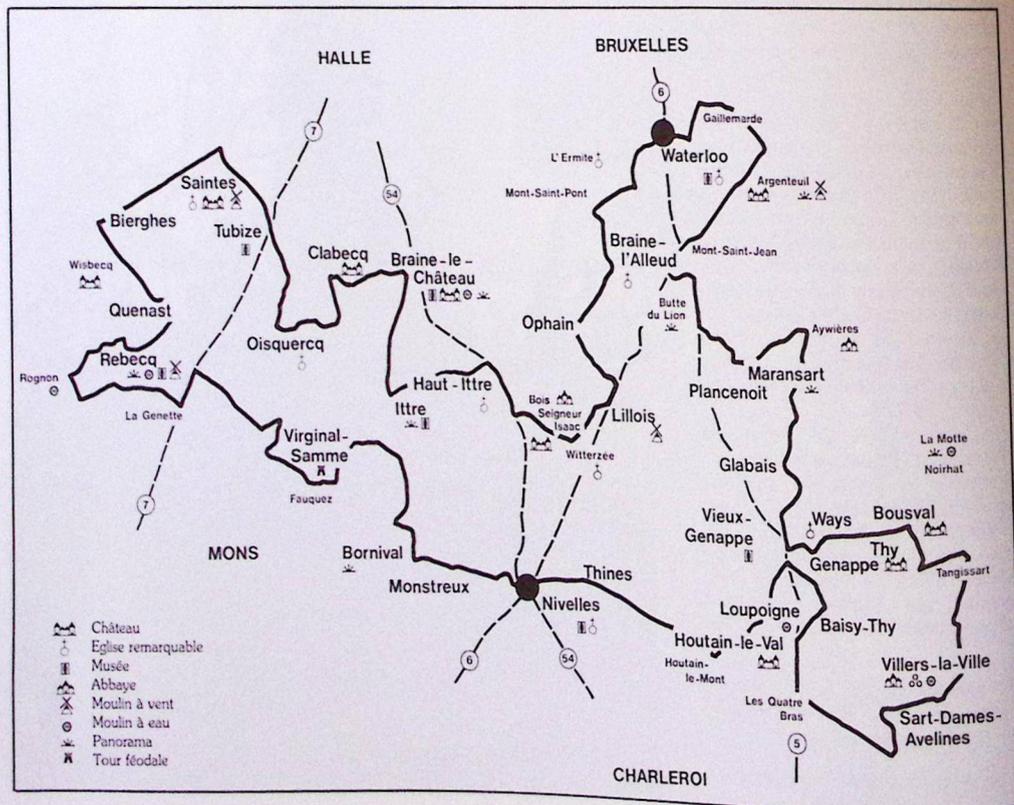
furent le théâtre de combats acharnés et particulièrement meurtriers qui opposèrent, le 16 juin 1815 et au cours de la matinée du 17 juin, les troupes du prince d'Orange à celles du maréchal Ney. Les pertes, tant d'un côté que de l'autre, furent considérables (de 4 à 5000 hommes). Au carrefour proprement dit a été encastrée dans le pignon de l'immeuble occupant l'angle nord-est, une pierre commémorative portant cette inscription bilingue « Aan de Nederlanders en hun Medestrijders verdedigers van Quatre-Bras 15-16-VI-1815 - A la mémoire des Néerlandais et de leurs alliés défenseurs des Quatre-Bras ». Cette plaque a été placée, en 1965, à l'initiative de l'Ambassade des Pays-Bas à Bruxelles.

Au carrefour, avant de tourner à gauche (direction Namur), signalons qu'à 300 mètres au-delà du carrefour, en direction de Charleroi, a été élevé, à gauche de la chaussée, le Monument au duc de Brunswick. Ce mémorial, inauguré le 16 juin



1890, fut érigé près de l'endroit où Frédéric-Guillaume, duc de Brunswick, qui s'était déjà illustré au cours de la campagne de 1814, fut mortellement blessé dans l'après-midi du 16 juin 1815. Le monument, haut de 9 mètres, a été entièrement construit en granit. De forme rectan-

gulaire, il est surmonté d'un lion belge, en bronze, de 3 mètres de haut, tenant dans ses griffes l'écusson de Brunswick. A mi-hauteur se découpe, en médaillon, le buste du duc, entouré d'une couronne de lauriers avec, en dessous, la mention suivante, en allemand, rappe-



lan de « Frédéric-Guillaume, duc de Brunswick et Lünebourg, est bé non loin de cette place en abattant à la tête de ses troupes, 6 juin 1815 ». Sur la face opposée du monument est gravée une autre inscription dése : « A la mémoire du héros et de l'A guerriers tombés avec lui pour sse Allemagne - La patrie reconnais- E se MDCCCLXXX ». o face de ce monument, il y avait, n 1815, un espace boisé, dé- e amé bois de Boussu, dont il ne L assiste aujourd'hui plus la moindre ce. C'est dans ce petit bois qu'a- sa défaite aux portes de Wa-



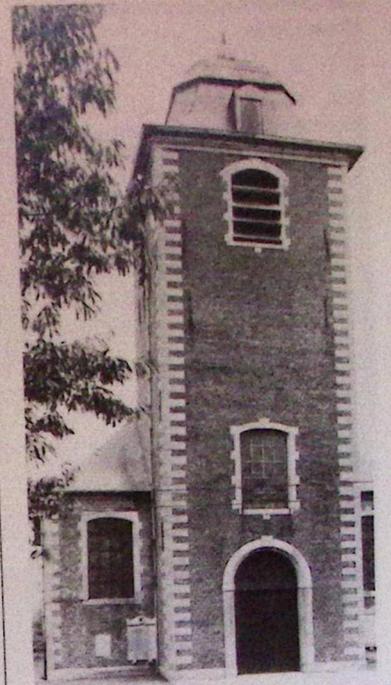
Quatre-Bras (Baisy-Thy) : Monument au duc de Brunswick.

Baisy-Thy : l'église Saint-Hubert date de 1763.

terloo, Napoléon s'acheminant, dans la nuit du 18 au 19 juin 1815, vers Charleroi, s'arrêta, un instant, près d'un feu de bivouac allumé par des grenadiers. Il donna encore quelques ordres et un officier le vit alors debout, les bras croisés, fixant l'horizon en feu et laissant des larmes couler sur son visage. Remonté à cheval, il atteignit Goselies avant l'aube du 19 juin et prit à la hâte une collation chez un particulier. A 5 heures, il était signalé à Charleroi, à 9 heures à Philippeville et, de là, il rejoignit la France. La campagne de Belgique était terminée avec, comme conséquence, la chute définitive de l'Empire.

A noter encore, qu'en poursuivant en direction de Charleroi, on découvre, à gauche et légèrement en retrait de la chaussée, la Ferme de Gémioncourt (Baisy-Thy) à laquelle se rattache le souvenir de l'arrivée en Brabant, en 1146, des moines de Cîteaux, qui allaient s'installer, peu après, à Villers-la-Ville et y fonder un des plus célèbres foyers de spiritualité de tout l'Occident. Les bâtiments actuels, qui s'ordonnent autour d'une cour barlongue, datent principalement du XVIII<sup>e</sup> siècle (porche-colombier, grange, annexes...) et du XIX<sup>e</sup> siècle (logis). Pour la petite histoire, relevons que cette ferme fut enlevée par les troupes du maréchal Ney, le 16 juin 1815, vers 14 heures, reprise par les Alliés dans la soirée du même jour et reconquise par les Français dans la matinée du 17 juin. Toujours au départ du carrefour, en tournant à droite (direction Nivelles), on atteint, après avoir parcouru environ 400 mètres, le Monument aux Belges tués lors des combats du 16 juin 1815.

Planté sur un petit tertre, en bordure de la route, ce mémorial, en forme de stèle, porte sur la frise la date « 1815-16 juin » et au-dessous l'inscription « A la mémoire des Belges tués à la bataille des Quatre-Bras pour la défense du drapeau et l'honneur des armes ».



SART-DAMES-AVELINES (km 23)

Après cette petite digression, nous reprenons le cours normal de notre itinéraire. Au carrefour des Quatre-Bras, nous nous engageons, à gauche, dans la chaussée de Nivelles à Namur (direction Namur) que nous suivons pendant 3 km avant de prendre, à gauche, la rue de Thyle ensuite, à droite, la rue de l'Eglise qui mène au centre du village de Sart-Dames-Avelines, avenue localité baignée par la Thyle. Spécialité gastronomique : « Les Avelines », succulent chocolat à base de noisettes. L'aveline est le fruit de l'avelinier, variété de noisetier des contrées méridionales de l'Europe.

En divers points de la localité, l'eau émerge, formant des ruisseaux qui viennent grossir les eaux de la Thyle. L'une de ces sources, située rue de Thyle, en face de l'Intercommunale des Eaux, a été aménagée, à l'intention du public. Très pure, elle possède le label officiel d'eau de source.

Le patrimoine monumental du village n'est pas très riche. Quelques fermes d'importance moyenne méritent cependant de retenir l'atten-

Sart-Dames-Avelines : la ferme de la Haute Cense.

tion. Tout d'abord, au nord de la localité, non loin du centre, le long du chemin de la Bruyère des Censes, la **Ferme de la Basse Cense**, ancienne dépendance de l'abbaye de Villers, dont les bâtiments actuels remontent aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, puis, toujours dans la même rue, la **Ferme de la Haute Cense**, qui jadis dépendait aussi de l'abbaye de Villers et dont les bâtiments (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles) ont été, en partie, remaniés au XIX<sup>e</sup> siècle.

Enfin, au sud de l'ancienne commune, la belle **Ferme de la Bruyère**, autre dépendance de l'abbaye de Villers, reconstruite presque intégralement au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette ferme est située à droite de la chaussée de Namur, à la sortie du village (direction Namur).

Quant à l'**Eglise Saint-Nicolas**, édifiée en 1867, d'après le millésime figurant en façade, elle ne présente aucun trait particulier sur le plan architectural. En revanche, le mobilier de ce sanctuaire, de style néo-classique, ne manque pas d'intérêt, notamment les fonts baptismaux gothiques, en pierre bleue, le monumental retable baroque du maître-autel où figurent Dieu le Père, saint Benoît et sainte Scolastique, encadrant un tableau représentant l'Adoration des Mages, attribué à un élève de Van Dyck et restauré en 1722, plusieurs statues populaires, dont une Vierge d'un goût baroque et des boiseries du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Nous quittons Sart-Dames-Avelines en prenant, à droite, la rue de Villers



que prolonge la rue de Sart. Cette artère récemment élargie et modernisée suit le cours de la **Thyle\*** particulièrement pittoresque à cet endroit.

La Thyle, aux méandres gracieux, se faufile ici à travers une plaine marécageuse où alternent étangs, aulnaies et prairies, tandis que les versants assez escarpés sont couverts de diverses essences arborescentes où domine le chêne. Notre route passe au pied de l'**ancien château fort du Châtelet\*** perché sur un éperon rocheux surplombant la rive droite de la Thyle.

**Site\*** de toute beauté. Cette forteresse médiévale, située sur le territoire de l'ancienne commune de **Marbais**, aujourd'hui rattachée à la nouvelle entité de Villers-la-Ville, est déjà citée dans des documents datant de 1218-1219. Elle fut la propriété des seigneurs de Marbais avant de passer à Jean 't Serclaes, comte de Tilly et maréchal du Saint-



Empire germanique, qui s'illustra durant la guerre de Trente Ans à la tête des troupes de la Ligue Catholique. Elle perdit, par la suite, son caractère défensif et fut convertie en ferme qui était encore exploitée il y a un quart de siècle.

Les bâtiments ont été restaurés il y a quelques années et servent de résidence (propriété privée).

Du château fort primitif subsistent encore l'enceinte, les douves qui protégeaient le château du côté sud, une des tours, jouxtant l'entrée, dont les murs ont 1,60 m d'épaisseur et le donjon massif (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle), haut de 10 mètres, construit en schiste, et dont l'épaisseur des murs atteint 1,80 mètre au niveau du rez-de-chaussée. Les autres constructions, dont le porche daté 1711 et le logis, ont été édifiés au XVIII<sup>e</sup> siècle.

A droite de l'entrée subsiste un bâtiment, à deux niveaux, en partie remanié et qui fut vraisemblablement, à l'origine, la chapelle centrale.

Au pied de l'ancien château fort, sur l'autre rive de la Thyle et sur le territoire de Villers-la-Ville, l'**ancien moulin du Châtelet**. Ce moulin, d'origine médiévale, était banal pour toute la terre de Marbais dont les habitants étaient punis, lorsqu'ils contrevenaient à cette banalité, par la confiscation du grain au profit du seigneur. Il avait jadis deux roues hydrauliques.

Aujourd'hui, roues et bief ont disparu. Le moulin sert présentement

Marbais : l'ancien château fort du Châtelet.

d'annexe à une ferme dont les bâtiments remontent au XVIII<sup>e</sup> siècle, au XIX<sup>e</sup> siècle. A remarquer, au nord du moulin, mais cette fois sur le versant droit de la Thyle, des dépôts rocheux, phénomène géologique relativement rare en Brabant, mais que nous retrouvons en divers points de notre itinéraire, notamment à Ways en bordure de la Dyle, le long du Ri Ternel à Litre et Virginal-Samme et sur le versant gauche de la Sennette aux abords de Virginal.

Poursuivant notre randonnée par Villers-la-Ville et par vaux, nous pénétrons dans la zone urbanisée de Villers-la-Ville. (à suivre)

(2) Voir début dans « Brabant Tourisme », numéro spécial du Jubilé, septembre 1986.

Sart-Dames-Avelines : la ferme de la Basse Cense.





## Vient de paraître



Un nouveau circuit touristique en Brabant wallon :  
« La Route du Roman Païs »

C'est le 12 novembre dernier, qu'à l'occasion d'un voyage de presse, a été inaugurée officiellement la nouvelle « Route du Roman Païs ».

Cette cérémonie s'est déroulée en présence de MM. Francis De Hondt, Jacky Marchal et Didier Rober, députés permanents et respectivement président et vice-présidents de la Fédération Touristique du Brabant pour la Communauté française, des édiles de la ville de Nivelles, de nombreux délégués des Syndicats d'Initiative du Brabant wallon et de plusieurs représentants des médias.

Nouvelle « Route du Roman Païs », disions-nous. En effet, une première route, d'une longueur de 128 km, portant la même appellation fut créée, en 1975, à l'initiative de notre Fédération et en étroite association avec le Syndicat d'Initiative Régional du Roman Païs de Brabant. Pourquoi, dès lors, procéder à un nouveau baptême? Parce que, en une décennie, bien des données, sur lesquelles nous nous étions basés pour déterminer le tracé du premier circuit, ont été modifiées, notamment à la suite de divers travaux de voirie (élargissement de rues jadis fort étroites, asphaltage de tronçons de route autrefois mal pavés et farcis de nids-de-poule, etc.) nous permettant aujourd'hui de traverser en toute quiétude des sites et localités qui n'étaient pas compris dans la première mouture comme, par exemple, les charmants villages et hameaux de Loupoigne,

Bousval, Ways, Maransart, Argenteuil, Gaillemarde, Lillois-Witterzée, Oisquerq, Quenast, Bornival et Monstreux.

Après la « Route Vagabonde » (99 km) inaugurée en 1980 et qui folâtre à l'extrême sud du Brabant wallon en longeant le plateau hesbignon caractérisé par ses fermes opulentes et ses vénérables tumuli gallo-romains; après la « Route des Six Vallées » (162 km), inaugurée en 1983 et qui embrasse tout le centre et l'est du Brabant wallon, la nouvelle « Route du Roman Païs », troisième panneau de ce triptyque touristique, sillonne toute la partie ouest de l'arrondissement de Nivelles, traversant des zones tour à tour agrestes, sylvestres, urbaines et même industrielles. Conçue et réalisée par la Fédération Touristique du Brabant pour la Communauté française, cette route, d'une longueur totale de 149,2 km, a été tout spécialement étudiée à l'intention des touristes motorisés. Elle a, en outre, été balisée – comme les deux autres routes précitées – sur tout son parcours à l'aide de poteaux directionnels, de forme hexagonale, reprenant, chacun, la dénomination de la route, ce qui permet aux automobilistes d'éviter ces erreurs de parcours si souvent préjudiciables au bon déroulement de leur randonnée. Si Nivelles et sa merveilleuse collégiale Sainte-Gertrude, chef-d'œuvre de l'art roman-rhénan, Villers-la-Ville et les ruines à la fois émouvantes et prestigieuses de son ancienne abbaye cistercienne, le champ de bataille de

Waterloo avec ses fermes historiques, ses monuments commémoratifs, ses musées et sa célèbre butte du Lion, constituent les points forts du parcours, celui-ci, de par son tracé, permettra aux excursionnistes de découvrir, au fil des kilomètres, les mille et un visages plus séduisants les uns que les autres de cette ravissante région. Citons, entre autres, Ittre, ses musées et son cadre tour à tour champêtre et sylvestre, Braine-le-Château, son pilori, son château d'origine médiévale et son antique moulin à eau aménagé en musée, Rebecq, ses moulins, son Petit Train du Bonheur et sa bucolique Vallée des Oiseaux, Gaillemarde et son décor romantique, Argenteuil et Saintes et leurs pittoresques moulins à vent, Loupoigne et son environnement éminemment rustique, Bousval et ses admirables points de vue sur la vallée de la Dyle, Bois-Seigneur-Isaac et son site classé (château, abbaye, ferme), la séduisante vallée de la Thyle aux gracieuses arabesques et le vallon encaissé et boisé de la Thines aux confins de Bornival, etc., sans oublier le site d'archéologie industrielle des anciennes Verreries de Fauquez. En un mot, de quoi remplir agréablement et utilement, loin des sentiers battus, deux voire trois week-ends.

Toutes ces curiosités et bien d'autres encore sont décrites, par le menu, dans un guide touristique, d'une présentation très soignée, qui vient de sortir de presse. Intitulé, comme il se doit, « La Route du Roman

Païs » et dû à la plume d'Yves Boyen, rédacteur en chef de la revue « La Brabant Tourisme », cet ouvrage de 208 pages, présenté dans un format de poche qui en facilite la lecture, est enrichi d'une centaine d'illustrations (photos et dessins) et de deux Agrémentés d'une belle couverture en couleurs, cet ouvrage est vendu au prix très étudié de 150 F, au siège de la

Fédération Touristique du Brabant, 61, rue du Marché-aux-Herbes à 1000 Bruxelles. Ce prix est porté à 180 F en cas d'expédition par la poste (CCP 00-0385776-07).

De par la somme de renseignements qu'il contient (au total, 42 villes, villages et hameaux y sont décrits), ce guide constitue le vade-mecum indispensable pour

tous ceux qui désirent en savoir davantage sur une région qui offre, aux portes mêmes de Bruxelles, de multiples sujets d'émerveillement tant pour les amoureux de la nature que pour les passionnés d'art et d'histoire sans parler des gourmets ou des simples gourmands qui trouveront sans peine, tout au long des 149 kilomètres du parcours, qui le relais gastronomique, qui l'auberge rustique, qui encore le restaurant populaire ou la simple friterie à leur convenance à moins qu'ils n'optent pour l'une ou l'autre spécialité du terroir (tarte al'djote et « doubles » à Nivelles, bière d'abbaye et chocolat aux noisettes à Villers-la-Ville, tarte et bière du Lothier à Genappe, bières artisanales et d'abbayes à Quenast et Rebecq ou encore la « Mirandaise », gâteau onctueux qu'on ne trouve qu'à Tubize).

Le guide « La Route du Roman Païs », le compagnon rêvé pour vos prochaines excursions dans notre captivant Brabant wallon.

\*\*\*

Signalons, pour terminer, que l'important chapitre de la « Route du Roman Païs », consacré à Nivelles, a fait l'objet d'un tiré à part d'une teneur de 32 pages.

Eclectiquement illustrée et enrichie d'une attrayante couverture en couleurs, cette plaquette est vendue au prix modique de 30 F (46 F en cas d'expédition par la poste) au siège de notre Fédération, ainsi qu'au bureau d'information du Syndicat d'Initiative et de Tourisme de Nivelles, Waux-Hall, place Albert 1<sup>er</sup> à 1400 Nivelles.

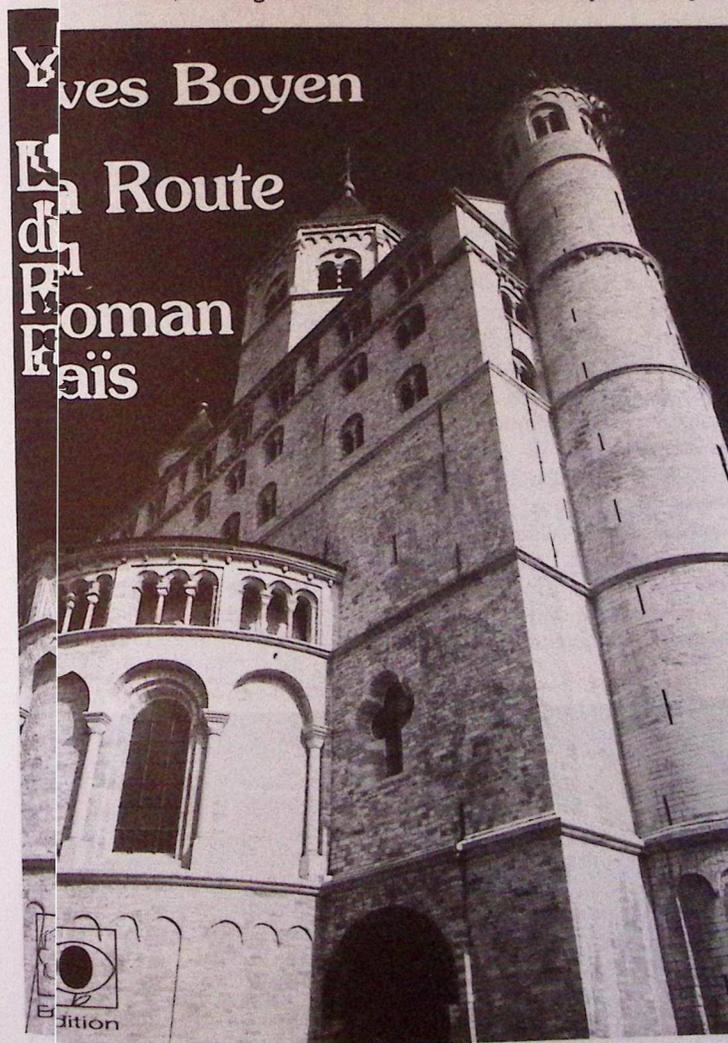
## Vient de paraître



Païs » et dû à la plume d'Yves Boyen, rédacteur en chef de la revue « La Brabant Tourisme », cet ouvrage de 208 pages, présenté dans un format de poche qui en facilite la lecture, est enrichi d'une centaine d'illustrations (photos et dessins) et de deux Agrémentés d'une belle couverture en couleurs, cet ouvrage est vendu au prix très étudié de 150 F, au siège de la

Fédération Touristique du Brabant, 61, rue du Marché-aux-Herbes à 1000 Bruxelles. Ce prix est porté à 180 F en cas d'expédition par la poste (CCP 00-0385776-07).

De par la somme de renseignements qu'il contient (au total, 42 villes, villages et hameaux y sont décrits), ce guide constitue le vade-mecum indispensable pour



# EXPOSITIONS

## Waterloo et le Brabant, vus par les naïfs

Dans son cadre si bien adapté à une mise en valeur des tableaux, le Cercle Artistique Communal de Waterloo a le plaisir d'accueillir des peintres naïfs qui ont réalisé une série de peintures consacrées à l'histoire de Waterloo et au Brabant wallon.

Les organisatrices ont fait appel à de nombreux peintres de renommée tels que : Francine Leuridan, Colette Coppieters, Irène Sturbelle, Monique Schaar, Nadia Becker, Jean-Pierre Hostier, Jean-Pierre Lorand, Odile Nossent, Nadja Nallsteen, Geneviève van Bael, Christine Servais, Nora van Weezendonk, ainsi que l'aquarelliste anglaise Elisabeth Deverell, invitée par le « Waterloo Committee » et particulièrement inspirée par Waterloo.

Pendant plusieurs semaines, ces artistes ont visité Waterloo et le Brabant wallon afin de mieux en saisir l'atmosphère. Suite à ces études sur le terrain, ils ont peint les œuvres que nous aurons le plaisir de découvrir lors de cette exposition qui vaut absolument le détour.

Parallèlement à cette exposition, un livre a été édité avec la collaboration des Editions Lacontai : 29 tableaux de l'exposition ainsi que deux céramiques de Max vander Linden (de Tourinnes-la-Grosse) y seront reproduits et commentés avec des textes de personnalités du Brabant wallon; des poèmes de Julos Beaucarne (spécialement réalisés à cette occasion), de Maurice Carême, des textes de Victor Hugo compléteront l'aspect littéraire de l'ouvrage; Monsieur Georges Henri Dumont, historien bien

connu, a accepté de le préfacier. Ce livre sera édité en français-anglais.

L'exposition se tient au Cercle Artistique Communal, 140, avenue Belle-Vue à Waterloo jusqu'au 21 décembre 1986. Elle est ouverte du mardi au vendredi, de 15 à 20 h et le week-end, de 10 à 12 h et de 15 à 19 h.

## Au Tank Museum : Un char qui vient du froid!

La collection d'engins blindés du Musée royal de l'Armée vient de s'enrichir d'un char de construction allemande. Datant de la deuxième guerre mondiale : le char moyen Panzer IV. Ce char, construit en différentes versions, équipa en grand nombre les unités blindées du III<sup>e</sup> Reich de 1940 à 1945. Quantité d'exemplaires furent livrés à d'autres pays alliés de l'Allemagne, durant cette guerre. La Finlande en dota ses forces armées et les conserva jusque dans les années 60, à titre de matériel d'entraînement.



Le nouvel arrivant appartient à la version J, la dernière de la série des Panzer IV.

Les véhicules exposés au « Tank Museum » dans l'enceinte du Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire au Parc du Cinquantenaire, permettent de comparer le Panzer IV à divers véhicules blindés des champs de bataille de cette époque. Il a été placé à côté du char soviétique T-34/85, son principal adversaire dans la campagne de Russie.

A noter que le char belge T.13, dont un exemplaire est visible au Musée, malgré sa petite taille, était armé d'un canon de 4,7 cm capable de percer le blindage du Panzer IV, dans sa version utilisée durant la campagne des 18 jours, en 1940.

La collection des véhicules à roues et à chenilles peut être visitée tous les jours de la semaine, sauf le lundi, de 9 h à 11 h 45 et de 13 h à 16 h 30. Le public peut accéder à l'aire d'exposition via la Section Air et Espace (Musée de l'Air) du Musée royal de l'Armée.

Le char allemand Panzer IV (à gauche) qui vient d'enrichir le Musée royal de l'Armée, à côté du char soviétique T-34/85, dans la cour du Tank Museum, au Parc du Cinquantenaire à Bruxelles.

# Vient de paraître



## La bière, c'est la santé

Depuis quelque huit mille ans, la bière est une des boissons humaines par excellence. L'Antiquité reconnut d'ailleurs qu'elle pouvait aussi favoriser certains égards. A Baby-lone, les médecins l'utilisaient comme agent anti-contagion contre le choléra. En Egypte, on préparait pour le pharac de la bière au fer comme reconstituant et de la bière de six olives pour les troubles de la digestion. Mais ce fut Hippocrate, le père de la médecine, qui diététiqua formellement pour la bière les fièvres et comme un remède incomparable. Au fil des temps, ce caractère de bien-être et de santé persistera, mais ce ne fut que dans les pays de bière. Les valeurs physiologiques et hygiéniques de la bière déjà reconnues par Louis Pasteur. Des recherches approfondies et intensives furent conduites ces dernières années sur les vertus de la bière, principalement dans les domaines de la diététique et de la thérapie.

L'objectif de l'ouvrage, dû à la plume de Marcel Gocar, est de faire mieux connaître, au long de 154 pages, et apprécier les propriétés intrinsèques de la bière en tant que boisson de santé.

Après avoir défini la bière, l'auteur examine les matières premières et les modes de sa production. Puis intervient un aperçu historique considéré sous l'angle de la thérapeutique et commenté par les jugements de santé. La position de la bière dans la diététique moderne est très appréciée des points de vue calorique, énergétique et

aromatique, puis du point de vue completif de la médication. Un chapitre est consacré à la consommation normale et un autre à la place de la bière dans la diététique sportive. La bière sans alcool est également examinée en détail. Enfin, après un aperçu de la bière en cuisine, l'ouvrage s'achève par une conclusion donnée par un écrivain connu.

Le livre peut être obtenu au C.C.P. 70-70 de R.T.L. Edition, B.P. 1553 à 1050 Luxembourg, par paiement de la somme de 550 FB, par mandat postal international.



## La bière a son organe

La sympathique équipe du café aux 1.026 bières différentes (record du monde?), « Chez Moeder Lambic » de Saint-Gilles a voulu, dans le cadre de l'« Année de la Bière », faire connaître au public la richesse prodigieuse des bières belges ainsi que le monde des brasseurs. C'est ainsi qu'est né, le 21 avril dernier, « Bière Magazine », trimestriel de quarante-huit pages

remplies de chroniques centrées sur et autour du breuvage de Gambrinus.

Ses géniteurs sont un historien-cafetier : Joël Pécheur, dit « Chez Moeder Lambic », un collectionneur fou : Charles Fontaine de Ghelin, dit « Père Faro », et une journaliste : Marie-Bernard Doré.

Le nouveau trimestriel est vendu en librairie 100 F.

Nous lui souhaitons bonne chance.

## Must for Dinner 87

Evénement gastronomique de l'année. La présentation, par Madame Nadia Petit, de l'édition 87 du « Must for Dinner » au Sofitel, revêtait un éclat particulier, celle de son cinquième anniversaire. Ouvrage d'un beau format, luxueusement présenté en quadrichromie sous couverture de plastic souple, il compte 160 pages, de très nombreuses photographies et d'importantes séries d'informations utiles sur les restaurants de grande classe auxquels il est rendu hommage. C'est à la restauration de haut de gamme, à ceux qui la pratiquent et la servent en Belgique, que « Must for Dinner » est, comme chaque année, dédié. Les gastronomes, les fins connaisseurs, les habitués à la recherche de références seront comblés. La brochure consacre à nouveau un chapitre à la galerie de portraits de restauratrices confirmant ainsi l'initiative de l'année dernière et la présentation qui furent très appréciées. De même, elle renouvelle la mise en valeur des cartes de champagnes et des meilleures caves à vin de Belgique.

# Vient de paraître



« Must for Dinner » évite toute cotation, mais a choisi de ne retenir que les meilleurs. Vous y trouverez notamment la liste de 97 restaurants « les meilleurs », 90 « accessits », 12 exotiques et 7 traiteurs. Un guide indispensable pour tous les gastronomes et fins béc.

En vente, au prix de 250 F, aux Editions « Choisir les Meilleurs », avenue du Diamant, 175/10 à 1040 Bruxelles, tél. 02/735.72.82.

## L'Art en Belgique du Moyen Âge à nos jours

Tous les amateurs d'art seront ravis de découvrir la Belgique, terre nourricière d'architectes, graveurs, peintres et sculpteurs, que les Editions Duculot viennent de présenter, en français et en anglais, dans un très beau livre cadeau. Préfacé par G.H. Dumont et rédigé par Colette Souillard, cet ouvrage de 160 pages et de 120 quadrichromies n'a pas la prétention de relater toute l'histoire de l'art belge, mais il a incontestablement le mérite d'en donner un très large aperçu et une bonne synthèse.

En vente en librairie au prix de 1.200 F.

## Le Guide de l'utilisateur de taxi

Voici une publication tout à fait originale! A première vue, il peut paraître étrange de consacrer un livre à ce sujet, mais en le parcourant,

on en saisit immédiatement tout l'intérêt.

L'auteur, René Pottok, sait de quoi il parle puisqu'il est entré dans la société des Taxis Verts en 1974, et devint successivement chauffeur de taxi, radio-phoniste de nuit puis responsable des relations publiques.

Il répond à toutes les questions que peuvent se poser les utilisateurs : interprétation des textes, types d'exploitations, conseils de prudence et « trucs » pratiques (accidents, perte d'objets, réservations, etc.).

Publié par les Editions B.I.P., avenue de Jonge 22 à 1080 Bruxelles, le Guide est disponible en librairie au prix de 170 F.

## Tournai

Après les villes de Bruges, Anvers, Bruxelles, Liège, Gand, Louvain et Namur, les Editions Artis-Historia poursuivent leur série des villes historiques avec le lancement du livre « Tournai ». Il est le fruit de la collaboration de deux archivistes de la Cathédrale de Tournai, Jacques Pyke et



Jean Dumoulin. Au départ de celle-ci, les auteurs ont entrepris de raconter leur ville bimillénaire : cité romaine, capitale des mérovingiens, porte du Royaume de France, riche ville de l'Occident médiéval, seule ville belge ayant appartenu à la Couronne britannique, et son histoire jusqu'à nos jours.

Folklore, traditions, industries, rien n'est oublié. Les excellentes photographies de Gérard Mathieu font de cet ouvrage un des plus passionnants de la série.

Disponible auprès des points de vente « Artis-Historia » au prix de 225 F + 500 points.

## La Collégiale de Nivelles miniaturisée

La Confrérie de la Tarte al'Djote de Nivelles a réalisé, en collaboration avec notre Fédération, une maquette en étain massif de la merveilleuse collégiale Sainte- Gertrude, due au ciseau de l'artiste Syfels de Tongres.

Pesant 800 grammes et mesurant 115 mm de long, 45 de large et 70 de haut, cette splendide miniature fera la joie des collectionneurs.

Elle est disponible au prix de 750 F auprès du Syndicat d'Initiative, de la Fabrique d'église et de certains commerçants de Nivelles.

(Renseignements : 067/22.54.13).

## Concours Godecharle 1987

La Commission provinciale des fondations de bourses d'études

# AVIS ECHOS AVIS ECHOS

du Brabant organisera en 1987 les **Concours Godecharle 1987** de sculpture, peinture et architecture, et attribuera aux lauréats de ceux-ci trois bourses d'un montant de 150.000 F.

Sont admis aux concours les sculpteurs et peintres belges âgés de 28 ans au 1<sup>er</sup> janvier 1987, les architectes belges âgés, à la même date, de moins de 30 ans.

Tous renseignements, règlement et formulaire d'inscription auprès de la Commission provinciale des fondations de bourses d'études de la Ville de Brabant, place de la Halle aux Blés, 30, à 1000 Bruxelles.

Inscriptions avant le 31 décembre 1987.

Rappelons que c'est à la générosité de Napoléon Godecharle, fils de Gilles-Lambert Godecharle, célèbre au début du siècle dernier, que l'existence de la Fondation Godecharle, l'organisation des Concours Godecharle et de ce qui est communément appelé le « PRIX GODECHARLE ». Le critique d'art René Charlier disait de ce dernier : « l'un des plus enviés... » L'importance du fondateur était reconnue et accordées, à l'issue des concours, des bourses de voyage à de jeunes artistes belges « doués d'une aptitude remarquable » et « donnant des perspectives fondées d'un grand succès », et capables de contribuer, plus tard, par leurs œuvres, à l'épanouissement et à la renommée artistique de notre pays.

Les **Concours Godecharle** sont organisés tous les deux ans,

simultanément pour la sculpture, la peinture et l'architecture. C'est sur la proposition de jurys exclusivement composés d'artistes que la Commission susnommée attribue les bourses ou « Prix Godecharle », jurys dont acceptèrent de faire partie les artistes les plus célèbres de notre pays, et notamment les sculpteurs G. Minne, A. Wansart, O. Jaspers, Ch. Leplae, J. Moeschal, M. Macken, F. Roulin; les peintres L. Frédéric, F. Khnopff, V. de Saedeleer, Ph. Cockx, P. Paulus, J. Brusselmans, C. Permeke, L. Buisseret, P. Delvaux, L. Devos, L. Van Lint, Jo Delahaut, R. Slabbinck, V. Gentils, O. Landuyt, R. Som-

ville, J. Burssens, P. Alechinsky; les architectes G. Brunfaut, V. Bourgeois, J. Moutschen, L. Stynten, H. van Kuyck, R. Bastin, J. Dupuis, Cl. Strebelle, L. Kroll, A. Jacqmain, etc. Au palmarès du Concours figurent des artistes non moins éminents, tels que E. Rombaux, V. Rousseau, A. Bastien, I. Opsomer, A. Courtens, L. Navez, Taf Wallet, R. Braem, G. Camus, L. Peire, M. Van Saene, Rik Poot, Chr. Leroy, J.-P. Ghysels, K. Dierickx, J. Baele, Chr. Rolet, M. Dock, O. Leloup... Le plus prestigieux d'entre eux demeure sans doute, jusqu'à présent, Victor Horta, proclamé lauréat du Concours Godecharle en 1884.

## Bonne nouvelle pour nos membres : le montant de la cotisation 1987 est maintenu à 450 F

En dépit des charges toujours plus lourdes résultant, entre autres, de l'augmentation des frais d'impression de notre revue et des récentes majorations des tarifs postaux, nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos fidèles membres et de nos futurs adhérents que le montant de la cotisation pour 1987 est maintenu à 450 F (T.V.A. comprise). Dans ce montant est inclus le prix de l'abonnement à notre revue bimestrielle « Brabant Tourisme » (6 numéros de ± 60 pages par an).

Nous invitons instamment nos affiliés à verser, dans toute la mesure du possible, avant le 15 janvier 1987, la somme de 450 F à titre de cotisation pour

1987 au C.C.P. 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes, 61 à 1000 Bruxelles. Ils éviteront, de la sorte, le désagrément d'une interruption ou d'un retard dans la livraison de notre périodique. En outre, comme nous le signalons, par ailleurs, sous la rubrique « Un achat utile... un cadeau qui plaira », tous nos membres, en règle de cotisation, bénéficieront d'une réduction de 10 % sur le prix officiel de vente des livres, brochures et dépliant édités par la Fédération Touristique du Brabant pour la Communauté française.

Mentionnons, enfin, à l'intention des lecteurs non affiliés à notre Fédération qu'il leur est toujours possible de se procurer la revue « Brabant Tourisme » au prix de 100 F par numéro.

# Les manifestations culturelles et populaires

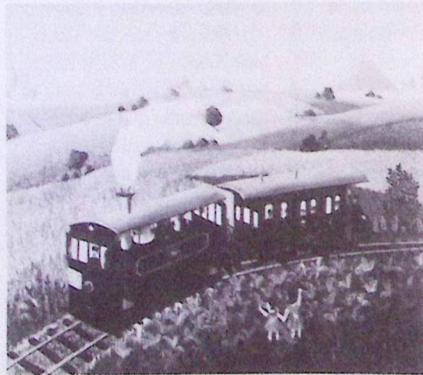
## DECEMBRE 1986

**OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE** : Au Musée de Louvain-la-Neuve, 1, place Blaise Pascal : Exposition « Gravures Grand Format » (Pierre Alechinsky, Pol Bury, Eduardo Chillida, Laurence Dervaux, etc.). L'exposition est ouverte en semaine, de 10 à 18 heures, le dimanche, de 14 à 18 heures, fermé le samedi (jusqu'au 23 décembre).

**BRUXELLES** : A la Bibliothèque Royale Albert I<sup>er</sup>, Mont des Arts : Exposition « Vingt ans de Dépôt légal ». Ouvert tous les jours, sauf le dimanche, de 9 à 17 heures (jusqu'au 24 décembre). A la Galerie de la Caisse Générale d'Épargne et de Retraite, 12, rue des Boiteux : Exposition « L'école primaire en Belgique depuis le Moyen Age ». L'exposition est accessible tous les jours (sauf le 25 décembre et le 1<sup>er</sup> janvier) de 10 à 18 heures (jusqu'au 11 janvier 1987) – Au Théâtre National de Belgique (Centre Rogier) : « Les Fourberies de Scapin » de Molière (jusqu'au 24 janvier 1987) – Au Museum de l'Institut Royal des Sciences Naturelles de Belgique, 29, rue Vautier : Exposition « Au temps des hommes de Spy ». L'exposition est ouverte tous les jours, de 9 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 16 h 45, jusqu'au 31 janvier 1987 – Au Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence : Exposition « Couleurs de Bruxelles », jusqu'au 1<sup>er</sup> février 1987 – Au Musée Bellevue, 7, place des Palais : Exposition « Tabac, Miroir du Temps » (jusqu'au 28 février 1987).

**13 BRUXELLES** : A la place du Grand Sablon : 4<sup>e</sup> Marché européen des Traditions de Noël (décoration de table, crèches, bougies, gâteaux, etc.) avec la participation de plusieurs pays (également le 14 décembre).

**16 BRUXELLES** : Au Théâtre National de Belgique (Centre Rogier) : « Ghetto » de Joshua Sobol dans une mise en scène de Daniel Benoin (jusqu'au 28 décembre) – Au Théâtre Royal de la Monnaie : « Salomé » (ballet). Egalement les 17, 18, 19, 20 et 21 décembre.  
**WATERLOO** : Au Cercle Artistique Communal, 140, avenue Belle-Vue : Exposition « Waterloo et le Brabant, vus par les peintres naïfs » (jusqu'au 21 décembre). Fermé le lundi.



Monique Schaar expose, avec 12 autres peintres naïfs, au Cercle Artistique Communal de Waterloo (jusqu'au 21 décembre).

**FOREST** : A Forest National : « Holiday on Ice » jusqu'au 31 décembre.

**17 BRUXELLES** : Au Passage 44 : Annie Corby (jusqu'au 31 décembre).

**GANSHOREN** : A l'église Saint-Martin, place Reine Fabiola : Concert de Noël par les ensembles vocaux et instrumentaux de l'Institut Lemmens de Louvain (à 20 heures).

**23 BRUXELLES** : Au Théâtre Royal de la Monnaie : « Das Schloss » (opéra). Egalement les 26, 28 et 30 décembre.

**24 BRUXELLES** : Au Cirque Royal : « Brasil Tropical » (jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1987).

**25 BRUXELLES** : A la cathédrale Saint-Michel, à 12 h 30 : Noël anciens de France.

## JANVIER 1987

**6 BRUXELLES** : Au Cirque Royal : « Othello » (ballet). Egalement le 7 janvier.

**12 BRUXELLES** : Au Théâtre National de Belgique (Centre Rogier) : « Le Faiseur de Théâtre » de Thomas Nernhard (jusqu'au 7 février).

**13 BRUXELLES** : Au Passage 44 : Michel Lebb (jusqu'au 25 janvier).

**15 BRUXELLES** : Au Parc des Expositions (Heysel) : Salon International de l'Automobile et des Véhicules Utilitaires (jusqu'au 25 janvier).

**18 BRUXELLES** : Au Cirque Royal : Gilbert Bécaud – Au Théâtre Royal de la Monnaie : « Don Carlos » de Verdi. Egalement les 20, 25 et 27 janvier.

**25 GALMAARDEN** : Fête de la Saint-Paul, au hameau de Saint-Paul. Tradition populaire remontant à 1382. Le matin a lieu la messe solennelle avec bénédiction des petits pains de seigle (Pauwelbroodjes). L'après-midi se déroule la chevauchée de Saint-Paul au cours de laquelle les petits pains, réputés miraculeux, sont lancés dans la foule.

**28 WOLUWE-SAINT-LAMBERT** : Au Château Malou, 45, chaussée de Stockel : Conférence-débat sur « Les arts au lendemain de la Seconde Guerre mondiale ». Orateurs : Karel Geirlandt et Maurice Taszman (à 20 heures).

## FEVRIER 1987

**7 BRUXELLES** : Au Palais des Beaux-Arts : « Le Lac des Cygnes », ballet par l'Opéra de Varsovie.

**11 BRUXELLES** : Au Passage 44 : « Fiesta Gitana » (jusqu'au 28 février).

**WOLUWE-SAINT-LAMBERT** : Au Château Malou : Conférence-débat sur le thème « Réalisme – Hyperréalisme et Aventure de la Musique sérielle ». Orateurs : Michel Baudson et Henri Pousseur (à 20 heures).

**13 BRUXELLES** : Au Cirque Royal : « Macbeth » de Verdi. Egalement les 15, 18, 24 et 26 février.

**20 BRUXELLES** : Au Cirque Royal : Fats Domino.

**25 WOLUWE-SAINT-LAMBERT** : Au Château Malou : Conférence-débat sur « Les années 70 – Art conceptuel, Art Minimaliste, Art de l'intervention ». Orateurs : Léo Küpper et Pierre Sterckx (à 20 heures).

**27 BRUXELLES** : Au Parc des Expositions (Heysel) : **BATIBOUW**, Salon International du Bâtiment, de la Rénovation et de la Décoration (jusqu'au 3 mars).

## MARS 1987

**1 VILLERS-LA-VILLE** : Cortège carnavalesque avec la participation des géants locaux et de plusieurs groupes et chars (à 14 heures).  
**ZEMST** : Cortège carnavalesque.

**3 BRUXELLES** : Au Théâtre National de Belgique (Centre Rogier) : « L'École des Bouffons » de Michel de Ghelderode (jusqu'au 8 mars).

**VILVORDE** : Cortège carnavalesque (à 20 heures).

**7 KRAAINEM** : Cortège carnavalesque.

**8 BRUXELLES** : Cortège carnavalesque.

**NIVELLES** : Grand Cortège carnavalesque avec la participation des géants de Nivelles, de la ménagerie, des gilles nivellois, de groupes folkloriques, de diverses fanfares et de nombreux chars (à 14 heures).

**9 NIVELLES** : Carnaval Aclot animé par les Gilles de Nivelles. En soirée : grand feu avec brûlage des bosses, suivi d'un feu d'artifice.